

FRÈRE ET SOEUR.

Le frère se doit à sa sœur tout entier : la nature, en faisant naître l'un à côté de l'autre, a voulu que cela fût ainsi.

FRÈRE ET SŒUR, tome II, page 22.

Fontainebleau, imp. de E. JACQUIN

FRÈRE

ET

SOEUR

PAR

AUGUSTE LUCHET,

Auteur de Thadéus le Ressuscité.



II

Paris,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, EDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 5, A L'ENTRESOL.

1838

SUITE

DU

LIVRE SECOND.

IV.

LES JOURNÉES DE JUILLET.

IV.

Les Journées de Juillet.

Il ne faut pas qu'on se méprenne sur le titre de ce chapitre. Le lecteur ne trouvera point ici une narration des batailles de juillet 1830. Respect aux morts de ces journées déplorables, et pitié aux vivans! Pour la mémoire des uns, par charité pour les autres, silence du moins,

puisque nous ne pouvons oublier ! Ne troublons ni les cendres, ni les consciences. Et d'ailleurs, à quoi donc servirait maintenant de dire que vous avez été des dupes, héros tombés dans cette lutte de famille, sublimes marionnettes, qui tandis que vous renversiez l'aîné, ne voyiez point le cadet tenir vos ficelles? A quoi donc servirait de dire que vous avez été des misérables et des lâches, vous que je nommerais si je voulais! triomphateurs faussaires de la victoire gagnée par d'autres, renards vêtus de la peau du lion, qui êtes venus le lendemain, tout pâles encore de vos frayeurs, demander que l'on vous payât le courage et le sang du lion? Sûrement il pourrait être curieux de faire l'histoire de ces effrontés voleurs qui traitent aujourd'hui d'imbéciles ceux qu'ils ont dépouillés, comme hier ils les traitaient de brigands : il pourrait être risible de raconter, par exemple, comment cet homme de robe assis à présent tout en

haut, doit sans doute son éclatante part de puissance à une vieille servante qui vint à bout, par menace et par honte, de le tirer, quand il fallut, du charbonnier d'une cuisine où il s'était tenu caché, durant la bataille, comme un matou châtré qui a peur des souris. Mais tout ce scandale ne ressusciterait personne, hélas! tout ce scandale ne ferait rougir personne. On nie bravement son opprobre aujourd'hui, on n'en rougit plus. Morts des 27, 28 et 29, dormez donc sous vos tombes pourries des Innocens et du Louvre, jusqu'à ce que vienne le jour où quelque maçon royal prendra vos os qui gênent son maître et les jetera à la voirie. Quant à vous, pauvres acteurs de ce drame inutile, restes à jamais malheureux que la prison vient de nous rendre hâves et blancs comme des fantômes, éteignez ce qu'on vous a laissé de vie dans la misère et le soupçon, à l'ombre du regard inquisiteur de la haute police. Puissances de juillet, le gou-

vernement de juillet vous pardonne sa naissance ; il vous fait libres et amnistiées... Prosternez-vous!

Parlons d'autre chose. Ceci est une fâcheuse digression.

Quand Paul eut renoncé à se faire médecin ou avocat, il quitta le quartier des étudians et vint demeurer dans la rue de Lancry. C'était à la fois pour se rapprocher de Michel qui tous les jours maudissait la distance du faubourg du Temple au faubourg Saint-Germain, et pour essayer de dépister Eugène, qui malgré leur rupture à propos de l'oncle Valery et de madame L***, s'attachait à lui comme une ombre. Le lundi des célèbres ordonnances, le frère d'Alice revenait de faire sa journée chez le libraire; quand à deux pas de sa maison, il rencontra Michel qui, selon l'usage du lundi, arrivait, sa nièce Georgette sous le bras, pour dîner joyeusement en famille, avec les deux enfans de madame Duplessis.

— Bonjour, monsieur Paul, dit le vieux marin. Eh bien! on prétend qu'il y a du nouveau, dans les papiers? Il faut croire cela, au moins : car le bourgeois vient de nous convoquer pour que nous allions demander de l'ouvrage à Charles x, vu qu'il n'en aura plus à nous donner demain, ni les autres jours, jusqu'à nouvel ordre, le vieux jésuite qu'il est! Mais nous penserons à cela demain; il ne faut pas que le lundi en souffre. Regardez donc comme Georgette s'est fait belle, monsieur Paul? Parce que, voyez vous, si cela ne contrarie pas mademoiselle Alice, nous tâcherons d'aller dîner du côté de Belleville, afin que la pauvre petite ait chance de danser une contredanse ou deux. Il y a long-temps que cela ne lui est arrivé, n'est-ce pas, Georgette? A propos, dites donc, monsieur Paul! votre ancien camarade le docteur, monsieur Eugène, est de notre écot aujourd'hui, à ce qu'il paraît? Vous êtes donc remis, tous les deux?

Le maçon s'aperçut aussitôt qu'il venait de faire une sottise ; sa nièce lui pinça le bras de toutes ses forces. — Tiens! pensa-t-il en frottant sa manche ; il ne fallait donc pas parler de cela ?

— Eugène ? s'écria le jeune homme tout ému, tout surpris : comment cela ? mais non... Que veux-tu dire, Michel ? Je ne sais point en vérité ce que tu veux dire !

— Eh ! je suis bête, moi ! reprit l'oncle de Georgette. Est-ce que je sais ?Je ne veux rien dire du tout, monsieur Paul. Seulement c'est que tout à l'heure, j'ai vu le particulier qui se promenait par ici, et j'ai pensé..... mais voilà tout, voyez-vous; je n'ai pas pensé autre chose, foi de Sansonnet... et même ...

— Tu sais pourtant bien, dit Georgette en l'interrompant, que M. Eugène ne connaît seulement pas l'adresse de mademoiselle Alice.

— C'est vrai, répliqua Michel. Mais je suis

bête, je te dis! Il aura passé par ici, tout bonnement, sans savoir. Au fait! pourquoi donc ne passerait-il pas dans la rue de Lancry comme dans une autre? Elle est faite pour tout le monde, cette rue de Lancry!

Paul se remit du mieux qu'il put et n'insista point. Il voyait bien qu'on lui cachait quelque chose ; un secret était sans doute entre Georgette et Alice ; mais quoi? qui soupçonner? qui redouter? qui interroger? Il fallait attendre et se taire. Il fallait surtout n'éveiller la curieuse attention de personne : le frère d'Alice n'avait point à descendre au rôle d'espion ou de mari.

Ils montèrent tous trois chez la jeune fille qui achevait de s'habiller. Paul remarqua en elle de l'embarras, du trouble; il vit sa sœur et Georgette échanger un rapide coup-d'œil: pourtant il ne parla point de la rencontre d'Eugène. On alla dîner comme il avait été dit; et puis, après dîner, on suivit Georgette

au bal de l'Élysée, célèbre fondation du Vestris de la rouennerie, le bon vieux maître de danse Bruneau. C'était à deux pas de la barrière des Trois-Couronnes, à deux pas de la maison de madame L***, triste souvenir d'amour et de trahison qui semblait se retrouver là, tout exprès, pour rappeler à Paul l'origine de son premier ressentiment contre le neveu de M. Valery.

Ils avaient à peine fait le tour de la salle de bal, qu'Eugène vint les aborder en souriant. Alice et Georgette marchaient seules en avant; Paul et Michel suivaient. A l'aspect de l'étudiant, Paul frémit, et quittant aussitôt Michel, il voulut aller prendre le bras d'Alice. Mais il était trop tard : la fille de M. Duplessis avait déjà reçu et accepté l'offre d'une contredanse avec le jeune médecin. Le frère, résolu de faire bonne contenance jusqu'au bout, justifia son mouvement précipité en invitant Georgette, de façon à ne point laisser

Alice une seule minute hors de son regard.

Ceux que le hasard a conduits dans les bals champêtres, autour de Paris, pendant la soirée dont nous parlons, doivent avoir conservé l'impression du singulier aspect que présentaient ces réunions, admirables les autres jours d'insouciance et de folie. Les furieuses ordonnances publiées le matin, étaient alors connues de fort peu de monde ; et déjà, pourtant, des rumeurs fugitives de colère et de vengeance, des symptômes vagues de désobéissance, d'insurrection, de révolution, venaient comme des oiseaux de nuit, sourdement bruire autour des danseurs qui osaient à peine s'en distraire. Malgré la molle et suave langueur d'une soirée de juillet, malgré les parfums enivrans que la brise embaumée des collines secouait en passant sur leurs têtes, malgré l'amoureux tourbillon de musique et de danse qui les enveloppait, ces jeunes gens, d'ordinaire si joyeux, se sentaient tristes et

rêveurs; pour la première fois peut-être ils redoutaient l'avenir, ils pensaient au lendemain! Malheur à qui venait ce soir-là traîner ses peines et ses douleurs personnelles dans cette atmosphère étrangement funèbre, chargée tout à la fois d'enchantemens et de soucis! Malheur à qui se trouvait, comme Paul, jeté plein de fraternelles alarmes, plein de regrets, plein de remords, au milieu de ces visages à chaque instant, à chaque nouvelle, plus pâles, plus inquiets, plus mornes! Oh! comme la soirée parut mortelle et désespérante au pauvre jenne homme! Comme il trouvait amer ce supplice de voir danser sa sœur avec le neveu de Valery! Comme une haine d'instinct lui venait profonde et terrible pour cet Eugène, insolente et fatale reproduction de Valery, non pas du Valery déjà vieux et repoussant, mais d'un Valery tout jeune, tout brillant, tout plein d'entraînement et de charmes! Car, certes, il était venu pour Alice

au bal de l'Élysée! Il était venu à ce bal pour la prendre, pour la séduire, pour la rendre à son oncle peut-être! Et Paul n'avait pas le droit d'aller demander à ce fat comment il était là! Il fallait que Paul se contraignît; il fallait qu'il essayât de sourire et de causer; il fallait qu'il parût trouver cela très naturel et très bien. Parce qu'il ne pouvait point se faire tout d'abord le juge de sa sœur et la condamner sans l'avoir entendue! Parce qu'il se fût tué plutôt que d'engager une explication avec cet homme en présence de sa sœur Parce qu'il lui semblait impossible d'ailleurs que son Alice, son ange, la divine fille de sa divine mère, eût à se reprocher la moindre part dans cette rencontre d'Eugène au bal que Georgette avait choisi.

Enfin onze heures sonnèrent. Le bal était fini. Paul et les deux jeunes filles descendirent silencieusement la rue du faubourg du Temple, suivis, à quelque distance, par En-

gène et le vieux marin, qui parlaient à voix basse des événemens possibles du lendemain. Arrivée près de la demeure de son oncle, Georgette, qui n'avait presque point quitté Paul, et qui l'avait deviné sous sa mine composée du bal, lui prit la main tristement, et lui dit, sans qu'Alice pût l'entendre : — Pardonnez-moi, monsieur Paul; oh! si j'avais su vous faire tant de peine!...

Puis elle s'essuya les yeux, et rentra avec Michel qui venait de les rejoindre.

Eugène conduisit le frère et la sœur jusqu'au boulevard. Là il s'arrêta, et, d'un ton parfaitement vraisemblable, il demanda à Paul le lieu de leur mystérieuse demeure, pour savoir, disait-il, comment les retrouver pendant les jours qui allaient suivre. Le fils de M. Duplessis eut d'abord envie de souffleter Eugène au lieu de lui répondre; mais il s'était prescrit de rester calme, et tranquillement il donna au médecin l'adresse de la rue de Lancry.

Il restait un dernier effort à tenter. De retour chez lui, le malheureux jeune homme conduisit Alice dans sa chambre, avec les mêmes paroles d'amour et de bonté qu'il trouvait pour elle chaque soir; il la baisa au front comme eût fait leur pauvre mère. Ensuite, ayant fermé la porte, il entra dans le cabinet où était son lit, à l'autre bout du logement, et se mit à fondre en larmes.

Le lendemain, vers huit heures du matin, pensant qu'Alice pouvait être éveillée, il vint dans sa chambre discrètement, sur la pointe du pied; il l'appela comme à l'ordinaire de sa voix douce et amicale; et, s'étant assis tout près d'elle, il lui dit avec une mélancolie profonde : — Alice, m'aimes-tu toujours?

A cette question, faite si douloureusement, la jeune fille se souleva sur son coude et voulut regarder Paul; mais les doubles rideaux de la fenêtre étaient encore fermés, de sorte

qu'Alice ne vit point la pâleur et l'abattement de celui qui lui parlait. Cependant elle resta interdite et frissonnante devant son frère, comme si elle eût senti ce qu'elle ne pouvait point voir. Elle baissa la tête et se tut.

— M'aimes-tu toujours, mon Alice? répéta l'infortuné en joignant les mains.

— Pourquoi me demandes-tu cela, mon frère? dit sourdement la fille de M. Duplessis.

— Parce qu'il faut que je le sache; parce que j'en doute, Alice! répondit le frère désespéré.

— C'est mal à toi de douter ainsi, reprit la jeune fille, d'une voix tremblante; car je t'aime bien, Paul. Et comment ne t'aimerais-je pas?

— Je n'en sais rien, moi! O ma sœur, si ton amitié pouvait être une récompense, si tu pouvais me la compter et me la mesurer selon ce que j'ai fait pour la mériter, tu me la devrais tout entière peut-être! Mais, est-ce

que c'est ainsi, hélas! On aime ou on n'aime pas. On a de l'aversion ou de la sympathie. La reconnaissance, c'est la reconnaissance, sentiment pénible et infécond, rien de plus; et voilà tout ce que je te sais pour moi, Alice! voilà tout ce que tu me témoignes depuis bientôt deux ans. Au commencement, c'était plus, tu m'admirais... la belle chose! Et puis, tu t'es habituée peu à peu à ce qu'il te plaisait d'appeler l'immensité de mon dévoûment; aujourd'hui il ne s'agit plus de toi à moi que d'un service rendu, service que peut-être tu discutes déjà, service qui te pèse et qui t'ennuie, service que tu me reprocheras demain, comme il arrive pour tous les services. Ce n'est pas m'aimer, cela! Non! C'est trop sec et trop triste.

—Que vous ai-je donc fait, Paul, pour que vous me parliez de cette manière? dit la jeune fille offensée.

— Oh ne m'interromps pas, Alice, reprit

le frère avec une chaleur terrible. Sans doute, je ne devrais pas te parler ainsi : pour toi, une femme, pour toi, ma sœur, je devrais trouver des paroles moins sévères et moins dures. Sans doute, j'ai mauvaise grâce à me plaindre de n'être pas aimé, car je ne vaux l'amitié ni l'amour de personne, car je suis brusque, grossier et repoussant! Mais c'est que je souffre tant, si tu savais! Cette nuit, cette nuit surtout j'ai tant dévoré mes larmes, j'ai tant étouffé mes sanglots pour ne pas faire de bruit à côté de toi, pour ne pas troubler le sommeil de ma sœur, de mon enfant, de mon Alice chérie! Mais à quoi bon parler de mes pleurs et de mes soupirs? Je suis venu pour te demander une explication sur des choses où toute ma vie est engagée; je dois te parler avec calme et sang-froid. Peux-tu, veux-tu m'entendre, ma sœur?

— Oh oui! car tu es bon, Paul; car tu es

le meilleur et le plus noble des hommes, répondit Alice attendrie.

— Je ne suis ni le meilleur ni le plus noble des hommes, ma sœur. J'ai besoin qu'on me juge selon ma faiblesse, qu'on ait pour moi de l'indulgence et de la pitié. J'ai failli bien des fois dans ma mission à ton égard, dans ma tâche de rébellion ouverte contre notre père. J'ai eu plus d'amour que de ressources, plus de volonté que de puissance. Je t'ai enlevée à tes tyrans de Dieppe, parce que je croyais te faire heureuse avec moi : je me suis trompé!... Car tu souffres, quoique tu n'oses point te plaindre; car tu rêvais une liberté plus riche, une indépendance plus dorée, n'est-ce pas? car tu présumais davantage de ton frère, et maintenant tu le trouves petit, tu le trouves coupable sans doute, ce frère qui te semblait d'abord si héroïque et si grand. Pourtant, tu vas voir; il y a dans notre histoire à tous deux bien des choses que je t'ai cachées; c'est

te dire d'avance que je te pardonne d'avoir manqué de confiance envers moi.

— Comment cela, Paul ?

— Attends. Je n'en suis pas encore là. Mais j'y viendrai ; car il faut aujourd'hui que nous sachions clairement à quoi nous en tenir. Je commence. J'étais à Paris, tu le sais, triste et misérable commis-marchand, selon le vœu de notre père. On allait te marier là-bas, contre tes goûts ; on allait cruellement t'appliquer la loi de la Famille ; tu m'appelas à ton secours. Je vins te sauver, ma sœur, à travers tous les sacrifices, toutes les considérations, tous les préjugés. C'était juste et rien de plus, le frère se doit à sa sœur tout entier : la nature en faisant naître l'un à côté de l'autre a voulu que cela fût ainsi. Nous arrivâmes à Paris brisés, maudits, mais libres ! J'essayai de me faire un état, car je ne voulais pas que ma sœur travaillât pour vivre, je ne voulais pas que la fille de mon père eut jamais à connaître

l'abominable torture de gagner son pain : elle qui, sans mon intervention sublime ou folle, je ne sais pas! serait aujourd'hui la femme d'un riche négociant. Maintenant, Alice, dis à ton frère si pendant ces deux années de notre exil la misère est jamais venu s'asseoir à tes côtés; dis à ton frère si tes désirs de jeune fille n'ont pas été pour lui des prescriptions impérieuses; dis si tu as souffert, dis si tu as jeûné; dis si tu as rougi devant quelque femme, parce qu'elle était mieux habillée que toi?

— Jamais, mon frère, jamais! s'écria la sœur de Paul. Mon dieu! devais-je croire qu'un jour je t'amènerais à me reprocher tout cela?

— Je ne te reproche rien, Alice. Je m'explique. Je raconte. Moi, j'ai souffert! moi, j'ai jeûné! moi, j'ai manqué de chaussures et d'habit! Mais que me faisait cela? Pouvais-je trouver dures et lourdes les privations que je

m'imposais pour Alice? J'ose te le dire à présent, je serais descendu jusqu'à la bassesse, jusqu'au vol, pour t'épargner une larme... Eh mon dieu, tiens! — En disant cela, Paul tira violemment les rideaux de la croisée; — tiens! puisque j'ai promis que tu saurais tout aujourd'hui, vois-tu ce piano? C'est ma première dette, c'est ma plus terrible, mais aussi ma plus douce; j'ai passé tant d'heures charmantes à t'écouter chanter sur cette lettre de change! Vois-tu ce tapis? il m'a coûté cinquante pages de mensonges, cinquante pages d'éloges pour le charlatan fashionable qui me l'a vendu. Cette pendule, ces bronzes représentent six mois de domesticité dans l'antichambre d'un journal. Ces tentures sont un livre! ces tableaux sont une pièce! Ces meubles que l'on t'envie, ce lit où tu dors, c'est la sueur, c'est la vie de ton frère! Pour te bâtir ce temple, ô ma sœur, j'ai fondu au creuset de l'usure mon passé, mon présent, et dix ans de mon

avenir! Tes plaisirs, tes innocens plaisirs étaient le travail de mes jours, ta toilette le travail de mes nuits! Pour toi je me suis fait joueur, pour toi je me suis presque fait mendiant! Pour toi, j'ai cherché si la fable de ceux qui vendent leur sang aux chirurgiens n'était pas une réalité! Pour toi, j'ai demandé, j'ai imploré l'emprunt à deux genoux, j'ai subi les refus les plus durs, j'ai bravé les plus atroces humiliations! Pour toi, j'ai ruiné dix fois les économies de notre pauvre mère; j'ai pris à l'ouvrier Michel l'argent de ses journées; j'ai écrit un jour, j'ai osé écrire à mon père, Alice! Ce jour-là, j'étais fou; ce jour-là, j'aurais accepté l'aumône du neveu de Valery, j'aurais accepté celle de Valery lui-même! car tu avais été malade, le médecin t'ordonnait la campagne, et pour t'y conduire j'avais besoin de deux cents francs. Alors, moi, je couchais sur une planche, et je gardais la clé de ma chambre où nul ne pénétrait, pour te ca-

cher qu'elle était sans meubles et sans feu. Et si tu savais que de ruses dégradantes, que de faux fuyans méprisables il m'a fallu trouver pour te conserver intacts ces pauvres fruits de mon labeur et de mes misères! Mais j'en ai assez dit... j'en ai trop dit peut-être. Ne t'effraye pas, ma sœur; tout ce qui est ici est à toi maintenant; tout cela est payé : la preuve, c'est que j'ai le courage de t'en faire l'histoire. Triste courage, mon dieu! Car en te parlant ainsi, je t'afflige : et voilà probablement tout ce que j'y gagnerai... J'aurais dû me taire encore. Pourtant, voyons, Alice! n'ai-je donc fait que mon devoir sèchement et strictement? Tout cela ne vaut-il que de la reconnaissance? Serais-je trop hardi si j'implorais quelqu'autre chose en échange de mes peines?

— Quoi, mon frère? Que veux-tu de moi? répondit vivement Alice.

— Ce que je veux de toi! reprit le frère avec une tristesse infinie. Tu ne m'as donc pas

compris, ma bonne sœur, puisque tu me demandes ce que je veux de toi?

— Mais, Paul... au fait, je ne sais pas, moi! s'écria la jeune fille. J'étais si loin de croire que je t'avais causé tout ce tourment... Mon dieu! plutôt que de te gêner à ce point-là, je t'aurais dit de me laisser à Dieppe; je serais devenu ce qu'on aurait voulu... Mais... c'est un rêve, ce que tu viens de me raconter! Comment! l'existence d'une femme coûte tant que cela? Pourquoi, aussi, ne m'as-tu jamais laissé voir que tu te privais pour moi? Certainement, je ne l'aurais pas souffert... Me tenir ainsi à ta charge! Ce n'est pas bien.... et je t'en veux beaucoup, Paul.

Le pauvre frère avait espéré une réponse plus affectueuse. Il eut un frisson et cacha sa figure dans ses mains.

— Allons, vas-tu te fâcher, à présent? reprit bientôt Alice d'une voix adoucie. Je n'ai pas

voulu te faire de la peine. Allons donc, Paul ; écoute-moi !

Elle lui jeta ses bras autour du cou et vit qu'il pleurait.

— Eh bien ? dit-elle, tu pleures ! Mon dieu, qu'est-ce donc que je t'ai fait ?

— Rien, ma sœur... Ce n'est rien, soupira le fils maudit en souriant amèrement.

— Je pensais, ajouta-t-il, au malheur de celui qui ayant donné son sang à un autre, s'apercevrait que cet autre ne sait pas ce que c'est que du sang... Mais bah ! si l'on ne faisait le bien qu'à condition d'une récompense, on ne le ferait jamais.

Il s'éloigna du lit et se mit à marcher par la chambre.

— Oui, c'est comme cela, dit-il d'une voix sourde ; elle ne me comprend pas ! Elle trouve ridicule, extravagant, absurde, que je m'y sois pris de cette manière pour lui sauver seulement le travail et la pauvreté. Elle s'é-

tonne qu'il ait fallu tant d'efforts pour si peu. Elle me regarde comme un maladroit, comme un niais qui, en choisissant ses moyens d'action, laisse là le meilleur et prend le pire. Elle se demande comment j'ai pu avoir assez d'orgueil pour dédaigner et rejeter le commerce, puisque tout ce que j'ai fait depuis ne m'a donné qu'une position si misérable. Elle cherche pourquoi je ne suis point médecin, pourquoi je ne suis point avocat, pourquoi je n'ai ni métier, ni fonction, ni rien de ce qui fournit à l'homme une existence régulière. Elle ne me comprend pas enfin! Et si je lui disais mes épreuves et mes luttes; si je déroulais à ses yeux l'effrayant tableau des hontes, des infamies de toute sorte qu'il m'aurait fallu braver pour devenir autre que me voilà; si je lui racontais comment il est nécessaire de se faire ignoble et sans cœur pour réussir dans les deux ou trois voies que la très prévoyante et très bienfaisante patrie ouvre à ses enfans,

elle regarderait sans voir, elle écouterait sans entendre! C'est comme cela. Qu'y faire? Dois-je l'en blâmer, la pauvre fille?

— Oh non! continua le jeune homme en se rapprochant d'Alice; oh non! ma sœur bien aimée, je ne te blâme pas. Ne prends point ma plainte pour une accusation, je t'en conjure. Simple et douce femme, aux habitudes calmes comme ta conscience, aurai-je jamais la barbarie de te souhaiter seulement l'intelligence de ma vie décousue, bizarre, noire d'orages dans l'avenir comme dans le passé? Hélas! il faut avoir bien souffert pour mesurer la souffrance d'autrui! il faut avoir eu faim pour plaindre celui qui jeûne! il faut avoir eu froid pour songer que dans l'hiver le pauvre n'a pas de feu! Dieu te garde, mon Alice, d'une si terrible éducation! Et puis, c'est vrai que je ne sais rien te dire. Je m'y prends mal. Toujours trop ou trop peu. Je te fais peur ou je te blesse. Il est triste de pen-

ser cela, mais qu'est-ce, mon dieu, que le fonds sans la forme? Qu'est-ce que la bonté sans la grâce? Qu'est-ce que la bienveillance sans la douceur? Vois, ma sœur; j'étais venu pour te demander l'unique joie qui me soit permise, la seule puissance capable de me soutenir, ta confiance, ta confiance sans restriction et sans bornes : j'aurais dû te prier à genoux pour cela, au lieu de te jeter comme je l'ai fait, mes titres au visage. Malheureux! qui sait si ce bien si cher ne m'est point maintenant ravi pour toujours!

— Ma confiance? dit la jeune fille troublée... mais tu l'as, mon frère! tu l'as tout entière, je t'assure.

— Est-ce bien vrai, ce que tu dis là? demanda tristement Paul.

— Oh oui!

— Tu n'as jamais manqué de croyance en moi? tu n'as jamais commis la faute de te cacher de ton frère?

— Jamais.

— Pourtant, Eugène Valery est venu te voir hier, et tu ne me l'as pas dit!

Alice n'avait point prévu cette interpellation. Elle garda le silence, n'osant ni avouer, ni nier.

— Voilà donc ta confiance, Alice, poursuivit le frère avec sévérité; voilà cette confiance tout entière à laquelle tu voulais me faire croire par un mensonge! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que cet homme était venu?

— Je te l'aurais dit aujourd'hui, répliqua timidement la jeune fille.

— Encore un mensonge, n'est-ce pas?.... Mon dieu! cet homme est venu hier, pour la vingtième fois peut-être! qui pourrait me l'apprendre à présent? Et moi, pauvre garçon que je suis, je ne l'avais pas deviné, je ne l'avais pas senti! Et quand le soir il a eu l'effronterie de me demander notre adresse, je me suis contenu, j'ai fait l'ignorant et le tranquille, parce que

je ne comprenais pas que ma sœur était sa complice! Allons, tout est perdu maintenant. Ta malédiction porte ses fruits, ô mon père! Cette famille détestée, cette famille dont j'avais voulu préserver ta fille au prix de mon éternelle misère, la voilà qui revient, la voilà qui sait où je suis. Oh! Eugène!... Eugène!

— Mais, mon dieu! qu'est-ce qu'il t'a fait, ce jeune homme? dit Alice avec vivacité. Faut-il donc que tu le rejettes, seulement parce qu'il s'appelle Valery?

— Et quand cela serait! s'écria Paul exaspéré, ne suis-je pas rejeté, moi, parce que je suis ton frère? Est-ce moi qui ai construit la Famille, dis! Est-ce moi qui ai rendu ceux qui portent le même nom responsables du même fait? D'ailleurs Eugène a pris soin de me fournir contre lui d'autres griefs que sa fâcheuse parenté; il m'a trahi, il s'est joué de moi comme un lâche, et puis il a cru me

faire oublier cela en m'offrant insolemment sa protection et sa bourse, parce qu'il est intrigant et riche!... Oh! certes, il n'a pas besoin de s'appeler Valery pour que je le haïsse; il lui suffit bien d'être Eugène pour que je le méprise !

— C'est mal reconnaître son attachement pour toi, mon frère.

— Son attachement pour moi? Il t'a dit qu'il avait de l'attachement pour moi!... Il a menti, pardieu! car il est trop fin pour se méprendre sur la nature de mes sentimens à son égard, et il est trop habile pour aimer inutilement quelqu'un. Mais, il y a donc longtemps que tu le vois, Alice ?

Alice baissa les yeux.

— Parle, voyons! parle!

— Je n'ose vraiment rien vous dire, Paul... Vous êtes si rude et si emporté!

Le jeune homme se mordit les lèvres.

— Tu peux être sans crainte, ma sœur, re-

prit-il, je ne te ferai aucun reproche. Compagnons d'exil et de malheur, nous avons les mêmes droits : nous ne dépendons rigoureusement de personne, pas même l'un de l'autre. Si je t'interroge, Alice, ce n'est point que je m'attribue sur toi la moindre puissance : loin de moi une telle pensée! le bienfait n'est pas une conquête. Si je t'interroge, c'est tout simplement parce que j'ai la faiblesse de croire encore que tu ne veux pas t'éloigner tout à fait de ton frère, que tu consens toujours à te laisser conseiller et guider par lui, que tu n'as permis à personne de se placer entre nous deux. Tu vois combien ma foi est solide! Si je me trompe, tant pis pour moi. Eh bien! à présent, veux-tu me dire comment Eugène t'a retrouvée malgré notre départ de la rue de Furstemberg? De la confiance, mon Alice; je suis ton ami, voilà tout. De la confiance, je t'en supplie!

Alice regarda long-temps son frère, comme

pour le désarmer d'avance. Elle savait si bien, quoiqu'elle en pût dire, ce qu'un mot, ce qu'un regard d'elle pouvait faire du pauvre Paul. Et puis, elle lui raconta de son mieux les circonstances de sa première entrevue secrète avec le neveu de M. Valery. Eugène était souvent venu chez Paul, quand celui-ci habitait le faubourg St.-Germain. Fort mal reçu d'abord, il n'eût point certainement affronté deux fois la mauvaise humeur de son ancien camarade. Mais Paul n'était pas seul dans son logement de la rue de Furstemberg; mais le frère avait eu l'insigne imprudence de laisser voir tout de suite sa sœur à l'étudiant, et pour revoir Alice, Eugène aurait mis le feu au quartier de l'Abbaye. Car, parmi toutes les femmes qui pleuraient ou se reprochaient son amour, depuis la pauvre petite en robe rose que nous avons vu faisant les commissions du carbonaro, jusqu'à la belle limonadière du carrefour de l'Odéon, jusqu'à la superbe madame

L*** en personne, il n'y avait ni grisette, ni grande dame qui fût digne, selon l'amoureux Eugène, d'un soupir ou d'un sourire d'Alice. Donc, malgré tout, il revint; et bientôt Paul fut obligé de renoncer à le chasser de chez lui. Aux brusqueries du franc et honnête jeune homme, l'étudiant répondait par d'affectueuses plaisanteries; à ses trop justes retours sur le passé, l'infidèle ami, le confident perfide n'opposait qu'un éloquent silence, tout plein de repentir et de componction. Il aurait fallu quelque sanglante insulte pour couper court à cette guerre de bons et de mauvais procédés : or, comment la faire venir, où en trouver le prétexte, puisque jamais Eugène ne tenait contre son ami, puisque jamais on ne pouvait le fâcher, puisque tous les jours c'était de sa part des soins plus touchans, des attentions plus délicates? Plusieurs fois, en désespoir de cause, Paul avait essayé d'offenser le neveu dans la personne

de l'oncle, mais Eugène était parvenu à lui enlever cette unique ressource à force de patience et de sang-froid. Bien plus, ne s'avisa-t-il point un jour de dire au fils de M. Duplessis qu'il n'était pas éloigné de partager ses justes préventions à l'égard de M. Valery? Et puis l'étudiant ne tarda point à se gagner un auxiliaire tacite, mais bien puissant; car le plus fâcheux de tout cela, ce fut qu'Alice, continuel témoin de cette lutte bizarre, et jugeant d'après les apparences entre Paul et Eugène, donna involontairement raison à Eugène contre Paul, et se prit, chose déplorable, à mettre en regard le caractère aimable, doux, insinuant, charmant du jeune médecin, et l'humeur frondeuse, fantasque, misanthropique de son malheureux frère. La comparaison ne pouvait guère, hélas! tourner à l'avantage de Paul. Celle plus extérieure d'Eugène gai, riche, élégant, avec Paul triste, pauvre et peu soigneux de sa mise, n'eut point un

résultat meilleur. A ce double examen, longtemps et souvent recommencé par la jeune fille, l'amant gagna tout ce que perdait le frère : et quand Paul, fatigué des obsessions d'Eugène, prit le parti de fuir cette opiniâtre amitié que sa sœur s'expliquait beaucoup mieux que lui, il était déjà trop tard pour Alice, trop tard aussi pour Paul : la fille de M. Duplessis sentait battre en elle un autre mobile que l'amour fraternel, et la sœur n'osait plus tout dire à son frère. Alors il arriva que ce changement de demeure fut très mal pris par la jeune fille. Elle y vit une sorte de tendance tyrannique à l'éloigner de ce qui lui plaisait; elle trouva juste d'appeler égoïsme jaloux la répugnance inexpliquable de Paul pour Eugène; elle osa se demander s'il était heureux ou malheureux qu'elle eût suivi son frère loin de son père, si, esclavage pour esclavage, Dieppe ne valait pas autant que Paris! Et ce qu'il y eut de pis, c'est qu'elle

ne se plaignit point, parce qu'elle n'aurait su comment formuler sa plainte sans trahir son secret; c'est que dans la crainte de se sentir rougir au milieu d'une explication, elle laissa cruellement vieillir et s'accroître en elle le plus injuste des ressentimens, la coupable opinion que Paul en voulait à son indépendance, et prétendait se faire le capricieux arbitre de ses affections et de ses goûts. Ainsi disparut la noble confiance que le malheureux lui avait inspirée jusque-là; ainsi s'éteignit la brillante auréole qui jadis lui semblait ceindre le front de Paul. De franche et d'abandonnée qu'elle était dans ses rapports avec lui, elle devint réservée, mystérieuse, craintive; son frère lui parut dur, haineux, méchant; son frère lui fit peur enfin! Et quelqu'un a-t-il mesuré la distance qui sépare la peur de l'aversion?

Quant à Eugène, il s'était peu chagriné du brusque déménagement de Paul. Il se jugeait aimé de la sœur; la rancune obstinée du frère

ne pouvait plus l'effrayer. Il se disait avec assez de raison que si, entre un jeune homme et une jeune fille qui veulent s'entendre, l'active surveillance de la maison paternelle ne réussit à rien empêcher, celle beaucoup moins savante d'un frère doit à peine leur faire obstacle. Seulement une chose l'avait étonné : c'était qu'Alice n'eût pas songé, en quittant la rue de Furstemberg, à lui révéler le lieu de sa nouvelle demeure. La vérité est que la sœur de Paul, malgré ce qu'on vient de lire, n'avait point encore assez oublié le dévoûment de son frère pour oser abuser à ce point de sa bonne foi. D'ailleurs, il faut dire aussi qu'Alice n'avait pas pour Eugène une très grande vivacité de sentiment. L'affection qu'elle portait au neveu de M. Valery était plutôt née de la contradiction que de la sympathie. Si Paul eût repoussé moins rudement son ancien camarade, Alice n'eût point sans doute ressenti cette dangereuse com-

passion qui fait que tant de femmes se donnent aux hommes, sorte d'amour bâtard que la réflexion et surtout l'absence ont bientôt tué. Ainsi donc, à part le premier moment de sa très absurde irritation contre Paul, Alice aurait peu regretté le jeune médecin, et je ne crois pas qu'il lui eût été fort difficile de s'accoutumer à ne plus le voir : mais elle reprochait leur séparation à son frère comme un acte d'odieuse violence, et de cette manière elle faisait beau jeu aux hardies tentatives d'Eugène.

Celui-ci, voyant après quelques jours d'attente, que sa belle maîtresse ne lui donnait point signe de vie, s'avisa bravement d'aller trouver Georgette. La nièce de Michel Sansonnet, jolie petite fille de seize ans, avait comme Alice une voix charmante, et de plus qu'elle, une organisation généreuse, enthousiaste, pleine de chaleur et de passion. Un jour que son oncle l'avait amenée chez Paul,

peu de temps après la rencontre du vieux matelot et de son élève, notre bon jeune homme entendit chanter Georgette; et frappé de cette énergie inculte qui annonçait des dispositions si magnifiques, il décida tout aussitôt Michel à laisser sa nièce recevoir d'Alice des leçons de musique. Or, dans la rue de Furstemberg, le frère et la sœur avaient pour voisin un excellent homme, plein d'honneur et de courage, un noble et fier acteur, déjà couvert d'adoration et d'injures; la gloire de notre moderne théâtre, l'ami, le frère de tous les artistes pauvres; votre soutien, votre appui, votre ange à vous autres, hommes de la littérature militante, poètes inconnus, souffrans et jeunes, que tant de coteries stupides ou malfaisantes repoussent obstinément de la scène : terre que ces usurpateurs voudraient être seuls à habiter! soleil qu'ils éteindraient, s'ils pouvaient, plutôt que d'en laisser un rayon tomber sur votre digne et valeureuse misère! Au premier

mot de Paul, Bocage, car c'était lui, s'empressa aussitôt d'apporter à la gentille Georgette son obligeance et ses lumières. Comme Paul, il avait compris et admiré cette docile et chaude nature. Il voulut la façonner à son image, la rendre intelligente, et noble, et tendre autant que lui. Il se trouvait heureux de contribuer ainsi à la naissance d'une grande actrice. La nièce de Michel vint donc tous les jours chez Paul, apprendre le drame de Bocage, et la musique d'Alice.

Dieu sait si Michel fut content de se voir l'oncle d'une future artiste, lui qui ne jurait que par Georgette, douce résurrection de sa sœur bien aimée! La nature seconda d'une façon admirable cette nouvelle éducation de la jeune fille; et la jolie lingère sut employer avec tant d'ardeur et de puissance les heures dérobées au travail du magasin, qu'au bout d'un an elle entra au Conservatoire, grâce un peu, cependant, aux brillantes relations d'Eu-

gène que Paul voulut bien cette fois consentir à utiliser. Néanmoins l'oncle et la nièce ne manquèrent point de rapporter à Paul, tout seul, l'insigne avancement de la petite tragédienne; car Michel était pour ainsi dire inféodé au fils de madame Duplessis : et il avait si bien su faire partager à Georgette l'espèce de fanatisme qui l'animait, que bientôt la pauvre enfant eut à se demander si ce qu'elle éprouvait pour son bienfaiteur était de l'admiration, de la reconnaissance ou de l'amour.

L'entrée de Georgette au Conservatoire avait précédé d'un mois à peine le changement de domicile du frère et de la sœur. Ce fut donc à l'encoignure de la rue Bergère et de celle du faubourg Poissonnière qu'Eugène alla tristement se poster un matin. La classe des femmes venait de finir. Quand le médecin vit sortir Georgette, il tâcha de se faire la mine encore plus mélancolique; et sa voix

tremblait lorsqu'abordant la nièce de Michel, il la supplia, les mains jointes, de lui dire où demeurait Alice. La gentille enfant n'osa point prendre sur elle de répondre, quoiqu'elle fût visiblement touchée du ton et du maintien qu'Eugène avait pris pour la questionner. Il insista donc vainement. Alors, comme il avait tout prévu, il tira de sa poche une lettre bien glacée, bien parfumée, et la mettant presque de force dans les mains de Georgette, il obtint qu'elle la ferait lire à son amie. Le lendemain il vint au même endroit savoir comment Alice avait reçu son message, et la semaine d'après, l'élève du Conservatoire était devenu le courrier d'une correspondance régulière entre les deux amans. Tous les jours pourtant Georgette se disait qu'elle faisait mal : mais Alice paraissait si heureuse et Eugène si reconnaissant, que la bonne petite fille ne s'était point encore senti le courage de désoler l'un ou l'autre. Tout à coup elle ne vit plus per-

sonne l'attendre sur le trottoir des Menus-Plaisirs, Alice ne vint plus en rougissant lui donner sa commission ordinaire. C'est qu'alors la sœur de Paul s'était laissé prendre au style enflammé des lettres d'Eugène, et qu'au bas de sa dernière réponse elle avait écrit une heure, une rue et un numéro !

Depuis deux mois environ le jeune médecin profitait ainsi de la faiblesse d'Alice et de l'ignorance de Paul. Chaque visite le rendait plus dangereux, plus hardi. A la fin cependant, l'imprudente fille de M. Duplessis se reprocha d'avoir si constamment trompé son noble frère. Le péril fit naître le remords. Vous voyez que ce n'était point un ardent amour. D'ailleurs tout ce mystère gênait Alice. Georgette pouvait parler quelque jour ; une tête exaltée comme la sienne, toute pleine de la pensée de Paul, n'avait rien de rassurant. Il fallait donc faire agréer au frère les visites de l'amant, ou y renoncer. Voilà pourquoi la

sœur voulut arranger avec Georgette une tentative de rapprochement entre Paul et Eugène. Georgette effrayée, elle aussi, de sa longue complicité, trouva fort spirituel d'imaginer une rencontre au bal de l'Élysée. On sait le reste.

Ce ne fut point sans des réticences bien fréquentes et bien pénibles qu'Alice parvint à confier à Paul une partie de ce qui précède. Elle se défendit comme elle put du blâmable silence qu'elle avait gardé. Les larmes lui coupèrent la voix à la fin de son obscure confession ; et tournant des regards supplians vers son pauvre frère qui l'écoutait toujours avec la même patience et la tête baissée :

— Pardonne-moi, mon frère! s'écria-t-elle; oh! c'est bien mal, ce que j'ai fait là... Pardonne-moi, Paul. Désormais je te dirai tout, je ne te cacherai plus rien, je te le jure!

L'infortuné leva la tête. Il faisait peur à voir, tant il était pâle et triste.

— M'avez-vous bien tout avoué, Alice? demanda-t-il douloureusement.

— Tout, mon frère. Tout!

— Sur votre vie et sur la mienne, vous n'avez plus rien à me révéler?

— Non... plus rien.

— Si notre sainte mère entrait ici maintenant, reprit-il d'une voix haletante, tu pourrais donc te lever, ô ma sœur, et lui dire en la regardant en face : — Ma mère! je suis toujours digne de vous?

— Oh oui! Paul, je le pourrais, répondit Alice que ces solennelles paroles faisaient frémir.

— Merci, ma sœur, dit alors le frère en respirant plus librement. Pour le moment, je n'ai rien à te répondre. J'ai besoin de réfléchir sur ce que je viens d'entendre... Dans quelques jours, demain peut-être, nous verrons ce que nous aurons à faire... Au moins, tu

l'aimes, celui-là! Tu l'aïmes, ô mon dieu!... C'est bien, Alice. J'ai promis de ne point te faire de reproches, je tiendrai ce que j'ai promis. Je ne t'ai point emmenée de Dieppe pour rendre tes affections esclaves de mes répugnances ou de mes terreurs. Pourtant, si j'avais pu prévoir qu'il en serait ainsi... oh! Eugène, Eugène, vivrais-tu maintenant? Vivrais-tu, toi qui as fait tourner à mal tout le bien que j'essayais, toi qui as frappé mes efforts d'impuissance et mon dévoûment de ridicule!... Mais, ne prends pas garde à ce que je dis, ma sœur, j'extravague, vois-tu! je suis fou. Au fait, où est le mal? S'il t'aime aussi, lui, le neveu m'aidera peut-être à te sauver de l'oncle, car sans doute il n'a pas envie de te livrer à son oncle, dis? Il ne t'a point trompée au moins? Il t'a bien appris que M. Valery est à Paris et que probablement il nous cherche?

— Qu'est-ce que tu dis là, Paul? M. Valery est à Paris? répéta la jeune fille épouvantée.

— Comment, tu ne le savais pas? Eugène n'est point venu, tout splendide d'orgueil et de joie, t'annoncer l'arrivée de son oncle le député?

— M. Valery, député!

— Oui, ma sœur. Les électeurs de Dieppe ont fait député l'ancien commis de ton père, le valet avare et cupide qui escomptait le malheur de son maître. Parmi tous leurs hommes, ils ont choisi le plus infâme. Voilà bien un digne représentant pour une ville d'usuriers qui boit le sang de ses pauvres, pour cette Carthage normande qui tous les jours amoncèle la boue sur ses ruines glorieuses, pour ces fils de Duquesne et d'Ango, vertueusement résignés au rôle d'étuvistes! La cause du peuple est en bonnes mains, pardieu, à présent que les communes prennent leurs élus

dans l'aristocratie fangeuse du prêt à la petite semaine! Oui, M. Valery est député. Le voilà grand et puissant à cette heure! Tu as bien fait d'aimer son neveu, Alice; Eugène sera un beau parti quelque jour! Qu'en penses-tu?

— Député! se dit la sœur de Paul, dans une préoccupation profonde... J'aurais été la femme d'un député!

Paul prit son chapeau et sortit comme un insensé.

V.

LE BLESSÉ.

V.

Le Blessé.

Le mercredi 28 juillet, au plus fort de la résistance populaire, la Cour voulut, comme on sait, en finir avec les factieux. Les factieux, c'était le peuple. Les cours ont toujours voulu et voudront toujours la même chose. Le peuple les épouvante et les irrite, comme tout créan-

cier son débiteur. Car le peuple, c'est l'ouvrier, c'est le travailleur, l'artisan, le savant, l'artiste, c'est ce qui donne tout et ne reçoit rien ! Ce n'est pas la nation, la NATION LÉGALE, selon l'ingénieuse expression contemporaine, la nation d'un sur deux cents ; c'est la masse brute, et hideuse à voir, tant on a su la faire nue et affamée, c'est quelque chose d'importun et d'incommode qu'il faut réduire, qu'il serait plus sûr d'exterminer. Donc, le mercredi 28 juillet, la Cour tenta du dernier moyen. Le bataillon sacré, la tête de l'armée, ce qu'on avait de plus fidèle et de plus brave, le premier régiment de la garde royale enfin, fut expédié de la place du Carrousel avec infanterie, cavalerie et artillerie, la loi martiale et le drapeau rouge au front, les canons chargés à mitraille, la mèche allumée. Dans sa marche lente et funèbre, il était d'une effrayante beauté, ce régiment fait tout entier d'hommes d'élite qui avaient gagné leurs chevrons et

leurs croix aux grandes batailles de l'Empire, ou de jeunes gens pleins d'honneur militaire, la fleur, l'orgueil des premières familles de France. Quand ils passèrent, comme une procession de fantômes géans, sur le brûlant pavé des boulevarts, à l'ombre des ormes séculaires qui tombaient derrière eux, tranchés par des mains invisibles, entre ces deux immenses lignes de maisons fermées, blanches et muettes comme les maisons d'une ville morte, tous ceux qui étaient là frémirent et se parlèrent bas. Pas un cri, pas un murmure ne troubla cet étrange défilé de douze cents hommes qui marchaient à la mort si posément, d'un seul pas, d'un seul temps, sans musique ni tambours. Nous avions plus d'admiration que de colère, plus de pitié que de haine assurément en voyant tant de braves condamnés à périr par la royale stupidité des Tuileries; car il était écrit sur leurs inflexibles visages qu'ils ne fuiraient point, et nous sa-

vions bien que la Garde Impériale elle-même, l'invincible droite de Napoléon, eût succombé dans l'impossible tâche qu'ils allaient essayer d'accomplir. A présent qu'on a tout usé en nous, dignité, patriotisme, honneur, Paris pourrait bien être vaincu et son peuple se laisser anéantir, mais alors!... Ils le savaient bien aussi, hélas! rien ne fut jamais triste et fatal à regarder comme ces sombres figures hautes de six pieds, fières, résignées, impassibles, l'œil fixe et terne, les lèvres serrées, le front morne, semblables aux allégories de bronze que l'on dresse sur les tombeaux. Cela se fit ainsi; ils défilèrent et se battirent, et le lendemain, l'insurrection, divine tempête, avait tout dévoré; le drapeau rouge et le drapeau blanc s'étaient éteints dans la fumée; la loi martiale gisait déchirée au pied des barricades; les nobles haillons du peuple montaient la garde aux Tuileries vides; et quelques bourgeois de Paris, réunis dans une maison de la

rue Laffitte, s'occupaient à faire un autre roi.

Cependant le régiment marchait depuis plus d'une heure, sans avoir rencontré d'obstacles. On eût dit que son aspect terrible le protégeait; quand du sommet de la Chaussée Bonne-Nouvelle, les sapeurs virent une barricade immense déployer devant eux son incorrecte, mais solide muraille, faite de pavés mêlés aux débris d'un corps de garde que l'on avait démoli tout près de là. Aucun être vivant ne se montrait pour défendre ou garder ce rempart sauvage; on n'avait vu fuir personne, on n'entendait rien remuer; seulement, au milieu du chemin, en avant de la barricade et comme pour lui servir d'enseigne, il y avait un cuirassier et son cheval, étendus morts l'un sur l'autre. A cette sanglante indication, les sapeurs firent halte et attendirent. Le colonel vint en personne leur ordonner de passer outre, ils obéirent et tombèrent, car

derrière la barricade abattue, trente hommes étaient debout, le fusil à la main, qui les avaient foudroyés!

Nous n'avons à raconter qu'un fort mince épisode de l'étonnant combat qui suivit. Assez de pages éloquentes ont consacré ces luttes, dignes d'Arioste et d'Homère, où des hommes ignorant la guerre, mal armés, la poitrine nue, brisaient et dispersaient de vieux escadrons, acteurs couronnés dans vingt batailles. D'ailleurs tout cela est si loin de nous! Le temps où l'on avait la foi qui faisait croire à ces prodiges est maintenant enseveli. Ce que nous en dirions passerait aujourd'hui pour fabuleux. Les héros des trois jours ne sont plus là pour certifier nos récits. Parmi ceux que la terre ne couvre pas, beaucoup ont renié leur noble origine et se traînent honteusement à la suite de quelque goujat ministériel qui les emploie à espionner leurs frères; d'autres expient leur gloire loin de la France; d'autres

languissent çà et là dans la misère et dans l'oubli. Heureux ceux que la terre couvre!

Quand le funèbre régiment eut renversé la barricade Bonne-Nouvelle, si bien défendue pourtant, il trouva quelques pas plus loin un point d'arrêt formidable, la porte Saint-Denis, monument de royale insolence, érigé ce jour-là en forteresse révolutionnaire, et qui, cette fois, était bien réellement une porte de ville, la porte du peuple, seuil sacré que nul ne passe sans la volonté du maître, comme le *Temple Bar* de Londres! Il fallut une heure de siége véritable, sous vingt maisons en feu qui jetaient aux soldats la mort par toutes leurs ouvertures: après quoi, le régiment se remit à marcher jusqu'à l'autre arc-de-triomphe, second mensonge de pierre en l'honneur de Louis XIV, la porte Saint-Martin. Là, ce fut plus terrible encore. Là se tenait une multitude calme et sinistre d'hommes armés et vêtus de toute façon, les uns cuirassés de carton et la

tête couverte d'un casque, la pique et le glaive à la main; c'étaient les artistes des trois théâtres voisins, qui se battirent, on le sait, comme les historiques héros dont ils avaient pris les costumes; d'autres, coquettement et galamment parés, portant de clairs pistolets à leur ceinture de soie, serrant de leur main gantée le gentil canon d'un fusil de Lepage, c'étaient des journalistes qui venaient traduire en coups de feu leur protestation mal comprise du lundi; d'autres enfin, à peine habillés, à peine armés et gardant le premier rang toutefois, rien sur les bras, rien sur la poitrine, rien sur la tête, rien contre la balle, rien contre l'ardent soleil qui faisait bouillir ces hommes comme des volcans! c'étaient les gens du faubourg, renvoyés la veille de leurs ateliers par des marchands habiles qui démêlaient déjà dans cette révolution naissante l'espoir d'intrôniser leur caste, ou le prétexte honnête d'une faillite; les gens du faubourg, prolétaires

dédaignés, sans ouvrage et sans pain, prêts à mourir par le combat, puisqu'on ne voulait plus les faire vivre par le travail. Ils avaient deviné juste, ceux qui spéculaient ainsi sur le désespoir des ouvriers ; aux secousses données par des masses semblables, il fallait bien que le trône tombât!

Le colonel fit mettre sa troupe en bataille, les trompettes sonnèrent; et quelqu'un de l'état-major, proclamant la loi martiale, somma hautement les factieux de se retirer à l'instant même. Pour toute réponse un enfant de douze ans sortit de la multitude, tenant un pistolet d'arçon dans ses deux mains ; il alla droit au cheval du colonel et lui déchargea son arme dans le ventre. En voyant tomber leur chef, les soldats crurent qu'il était mort ; pour le venger ils ouvrirent leurs rangs, et les canons qu'ils cachaient tirèrent à mitraille sur la foule encore immobile. Alors de mille endroits on fit feu ; à tous les coins du carrefour, aux fe-

nêtres, aux portes, aux cheminées se levèrent des hommes et des fusils : alors tombèrent de partout et le bois, et le fer, et les meubles, car le pauvre jetait jusqu'à ses meubles, l'ouvrier jusqu'à ses outils : alors l'arc-de-triomphe, ce majestueux témoignage de la toute-puissance des Bourbons, sembla frémir dans sa base, et secouant son attique chargée d'hommes, fit pleuvoir sur les troupes royales une horrible grêle de pierres dont chacune tuait un soldat. C'était le pavé, le pavé des rues, cette bonne artillerie du peuple, qui rendait au canon royal coup pour coup de ses boulets! Enfin le régiment força, Dieu sait à quel prix, l'entrée de la rue Saint-Martin, et de bataille en bataille, disparut vers l'Hôtel-de-Ville.

Une demi-heure après, deux comédiens en habits de chevalier et portant une civière, traversèrent le carré Saint-Martin, couvert alors de soldats et de peuple qui ne se bat-

taient plus, mais qui mouraient. Un jeune homme évanoui, sanglant, était couché sur cette civière; à côté, marchait un des braves ouvriers que nous avons dit, triste, son fusil sous le bras, et montrant le chemin aux porteurs. Il les conduisit par derrière les théâtres de la porte Saint-Martin et de l'Ambigu-Comique jusqu'à la rue de Lancry, où ils se hâtèrent d'entrer, car on disait autour d'eux que d'autres soldats et d'autres canons paraissaient déjà sur le boulevard. Celui qui tenait un fusil arrêta ses compagnons quand ils furent arrivés à peu près à moitié de la rue; il frappa rudement à une porte qui s'ouvrit, non sans quelque difficulté: l'honnête homme de portier était plus mort que vif! Du reste, en reconnaissant l'ouvrier, il se confondit en excuses; vous ne vîtes jamais un animal plus humble et plus caressant que le portier de Paris pendant les jours de juillet.

Les deux comédiens déposèrent le bran-

card au pied de l'escalier et retournèrent au combat.

Paul demeurait dans cette maison. Le jeune homme blessé, c'était Eugène, tombé à côté de Michel sous la dernière décharge du régiment.

Toute la maison fut bientôt en rumeur. On se dit d'étage en étage l'arrivée du blessé, et sept ou huit femmes descendirent, empressées, dévouées, offrant et donnant tout ce qu'elles avaient. La conduite des femmes fut sublime à cette belle et triste époque. Il y a tant de courage dans la femme! Les femmes sentent si bien la bravoure, l'énergie, l'audace, surtout chez l'opprimé qui résiste, surtout dans la révolte du faible contre le fort! Car, hélas! qui sait mieux qu'une femme ce que l'oppression fait souffrir, ce que l'abus de la force a de cruel et d'odieux? Aussi, dans notre guerre des rues, leur enthousiasme fut-il du fanatisme! On les vit courant à travers les barricades, où

leurs pieds se déchiraient, venir panser nos blessés au bout du fusil des troupes royales; on les vit, chétives et malades, donner leur lit à un ouvrier mutilé, et toute la nuit veiller assises au chevet. Il y en eut qui combattirent et qui moururent; il y en eut que la commission des récompenses décora. Le premier sang versé avait été du sang de femme, et ce fut le cadavre de cette femme, présenté au peuple, qui alluma l'insurrection. Et tout cela est oublié, comme le reste; personne n'y pense plus: après tant de choses héroïques, la femme est redevenue pour nous ce qu'elle était avant, une marchandise, une servante, une machine à reproduction, tout ce qu'il y a au monde d'infime et de déshonoré. Aujourd'hui, qu'une femme ose se lever parmi nous et demander pour son sexe un peu plus de droits sociaux, de toutes parts nous crierons anathème sur cette femme; nous éloignerons d'elle nos épouses et nos filles, comme d'une

lépreuse ou d'une fille publique. La femme, c'est à peu près un chien ou un cheval, il faut que cela soit jeune et beau; quand ce n'est plus ni beau ni jeune, nous demandons sérieusement à quoi cela peut servir.... quelle horreur! Serons-nous toujours ainsi, bon dieu? Est-ce que nous ne songerons jamais à ce qu'il y a d'injuste et d'insensé dans notre conduite à l'égard de nos mères et de nos sœurs? Est-ce que le rouge ne nous montera pas au visage à cette outrageante pensée que l'homme ose être envers la femme ce qu'une bête fauve n'est point envers sa femelle? Est-ce qu'un temps ne viendra pas où nous ne rirons plus, comme nous avons ri, quand un rapporteur de la chambre des députés viendra moqueusement, l'imbécille, lire à la tribune une pétition de femmes, rédigée, signée par des femmes? parce qu'alors nous nous souviendrons qu'il y a eu des Sémiramis et des Élisabeth, des Judith et des Corday, des Staël et des

Sand, des Jeanne Hachette et des Jeanne d'Arc!

Alice et Georgette étaient parmi les femmes que le blessé avait fait descendre. A la vue d'Eugène, pâle et percé de coups, qui semblait venir mourir là tout exprès pour démentir les terribles préventions de Paul, la fille de M. Duplessis poussa un cri terrible, et, chancelante, elle se jeta dans les bras de Michel.

Le bonhomme se débarrassa d'elle comme il put.

— Je comprends bien, mademoiselle Alice, je comprends bien, dit-il, que la chose doive vous faire un effet... mais, dame, écoutez donc! ce n'est pas trop le moment. Il faudrait plutôt voir à monter le petit paroissien là haut.... Allons, aide-moi donc, Georgette! Tiens-lui la tête, voyons! n'as-tu pas peur qu'il te morde?

Les femmes joignirent leurs mains et, sou-

tenant le corps ainsi, elles le montèrent tout doucement.

— Je pense bien, reprit Michel, que le petit n'a pas grand'chose : comme j'étais à côté de lui dans le quart-d'heure, je sais bien à peu près ce qui tombait par-là. Voilà justement pourquoi j'ai mieux aimé le faire apporter ici ; c'est moins loin que l'hôpital Saint-Louis, que je me suis dit, et c'est sur la route : si la chose empire, eh bien, on ira ! Là.... C'est bon ! Entrons.... Passez devant, mesdames. Tiens ! voilà M. Paul !..... Ah bien, par exemple ! Je vous croyais joliment là-bas, avec les autres, moi !

A cette apostrophe toute simple du brave Michel, Paul devint rouge et ne sut que répondre. Les voisines le regardaient curieusement. Ces femmes trouvaient incompréhensible qu'un jeune homme pût être tranquille chez lui, les pieds dans ses pantoufles, tandis qu'on se battait à deux pas de la mai-

son ; tandis qu'au bruit du canon les vitres frémissaient et se brisaient de toutes parts ! Paul s'aperçut bien qu'en l'examinant, plusieurs se faisaient des signes et haussaient les épaules avec une insultante pitié ; l'amour-propre déchiré le fit tressaillir. Cependant il se tut..... qu'avait-il à dire ?

Il leur prit le blessé des mains et, l'ayant couché sur son lit, à l'aide de Michel, il les congédia brusquement. Ensuite il chercha la blessure d'Eugène. C'était un coup de feu à l'épaule. Paul se ressouvint des pansemens qu'il avait vu faire jadis, et, prenant un canif à défaut de bistouri, il débrida la plaie d'une main ferme. La douleur de cette opération secoua violemment les sens du blessé : il poussa un cri terrible, rouvrit les yeux et s'apaisa bien vîte quand il vit ces deux belles jeunes filles, Georgette et Alice, pleurant et souriant tout à la fois, qui attendaient son réveil, penchées vers lui comme deux anges.

— Enlevé! dit aussitôt Michel : et fameusement bien encore! Tenez, mon petit major, ce n'était qu'un gros clou. Mais c'est tout de même : pour la première fois, le cri n'est pas défendu.

A ces mots il jeta sur le lit un lourd morceau de mitraille que Paul venait d'ôter de la chair d'Eugène. Alors les regards du blessé cherchèrent ceux de son chirurgien. Ils étaient pleins de reconnaissance : mais Paul n'accepta point ce remerciement muet ; il resta indifférent et froid ; il ne se sentait à cette heure ni l'ami, ni l'ennemi d'Eugène, il était un homme secourant son semblable et voilà tout.

— Que vous êtes dur, mon frère! osa lui dire Alice à demi voix.

Le frère parut n'avoir pas entendu et continua son pansement.

— Savez-vous que vous vous y prenez un peu bien, tout de même! dit Michel qui le re-

gardait faire avec admiration. Et je peux dire que vous n'auriez pas été de trop tout à l'heure, à la Porte Saint-Martin. Nous en ont-ils abîmé, les gueusards! Quelle canaille! Comment se fait-il donc que cela ne vous ait pas démangé, hein? Bien sûr que si je m'attendais à trouver quelqu'un ici, ce n'était pas vous.

— Oh! Paul a craint de s'exposer, interrompit étourdiment Alice, toute fière de la blessure de son amant.

Paul se leva terrible; et puis, souriant amèrement, il se laissa retomber sur sa chaise.

— Et j'ai eu tort, n'est-ce pas, ma sœur? dit-il avec une ironie profonde.

— Dieu vous pardonne vos cruelles paroles, ma chère Alice! murmura tristement Georgette en serrant la main de son amie.

Alors la jeune fille comprit qu'elle venait de traiter son frère de lâche, et elle fut épouvantée.

— Comment, s'il a eu tort! reprit le maçon, par exemple! M. Eugène est là pour vous dire si vous avez eu tort, monsieur Paul. Ah bien oui, tort! Puisque vous êtes resté ici, c'est que vous avez eu vos motifs, et personne ne peut vous donner tort.... C'est vrai, cela! Ne dirait-on pas que vous auriez peur de vous battre à présent?

— Peut-être!... répondit le frère d'Alice en se déchirant les doigts avec son canif. Au fait, qui pourrait me dire brave? Je n'ai encore tué personne, pour que l'on sache si je suis brave ou non! Mais cela viendra sans doute... quelqu'un de ces jours! Pourquoi pas? Comment vous trouvez-vous, Eugène? ajouta-t-il tout à coup en se rapprochant du blessé.

Il dit cela d'un ton singulier, apparemment; car sa sœur devint toute pâle.

Eugène essaya de parler, mais il ne put.

Là dessus un médecin qu'on était allé chercher arriva. Il saigna le malade, trouva bien

tout ce qu'avait fait Paul, prescrivit une potion calmante, le silence, la diète, et courut à d'autres blessés.

Quand le médecin fut parti, Paul laissa le neveu de M. Valery aux soins de Georgette et d'Alice; puis il emmena Michel dans une autre chambre.

— Tu es sans doute pressé, lui dit-il; tu brûles d'aller te battre encore!.... Pourtant, je t'en prie, mon vieil ami, au nom de nos communs souvenirs, au nom de ma mère que tu aimes tant, reste un peu avec moi; écoute ce que j'ai à te dire.... Va, Michel! pour un garde royal que tu laisseras vivre, la révolution n'en ira pas moins son train.

— Croyez-vous, monsieur Paul? demanda le bon homme à demi convaincu.

— D'ailleurs, continua le frère d'Alice, voici le jour qui baisse. Le carnage est un travail comme un autre; il a ses pauses et ses reprises. Tout à l'heure on va mettre bas les

armes : assieds-toi donc, et laisse-moi te parler. C'est vrai, Michel, je n'ai point fait comme toi et tes intrépides compagnons, je ne suis point allé donner ou prendre ma part de sang dans l'œuvre héroïque qui va s'accomplir, et malgré cela, Michel, je ne veux pas que tu me croyes lâche, entends-tu! Tiens, je comprends et j'admire ce qui se fait, mais je ne l'approuve pas; je sais bien qu'à coups de fusil on renverse, je ne sais pas si l'on fonde; et cependant dix fois, depuis hier, j'ai senti a colère me venir en songeant à l'insolence de ce pouvoir qui n'a que la mitraille à nous donner pour raison de ses caprices; j'ai senti mes vingt-cinq ans qui s'allumaient au feu de la sainte insurrection : j'ai voulu prendre une arme, aussi, et descendre avec vous dans les barricades!... Mais alors, comme ma sœur disait tout à l'heure, j'ai craint de m'exposer! Oui, Michel, j'ai eu peur de mourir : j'ai eu la sottise de me deman-

der ce que deviendrait Alice, si son frère était tué!

— La sottise! s'écria le matelot. Ah! çà, comment donc? Je ne sais pas, moi; mais il me semble que c'est très bien, ce que vous avez fait là.

— Non, Michel, non! j'ai été un fou, j'ai été un misérable, reprit le jeune homme au désespoir. Ma sœur ne m'aime pas, Michel! ma sœur est lasse de moi, ma présence la tourmente et l'ennuie. Hier... tu ne sais pas?.. elle m'a blâmé de l'avoir emmenée de Dieppe; elle a regretté de n'être point la femme de Valery!... Qu'en dis-tu? Elle a cru, sans doute, que moi, son frère, j'étais amoureux d'elle et jaloux d'Eugène, parce que je souffrais impatiemment les visites du neveu de notre ennemi.... Aujourd'hui, tu viens de le voir, elle m'a accusé de lâcheté !.... devant tout le monde ! Enfin elle me méprise et me hait..... C'est une affaire finie ! Tu vois

qu'il n'y a pas à dire, Michel; je suis perdu!.... Et je n'ai pas été me battre, comme un homme! je n'ai pas été coller ma face à la bouche d'un canon! Au moins elle n'aurait pas dit que j'ai eu peur, quand elle aurait vu rapporter son frère mort au lieu de son amant blessé!.. Cet Eugène! voyez pourtant... voilà que c'est un héros à présent! ma sœur va l'aimer jusqu'à devenir folle, jusqu'à le suivre où il voudra, jusqu'à me chasser d'ici, peut-être!... Que veux-tu faire? il est là; tu me l'as apporté toi-même, Michel, et comment me débarrasser de lui maintenant? je ne peux pas aller le tuer dans mon lit!... Il faut bien qu'il reste chez moi, calme et paisible; il faut bien que je le respecte et que je le soigne, ou je serais un scélérat.... Alors, qu'est-ce donc que j'attends pour mourir, mon Dieu? Maudit, déshonoré, ridicule, haï... que me faut-il encore? Michel, mon vieil ami, tu pleures?... Pardonne-moi si je me

montre à toi comme cela, faible et désolé; mais c'est que je t'aime, Michel... Toi, c'est un peu de mon enfance, c'est un peu de ma mère, c'est un peu de ces beaux jours d'innocence où ma sœur Alice m'aimait tant... tu t'en souviens, Michel? Et puis tu es bon, toi; et puis tu souffres, tu te dévoues aussi, pauvre homme du peuple... tu as pleuré longtemps ta sœur Marie; tu l'as aimée toujours, tu lui as pardonné toujours!... Tu comprends bien cela, mon bon Michel : une sœur ne peut pas nous aimer autant que nous l'aimons, nous, parce qu'une sœur, c'est une femme; et la femme garde tout son amour pour ses enfans! Aussi, il faut les plaindre, n'est-ce pas? il ne faut pas les haïr, ces pauvres femmes... O mes illusions splendides! ô mes beaux rêves de fraternel amour, comme vous avez été vîte dissipés!... Mais elle ne pense donc à rien, la malheureuse; elle ne sait donc rien de tous les trésors d'affection

que j'avais amassés pour elle?... Qu'importe! bah! c'est fini. J'irai à Dieppe, m'agenouiller devant mon père et baiser la poussière de ses pieds; je lui dirai : — Voici votre fille, mon père, je vous la ramène docile, soumise, heureuse de vous obéir. Vous aviez bien raison, hélas! est-ce que les petites filles savent ce qu'elles veulent, seulement! Oubliez tout cela, mon père, reprenez Alice, et tendez-moi votre main pour que je ne sois plus maudit : — Alors, Michel, Alice deviendra la femme d'un député..... moi, j'embrasserai ma mère, et puis..... j'irai faire comme a fait l'Anglais, sir Henry Sidney, tu sais bien?

— Allons donc, monsieur Paul, dit en sanglottant le vieux marin! est-ce qu'il y a du bon sens à vous, de me dire toutes ces choses-là!... Regardez-moi un peu... si ce n'est pas honteux de pleurer comme je fais?... Voyons, embrassez-moi! Ah bien, c'est bon!

La révolution peut devenir ce qu'elle voudra! si je vous quitte à présent, je veux qu'on me fusille comme un vrai gendarme. Ah mais!... je réponds de vous à votre mère, écoutez donc!

— Sir Henry Sidney!.. répéta le frère d'Alice, tout entier à ses pensées sinistres; mais, qui donc me dira ton histoire, noble et malheureux jeune homme, pour qui ma mère a fait si souvent prier ses deux enfans? Qui donc m'apprendra comment ce Valery s'est trouvé là pour te mener mourir, s'il a été ton confesseur, ou s'il a été ton bourreau?.... Qui donc, après moi, descendra dans les ténèbres de ton dernier jour, et en rapportera la vérité?... Allons!... je n'ai pas fini, pardieu! Et je parlais de mourir!... Oh non! certes... pas encore! Lâche, vraiment lâche qui fuit devant sa mission! Il faut que je sache ce qu'est Valery. Si cet homme est changé pour ma sœur, il ne l'est pas pour

moi. Il faut que j'aie son secret; il le faut, je le veux! N'est-ce pas, Michel! n'est-ce pas que nous aurons son secret?

— Ah! si vous parlez comme cela, à la bonne heure! s'écria Michel. Voilà que je vous reconnais, au moins! Qu'est-ce que c'est donc que de se désoler comme vous faites? Vous n'étiez pas un homme, il n'y a qu'un instant. En avant, monsieur Paul, ferme à la besogne, et vous verrez que tout ira bien! Et pourquoi donc ceux qui vous en veulent seraient-ils plus malins que vous? Car enfin, il y a un bon Dieu, oui ou non! et il serait fièrement bon enfant de donner toujours raison au Diable. Moi, j'ai idée que vous viendrez à bout de votre affaire plutôt que vous ne croyez. Quant à ce qui est de M. Valery et de l'histoire du pauvre Anglais, vous savez ce que je vous ai dit, dans le temps!... Arrangez cela à votre fantaisie, ne vous embarrassez point : faites comme si c'était un autre

que moi qui vous eût rapporté la chose, et marchez hardiment. Si cela peut vous ôter de votre malheur, monsieur Paul, le vieux Michel ne se plaindra pas; le vieux Michel aimera mieux passer pour tout ce qu'on voudra, et que son bon ami Paul soit heureux, voyez-vous! Et puis, au fait, qu'est-ce que j'ai donc à réclamer? J'ai fini mon affaire, moi! ce n'est pas comme vous. Voilà ma Georgette qui est parée, à cette heure. Avec ce qu'elle sait du Conservatoire et de M. Bocage, elle peut entrer dans la première comédie venue, et gagner bien gentiment sa vie. J'aurais peut-être préféré qu'elle se fût remis à la lingerie; mais c'est un genre qui ne lui plaît pas : et je ne suis point venu au monde pour contrarier l'enfant de ma sœur, vous entendez bien. Et puis, au fait, je croirais volontiers qu'on peut être honnête fille sur une comédie aussi bien qu'ailleurs. C'est des bêtises, tout ce qu'on dit!.. Regardez M. Bocage, tenez : un particulier bien

tranquille, qui vit avec sa femme et son petit enfant! C'est les prêtres qui leur ont fait tort, à ces pauvres artistes : voilà tout. Eh bien! Georgette se passera de prêtres; il n'y a pas grand affront à cela. D'ailleurs, vous serez là, monsieur Paul; vous conseillerez Georgette, et elle vous écoutera : elle vous aime tant! Vous voyez que je n'ai plus à m'inquiéter de rien; je peux devenir ce qu'il plaira à n'importe qui. Ainsi, allez-vous-en trouver l'individu; dites-lui qu'il ne faut pas faire le fin avec vous, que le matelot vous a tout conté; ayez l'air d'en savoir la moitié plus que je ne vous en ai dit : et quand une fois vous l'aurez entortillé, vous qui avez tant de talent, il faudra bien qu'il vous montre ce qu'il a dans le ventre, pas vrai? Il dira que je suis un gueux, un ingrat, et il aura raison! mais vous pourrez lui répondre que madame Duplessis a servi de mère à Georgette, que pour cela vous aviez le droit de tout

demander à Michel, que Michel n'avait de précieux que son honneur..... et qu'il vous l'a donné.

— Je n'accepte pas tant de dévoûment! répliqua le jeune homme, profondément touché. Nous verrons tout cela ensemble, mon brave Michel. Je veux que tu m'aides : je ne veux pas que tu te sacrifies.

— Bah! à mon âge, à soixante ans passés! La belle perte! Quand le vieux ne peut plus être utile à ceux qu'il aime, autant vaut qu'il s'en aille! Eh mon dieu, tenez! vous qui êtes tout jeune, vous qui êtes un savant et un homme joliment éduqué, on peut le dire! si vous ne pouviez plus servir de rien à votre sœur, voulez-vous parier que vous donneriez votre existence pour deux liards? Je ne sais pas, moi : mais il me semble que nous sommes un peu bâtis de la même façon! Pas vrai, monsieur Paul?

Paul regarda l'ouvrier avec admiration.

— Excellent homme! dit-il; que Dieu garde mon imprudence de retrancher une minute de ta vie, ou d'appeler jamais la rougeur sur ton noble front!... Merci pourtant de ce que tu m'as dit... Ton courage m'a rendu le mien... Merci! Écoute. C'est toi qui iras chez Valery, le député de Dieppe... Il te recevra bien, tu as peut-être de quoi le perdre! Tu es bien sûr, n'est-ce pas, de l'avoir vu ces jours-ci?

— Dimanche, sur la place des Victoires. Bah! je ne vous ai pas tout dit; il m'a payé une demi-tasse, au café de la Banque!... Oh! il n'est pas fier avec moi, du tout, du tout. Il faut que j'aie été drôlement bête, de ne pas lui demander son adresse!

— Il est député; nous saurons facilement où il demeure. Approche-toi davantage, afin que personne ne nous entende. Je vais te dire comment il faudra lui parler.

Michel s'assit tout contre Paul, et se prépa-

rait à écouter de toutes ses oreilles, quand il se fit dans l'escalier un grand bruit de pas et de voix. Ce tumulte vint en grossissant s'arrêter à la porte du jeune homme, puis quelqu'un dit : — C'est ici! — et on sonna violemment.

Ce fut Michel qui ouvrit. Deux ouvriers armés se présentèrent, tenant au collet un homme tout pâle et tout éperdu. — Tiens, Michel, dit l'un d'eux; voici un particulier que nous avons trouvé rôdant le long de ta porte, d'un air qui nous a paru drôle. Quand il nous a vu venir, il a voulu se sauver, mais nous avons dit : — On ne passe pas! — Alors, il s'est réclamé de toi, il prétend que tu le connais, que vous êtes pays tous les deux. Au fait, voilà le citoyen : regarde-le, et dis-nous ce qu'il faut que nous fassions de lui.

Michel regarda l'homme et resta stupéfait.

— Eh bien? lui demanda son camarade; qu'est-ce que tu dis?

— Je dis, balbutia l'oncle de Georgette, que je connais monsieur..... parfaitement!

— Ah?... Alors entrez, mon ancien, dit l'ouvrier en ôtant son bonnet; et faites excuse. A votre mine effarée et à vos cheveux rouges, nous vous avions pris pour un Suisse. Et dame! on a peu d'égards pour les Suisses, vous comprenez bien! on est payé pour cela. Sans rancune, monsieur. Au revoir, Michel : à demain!

La porte se referma; et l'homme entra dans la chambre. Aux flamboyantes lueurs du soleil qui se couchait, Paul reconnut Valery!

VI.

UN DÉPUTÉ.

VI.

Un Député.

Valery aussi avait reconnu Paul ; il frémit et instinctivement il recula vers la porte. Michel, qui épiait ses moindres mouvemens, passa vîte derrière lui, donna tout doucement deux tours à la serrure et mit la clé dans sa poche. Alice avait entendu des gens aller et

venir, et parler bruyamment ; inquiète, elle accourait de la chambre voisine pour s'informer si son héros n'était point en quelque péril. A l'aspect de cet homme deux fois terrible pour elle, puisqu'il fallait redouter en lui l'oncle et le rival d'Eugène, d'Eugène vraiment adoré ce jour-là, la jeune fille sentit la mémoire lui revenir, poignante comme un remords! car elle vit que Paul avait eu raison la veille, en disant que Valery les chercherait sûrement par la ville... Elle n'osa ni entrer, ni sortir, ni parler, ni crier : elle resta muette et foudroyée sur le seuil. Derrière elle, au fond de l'autre chambre, on voyait Georgette et le blessé.

Il y eut d'abord un sinistre silence, pendant lequel chacun entendit battre le cœur de son voisin. Après quoi, Paul s'avança vers Valery qui semblait être de pierre, et lui touchant l'épaule : — Voilà bien des reconnaissances à la fois, n'est-ce pas, monsieur? lui dit-il d'une voix qui les fit tressaillir tous.

Le député leva les yeux sur Paul et les rebaissa aussitôt.

— Lequel de nous trois vous fait le plus de plaisir à voir? continua le frère d'Alice... Eh bien! ma sœur, ne saluerez-vous point votre illustre fiancé? Et vous, Monsieur? Eh quoi! ni l'un ni l'autre?... A votre froideur, ne dirait-on pas vraiment que vous êtes déjà de vieux époux!... Mais, mon dieu, comme il tremble, mon beau-frère! Vous êtes donc toujours aussi brave, monsieur?

Valery ne répondit point. Alors, Paul eut honte d'insulter si impunément un homme; il revint se mettre à côté du vieux matelot et lui dit : — Voyons, Michel, parle-lui!... puisque c'est à toi, et non pas à moi, qu'ils l'ont amené.

— Faut-il? dit Michel. Allons! je veux bien, moi... Au fait, monsieur Valery, me voilà. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? Dame, vous êtes mal tombé... On ne vous aime

pas, ici! Ce serait mentir fièrement que de vous dire le contraire... Mais, c'est tout de même! n'ayez pas peur; contez votre affaire hardiment: vous êtes un homme, n'est-ce pas? D'ailleurs on n'a pas envie de vous faire du mal. Je peux lui parler comme cela, monsieur Paul?

— Oui!... car tu dis vrai, Michel; aujourd'hui ma demeure est hospitalière pour les Valery, répondit le jeune homme avec une sombre fureur. Pourtant celui-ci fera bien de se hâter!...

A ces mots, l'associé de M. Duplessis releva vivement la tête. Toutes les émotions se confondirent à la fois sur son visage. — Qu'est-ce que vous dites, monsieur? s'écria-t-il pouvant à peine articuler... Michel, je vous en supplie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre... Est-ce que vous avez vu Eugène Est-ce que vous savez où est mon pauvre neveu?

Michel n'osait pas répondre. Il regardait Paul qui resta impassible.

— Michel! Michel!... au nom de votre sœur, répondez-moi! reprit l'oncle d'Eugène en joignant les mains.

— Qui est-ce qui vous a prié de me parler de ma sœur! répliqua brusquement le matelot. Je ne suis pas le maître ici. Si on veut vous dire où est votre neveu, on vous le dira! Ainsi, laissez-moi tranquille.

Le bonhomme était fâché de se sentir attendri.

— Votre neveu est chez moi, dit alors Paul en montrant à Valery la chambre du fond. Michel, fais-lui voir son Eugène.... et puis, qu'il s'en aille d'ici!

— Tout de suite, monsieur Paul.

Valery courut en chancelant au lit du blessé. Quand il aperçut Eugène étendu là, si faible et si pâle, les forces lui manquèrent tout à fait. Il tomba sur ses deux genoux et

parcourant, dans une désolation profonde, les malveillantes figures qui l'entouraient, il parut demander humblement à ses hôtes la permission de pleurer en leur présence. Eugène qui avait vu son oncle, l'appela sans qu'il osât répondre, le malheureux! Jamais supplication muette ne fut plus horriblement éloquente. Paul finit par avoir pitié de cet homme, et il sortit de la chambre. Michel, Alice et Georgette le suivirent. Tous étaient émus et déconcertés. Une telle douleur dans un tel être leur paraissait un phénomène. Ce que dit le matelot en fermant la porte résumait fidèlement leur commune pensée : — A-t-on jamais vu? s'écria-t-il, M. Valery qui pleure? En voilà, une sévère!

Paul prit la main de sa sœur dans les siennes, et désignant du geste ceux qu'il laissait derrière lui :

— Vois-tu, ma sœur, dit-il, ils s'aiment, ces deux hommes! et quand ils s'uniront contre

moi, pourrai-je jamais les vaincre, si tu ne m'aimes plus, Alice? Vois-tu ce Valery, cet égoïste, ce misérable! il pleure sur la blessure de son neveu, lui... Et mon père, pleurerait-il sur mon cercueil seulement? Est-ce qu'on m'aime, moi?.. Est-ce qu'on peut m'aimer! N'être point aimé, mon dieu!

Et comme il achevait ces amères paroles, il vit Michel et Georgette venir à lui, tristes et supplians. C'était un reproche sublime! Il leur ouvrit ses bras, et Alice s'y jeta avec eux : elle avait tant à se faire pardonner! Le pauvre frère se crut heureux un instant.

Quand Valery fut rentré, les deux femmes retournèrent auprès du malade. L'oncle d'Eugène se mit vraiment aux pieds de Paul. Il le vainquit à force d'humilité. Les mots lui manquaient pour exprimer sa reconnaissance. Tant de noblesse et de générosité l'écrasait, dit-il, et maintenant il bénissait la rencontre

des rudes camarades de Michel; car sans eux peut-être, il n'eût jamais trouvé l'occasion d'apprécier d'une façon aussi éclatante et aussi directe l'admirable caractère de M. Paul. Son neveu, continua-t-il en soupirant, était désormais son seul espoir, son unique joie : aussi, pour le chercher, avait-il affronté dans cette journée les dangers de toute espèce auxquels l'insurrection des masses populaires exposait naturellement ses collègues et lui. Une adresse incomplète, grossièrement crayonnée chez le portier de la maison qu'habitait Eugène, l'avait à peu près mis sur les traces de Michel; et c'était ainsi que les hommes qui s'emparèrent de lui l'avaient trouvé dans la rue Folie-Méricourt, heurtant et questionnant de porte en porte, inquiet, découragé, et commençant sérieusement à craindre de ne point rencontrer la seule personne capable de lui rendre les deux plus grands services qu'il dût jamais avoir à réclamer de quelqu'un.

— Quels services donc? demanda Michel tout étonné.

— Quant au premier, répondit l'oncle d'Eugène, je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon cher neveu est ici, soigné comme un ami, comme un frère. Le second m'est encore plus personnel... Et, vraiment, Michel, il faut être bien pénétré, il faut avoir le cœur tout plein de gratitude et d'admiration, pour oser vous exprimer, en présence de M. Paul, un sentiment dont chacun de vous pourrait plus tard se faire une arme contre moi... une arme bien terrible, si vous saviez! celle du ridicule.... Et cependant.....

— Eh bien, après?... dit Michel en voyant que son homme s'arrêtait épuisé.

— Vous pouvez tout dire, Monsieur, ajouta le frère d'Alice : chez moi, Michel est comme chez lui, et je n'abuserai point de vos confidences.

— Eh bien, Messieurs, reprit avec effort le

député de Dieppe, jusqu'à présent vous voilà triomphans. L'armée vient d'abandonner la Garde Royale, et sans être pour vous, elle n'est plus contre vous. Si cette révolution réussit, c'est à votre usage que vous l'aurez faite, n'est-il pas vrai? c'est pour en profiter...

— De quoi? Non... Je ne sais pas, dit Michel.... Est-ce que quelqu'un pense à son intérêt?

— Pourquoi la faire, alors?

— Eh! pour la faire, donc! On ne leur disait rien; pourquoi nous ont-ils attaqués?

— Enfin! Quant à nous, continua Valery, c'est différent; notre liberté, notre vie même, sont menacées. Est-ce que vous ne savez pas que déjà on organise les tribunaux révolutionnaires? On va mettre les députés hors la loi. Il y a des listes de proscription affreuses....

— Les avez-vous vues, Monsieur? interrompit le jeune homme, que cette lâche niaiserie révoltait.

— Je ne les ai pas vues, mais il y en a.... j'en suis sûr. La Terreur va revenir, avec la loi agraire, le maximum, le comité de salut public, et toutes les horreurs de 93. Ah! Messieurs, c'est que nous avons traversé ce temps-là, et tenez... je ne vous cacherai pas que lorsque ces hommes me conduisaient tout à l'heure, j'ai cru un moment que j'allais être massacré!

— Vous avez cru cela! s'écria Michel indigné. Il faut que vous soyez un fier... N'importe! finissez de conter votre histoire. Seulement, dépêchez-vous; car je vois quelqu'un ici que vous impatientez drôlement.... Massacré! Ah bien, en voilà une, par exemple! Ce sont vos gueux de Suisses qui massacrent, à la bonne heure! N'ont-ils pas tué des femmes qui passaient avec leurs enfans dans les bras? Massacré!.. Au fait, voyons! qu'est-ce que vous me voulez?

Valery n'osait plus rien dire. Cette verte

réplique de l'honnête ouvrier lui avait coupé la parole. Il regardait tantôt Michel, tantôt Paul ; et des deux parts il ne voyait que dédain et irritation. Il se tut donc, en proie à une perplexité violente.

Ce fut encore Paul qui rompit le silence.

— Ce que veut Monsieur, dit-il à Michel, est assez facile à comprendre : c'est un asile sûr, une cachette impénétrable, pour y attendre commodément la fin de la lutte ; ou bien c'est une protection pour passer la barrière..... N'ai-je pas deviné, Monsieur?

Le député avoua d'un air confus qu'il désirait sortir de Paris. Il espérait trouver, à quelques lieues, un de ses collègues qui le recevrait volontiers ; ou même, pour plus de sûreté, il s'en retournerait à Dieppe, à ses affaires : tout prêt, s'il le fallait, à résigner la dangereuse dignité que lui avaient conférée les notables à cent écus de la Tour-aux-Crabes et du Pollet. Mais passer la barrière seul lui

paraissait impossible ; le peuple faisait trop bonne garde aux portes de la ville pour laisser sortir ainsi un député ! C'était du moins ce qu'on lui avait affirmé.

— Vois, Michel.... dit alors Paul, cela te regarde!... Consulte-toi.

— Mais, écoutez donc, monsieur Paul.... est-ce que ce n'est pas une espèce de trahison à l'égard du pays ? Après cela, si vous me le dites, je le ferai bien tout de même... Oh! il faut qu'il me le dise d'abord, ajouta l'excellent homme en regardant Valery qui l'implorait : vous avez beau me faire des yeux, voyez-vous !

— Ne m'as-tu pas dit, reprit Paul en appuyant sur chaque mot, qu'autrefois Monsieur t'avait rendu service ?

— Oh ! ne parlons pas de cela, interrompit aussitôt l'exécuteur testamentaire de sir Henri Sidney.

— Pourquoi donc, Monsieur ? La modestie

peut être de l'imprudence, dit amèrement le jeune homme; il est bon de rappeler leur dette aux gens quand on veut qu'ils la payent.

— Mais, c'est juste, s'écria Michel qui vit tout de suite où Paul en voulait venir. Nous pouvons même parler de tout cela devant M. Paul, car il sait la chose aussi bien que moi.

— Comment, Michel! dit le député, vous avez pu.....

Il s'arrêta, frissonnant..... Un mot, un seul mot pouvait être si dangereux!

— Eh bien oui! répondit le matelot en secouant un reste de contrainte. Aujourd'hui que je vais me faire quitte avec vous, pourquoi donc n'en conviendrais-je pas? Oui, j'ai tout conté à M. Paul; je sais bien que j'ai eu tort, je vous avais promis que l'affaire serait enterrée entre nous deux; mais ma foi, dites ce que vous voudrez, à présent, je n'ai pas pu me tenir avec cet enfant que j'avais élevé,

que j'avais promené tout petit, moi! Après cela, écoutez donc! je ne vous devais pas le diable, au fait, puisque l'argent que vous m'avez donné, vous le teniez de l'Anglais.

— De l'Anglais? mais... je ne tenais rien de l'Anglais... il ne m'a pas donné d'argent, l'Anglais! balbutia l'ancien caissier, horrible de pâleur et d'effroi.

— Comment! reprit Michel, vous ne vous souvenez pas qu'avant de se noyer, le pauvre cher homme vous avait recommandé de songer à moi? Je n'invente pas cela, peut-être! c'est vous qui me l'avez dit en me remettant les mille francs! Et même.....

— C'est vrai... c'est vrai, dit précipitamment Valery... Je ne sais pas où j'ai la tête aujourd'hui.....

— A la bonne heure donc! c'est qu'il ne faudrait pas me donner plus de torts que je n'en ai, voyez-vous! J'ai jasé, je n'aurais pas dû le faire, mais voilà tout. Après cela, vous

me direz que j'aurais pu mieux tenir ma langue ; j'en tombe d'accord avec vous. Aussi, tenez, voilà votre chapeau ! Prenez ce bâton qui est là, dans le coin... ce n'est pas brillant, mais c'est solide. Et puisque M. Paul le permet, je veux bien vous mener hors barrières. Alors, monsieur Valery, c'est Michel qui vous dira merci, entendez-vous, car vous lui aurez soulagé la conscience d'un rude poids. Cela faisait mon malheur, tenez ! de penser que je vous devais quelque chose... Ce n'est pas pour vous offenser, mais de certaines gens, on aimerait mieux des sottises que des amitiés. Vous trouvez sûrement extraordinaire que je vous parle de cette façon-là, n'est-ce pas vrai ? Car enfin, vous ne m'avez jamais fait que du bien... Mais, qu'est-ce que vous voulez ! c'est plus fort que moi : les ennemis de monsieur Paul, je ne peux pas les souffrir ! Allons, y êtes-vous ? partons.

Là dessus, Michel prit dans sa poche la clé de l'appartement, et il ouvrit la porte toute grande.

Pendant cette tirade de son vieil ami, Paul n'avait pas cessé d'attacher sur Valery des regards qui le fouillaient jusqu'à la cervelle. Malgré tout ce que le député de Dieppe réunit d'incroyables efforts pour cacher le trouble que lui causait la confession inopinée du matelot, il eût été facile, même pour un observateur moins intéressé que Paul, d'admirer comment chaque parole de Michel faisait explosion dans la conscience de Valery. Hagard, convulsif, la face glacée de sueur, les lèvres tremblantes, les cheveux hérissés, on le vit deux fois s'appuyer en chancelant sur la tablette de la cheminée, saisir sans le voir le chapeau que lui tendait Michel; et puis le laisser tomber de sa main ouverte, sans songer à le ramasser! Il pleurait, il riait avec un air hébété, comme ces criminels peureux à l'heure

où quelqu'un vient leur dire que tout est fini, et qu'il faut mourir... Enfin, il faisait peine et pitié, cet homme! Pourtant, lorsqu'il entendit crier la serrure, il jeta vers la porte un regard furtif, et voyant qu'elle était ouverte, il se remit et respira; car il s'était d'abord cru perdu. Alors, Michel ayant dit qu'il l'attendait pour partir, il s'acheminait presque tranquillement, sans un mot, sans un geste, quand tout-à-coup Paul l'arrêta, et lui dit avec la conviction écrasante d'un juge qui sait qu'il parle à un coupable : — Il faudra bien que tôt ou tard, Monsieur, vous me rendiez compte de cette affaire !

— Vous rendre compte?... à vous, monsieur! De quelle affaire donc? osa répliquer l'oncle d'Eugène, en s'efforçant de sourire.

— Oui !... me rendre compte, à moi! s'écria le jeune homme d'une voix terrible : compte du crime que les roches de Granville vous ont vu commettre! Était-ce un vol, ou un assassi-

nat? dites, M. Valery l'honorable! M. Valery le législateur! Était-ce l'un ou l'autre? N'était-ce point plutôt l'un et l'autre? Oh! ne faites pas claquer vos dents ainsi; on ne veut pas vous *massacrer*, vous le savez bien! A quoi cela serait-il bon? Mais nous nous reverrons quand il le faudra; vivez tranquille, si c'est possible, jusqu'à ce que les témoins aient parlé. Et ils parleront, soyez-en sûr! quand il faudrait donner une voix à la pierre!... Maintenant, allez! Michel, conduis-le, ainsi qu'il a été dit. Le fils du négociant Duplessis n'abusera pas du hasard qui a fait entrer chez lui l'ancien commis de son père.

Alors seulement, le député put s'arracher aux mains frémissantes qui le tenaient captif, et se précipiter hors de la chambre... Michel le suivit, fort à contre-cœur toutefois : mais Paul le voulait, tout était dit.

Quand le bonhomme revint, à près de

minuit, Paul s'informa de lui comment les choses s'étaient passées.

— Très bien, répondit Michel. Le Valery ne pouvait pas y croire. A propos, il m'a demandé s'il y avait long-temps que vous étiez sans nouvelles de Dieppe. Autrement, il n'a pas ouvert la bouche.

Le 30 juillet, comme le peuple de Paris s'endormait déjà sur sa victoire, le portier monta chez son locataire une lettre que le facteur venait d'apporter. Nous allons la transcrire littéralement.

« Il m'est enfin permis, mon cher enfant, de t'écrire nos malheurs. J'aurais voulu le faire plutôt; quinze jours de maladie m'en ont empêchée. J'espérais, pardonne cet aveu à ta mère, mon pauvre fils! j'espérais que Dieu m'aurait rappelée à lui... Mais non! Je n'ai point encore, à ce qu'il paraît, accompli sur cette terre ma part de souffrances; il faut que

j'achète par de nouvelles douleurs la somme de repos que le Seigneur me destine. J'attends et je me résigne, en courbant ma tête brisée sous la main qui me châtie... Imite-moi, mon bien-aimé Paul, et si tu le peux encore, après ce que tu vas lire, remercie le ciel de t'avoir conservé ta mère.

« Paul et Alice, vous n'avez plus de fortune. Votre père est à jamais ruiné, et moi, j'ai été une coupable mère, sans doute; car j'ai livré le patrimoine de mes enfans. Tout est perdu sans ressource. Dans huit jours nous quitterons cette ville qui nous fut si fatale; nous quitterons la France, hélas! nous irons à Londres chercher du travail et du pain!

« Vous dire comment cela s'est fait, mes pauvres enfans, sera une tâche bien pénible et bien triste. Cependant je l'entreprendrai... Car il faut que vous sachiez tout : il faut que je vous fasse assister à l'horrible sacrifice, à cette œuvre de vengeance si long-temps et si

froidement calculée : mais je vous en supplie, après que vous aurez, victimes vous-mêmes, pleuré sur les autres victimes, votre mère vous le demande à genoux, faites ce que vous pourrez pour pardonner au bourreau ! Songez que ce fut la dernière pensée du Christ, avant d'expirer pour nous sur la croix.

« Quand tu partis avec ta sœur, mon cher fils, ton père, tu dois t'en souvenir, t'avait mis au courant de sa position à l'égard de M. *Valery*. Rien n'était plus incertain, comme tu sais. Forcé d'accepter jadis les conditions qu'il avait plu à son créancier de lui faire, monsieur *Duplessis* se voyait à la complète discrétion d'un bailleur de fonds ; il en frémissait, et sa vie n'était plus qu'une appréhension continuelle. Combien de fois l'ai-je entendu maudire cet homme et le funeste service qu'il avait reçu de lui à *Granville*, mystérieuse origine d'une dépendance si humiliante ! Cependant nous espérions toujours.

Une alliance, long-temps projetée et qui allait enfin s'accomplir, devait apporter l'égalité dans l'association de M. *Valery* et de ton père. Vous savez, mes enfans, par quelles circonstances scandaleuses, et malheureuses pour tous peut-être, cette union fut rendue impossible. J'ai déploré bien amèrement, mais j'ai compris la fureur que votre père fit alors éclater. Depuis tu as dû réfléchir, Paul, et tu auras trouvé, j'en suis sûre, que l'infortuné chef de famille avait été plus à plaindre qu'à blâmer. N'est-ce pas vrai, dis? Aurai-je trop présumé de ta justice et de ta raison? Alice fut donc emmenée par toi. Le 1er août suivant, arrivait l'expiration de la société. Je te répète là des choses que tu savais déjà; mais c'est que j'ai besoin de prendre les événemens de haut. Le matin de ce jour-là, comme je te l'ai écrit dans le temps, M. *Valery* vint trouver ton père qui était malade, et lui présenta l'acte qu'il avait fait rédiger, afin de prolon-

ger de deux années la durée de leur société. — Signez, Monsieur, lui dit-il. Vous n'avez jamais cru, sans doute, que votre ancien commis, si long-temps nourri dans votre maison, pourrait exiger de vous l'exécution rigoureuse d'un traité dont les circonstances plutôt que ma volonté ont fait les bases. Signez donc ce contrat qui nous lie encore pour deux ans; et que Dieu veuille, d'ici-là, toucher le cœur de vos enfans! — M. *Duplessis* signa, ayant aux yeux des larmes de colère : cet homme semblait lui faire une grâce; du moins ton père voyait cela ainsi, et tu connais sa fierté!.... A ce propos, mon cher fils, je t'épargne le récit des récriminations terribles dont il m'accabla : tu sais que toujours il m'a rendu responsable de votre conduite à son égard. Pourtant, mon Dieu! est-ce que j'ai jamais appris à mes enfans à haïr ou à tourmenter leur père ? Je vous ai offert mes peines, Seigneur; je les ai acceptées en expia-

tion de mes fautes; je ne me suis plaint à personne, je n'ai demandé à personne vengeance ni consolation : et cependant mes souffrances ont été souvent jusqu'à me donner le désespoir, jusqu'à me faire douter de votre équité, ô mon Dieu! Peu à peu toutefois, M. *Duplessis* avait fini par se calmer; au demeurant, sa situation était assez bonne : entre lui et son bailleur de fonds il n'était plus question du passé. M. *Valery* paraissait résigné, et si par hasard quelqu'un venait en sa présence à parler de toi ou d'Alice, il se contentait de soupirer, comme un homme qui n'a que du chagrin et point de colère. Ce tranquille état de choses dura pendant neuf ou dix mois. Tout-à-coup, au mois de juin de l'année dernière, je vis ton père redevenir morose et soucieux, comme à cette époque terrible de son existence commerciale qui avait suivi la mort de l'admirable et trop malheureux *Sidney*. La direction des écritures,

que jusques-là j'avais toujours conservée, me fut brusquement ôtée pour passer entre les mains d'un commis que M. *Valery* s'était fait envoyer du *Hâvre* quelque temps auparavant. Comme j'osais réclamer, et demander une explication, ton père me ferma la bouche en me déclarant que telle était sa volonté. Six ou huit mois se passèrent encore, pendant lesquels je vis M. *Duplessis* manifester une inquiétude vraiment extraordinaire. Il fit alors de nombreux voyages au *Hâvre*, et toujours il revenait plus sombre, plus agité. Il y a six semaines enfin, comme j'étais venu chercher à la caisse la petite somme qu'il m'allouait chaque mois pour mes dépenses personnelles, afin de te l'envoyer, mon pauvre enfant! il me suivit dans ma chambre, et ayant soigneusement fermé la porte, il me dit d'une voix tremblante: — Sophie, vous que j'ai rendu si malheureuse, voulez-vous avoir pitié de moi? voulez-vous me sauver de la honte et de l'infamie?

« Tu te peins facilement, n'est-ce pas, le trouble affreux ou je fus jetée par ces paroles de ton père? Mais, ce que tu n'imaginerais jamais, c'est l'accent d'inexprimable détresse qu'il mit à les prononcer. Il semblait à l'entendre, que chaque syllabe lui mordait le cœur comme une tenaille ardente. Mon dieu, Paul, tu me comprendras; je ne pus trouver qu'une réponse à lui faire, c'était de me mettre à sa disposition! Alors il me dit qu'il lui fallait ma signature pour quatre-vingt mille francs. J'allais refuser peut-être, car je pensais à vous, mes malheureux enfans! Quatre-vingt mille francs, c'était la dot que mes parens m'avaient donnée, c'était votre fortune maternelle, hélas! C'était un inviolable dépòt dont imprudemment déjà j'avais disposé jadis, pour détourner une accusation abominable, pour aider un mari furieux à désintéresser celui qu'il osait croire mon amant! Je m'étais juré de n'y plus laisser porter atteinte, fût-ce

pour racheter ma vie; et je dis à votre père que cet argent ne m'appartenait pas, qu'il était à vous, que je n'avais pas le droit, par conséquent, de le mettre ainsi dans la maison. Mais, là-dessus, Paul, ton père me répondit en se frappant la poitrine qu'il ne s'agissait pas pour lui d'un malheur commun, d'un besoin collectif, que son associé se trouvait tout à fait en dehors de cette déplorable question, en un mot que c'était lui *Duplessis*, lui mon mari, lui votre père, un homme et non pas un commerçant, qui allait être à jamais perdu, si je ne m'engageais pas pour le sauver. Puis il ajouta : — Je ne veux point au reste vous imposer ce sacrifice : je ne puis que vous supplier et il faut que vous sachiez pourquoi je vous supplie; après cela même, je vous laisserai la faculté d'être inexorable.

« Alors votre père me raconta une histoire horrible!... Je dois te la raconter à mon tour, cher et malheureux enfant : car sans cela

tu ne pourrais pas juger ma conduite. Pardonnez-moi cette triste nécessité, mon Dieu, et faites que je ne sois pas trompée en croyant mon fils incapable de mépriser jamais son père!

« L'inventaire de la maison venait d'être fait, lorsqu'on m'avait retiré les écritures. A cette époque, il y a maintenant treize mois, M. *Duplessis* se trouvait, ayant remboursé toutes les avances faites par son associé, à la tète d'un capital de plus de cent mille francs. Les derniers armemens pour la grande pêche, surtout ceux pour la pêche de la baleine, n'avaient donné qu'un rapport assez faible et M. *Valery* annonçait hautement l'intention de renoncer à courir des chances si peu fructueuses. Ton père, au contraire, tenait beaucoup à continuer cette industrie maritime, la carrière favorite de sa vie. Ils se trouvaient ainsi divisés d'opinion; quand un homme vint, comme par hasard, faire aux deux associés la pro-

position secrète d'une expédition à la côte de Guinée, expédition affreuse; car il était question d'acheter là des nègres, pour les transporter et les vendre aux Antilles! Cet homme avait connu M. *Duplessis* à *Granville*, au temps des corsaires. Le profit à tirer de son exécrable marché était immense: et d'ailleurs, disait-il, le capitaine du navire, moyennant une prime raisonnable, consentirait sans doute à courir seul tous les risques de prise ou d'avaries de ce qu'on avait la barbarie d'appeler sa cargaison! Il faut l'avouer, Paul; des deux associés, il y en eut un qui repoussa ces honteuses ouvertures, et ce ne fut pas ton père! Ebloui par les énormes bénéfices de l'expédition, avide d'indépendance et de richesse, M. *Duplessis* ne chassa point de chez lui le tentateur infâme qui venait lui offrir d'échanger son honneur pour de l'or; il s'intéressa pour un tiers dans ce trafic de chair humaine; les deux autres tiers étaient déjà

pris par une maison du *Hâvre*, très puissante et très renommée. M. *Valery* ne voulut participer en rien à une opération qu'il se contentait de traiter d'illicite ; mais il laissa faire son ancien patron, en exigeant seulement que des mesures fussent prises pour empêcher le nom social d'être jamais prononcé dans cette affaire.

« Tu viens de voir le marché. A présent, voici le résultat.

« Malgré les lois qui défendent la traite, le navire alla donc charger des esclaves dans la rivière de Kalabar. Quatre cents malheureux furent enlevés à leur patrie et transportés sous le pont du bâtiment, les uns liés et bâillonnés, les autres, chose monstrueuse, enfermés dans des tonneaux! Quand on eut perdu de vue la côte, les pauvres nègres furent tirés de leur infecte prison, et on les fit monter sur le navire pour prendre l'air. Plusieurs profitèrent de cet instant de liberté pour se préci-

piter dans la mer. Alors, le capitaine eut l'atrocité de chercher lui-même parmi cette foule désolée ceux qui paraissaient le moins résolus à souffrir, et puis il en fit fusiller un certain nombre, afin, disait le cannibale, de donner aux autres un utile exemple. Cette inepte barbarie ayant, comme on devait s'y attendre, produit l'effet tout inverse, le capitaine donna l'ordre de redescendre les esclaves dans la cale et de les y laisser jusqu'à la fin du voyage. Deux fois par jour on aérait la flottante fournaise où bouillaient ainsi quatre cents hommes, et l'on y jetait de l'eau salée, infernale invention du capitaine pour raffraîchir ses patiens, tandis que des matelots debout aux écoutilles menaçaient de leurs armes chargées ceux des prisonniers qui auraient hasardé un mouvement! Il y avait tout au plus quinze jours que le navire faisait route, quand par un terrible jugement de Dieu, une ophtalmie dévorante se déclara

parmi les nègres et gagna bientôt l'équipage, au point de ne plus laisser à bord que deux hommes capables de manœuvrer. Ce fut alors qu'une corvette anglaise rencontra et captura le coupable navire, qui, par un reste de pudeur sans doute, n'avait point osé arborer le pavillon de la France, et voguait sous les couleurs britanniques. Plus de cent vingt nègres étaient devenus aveugles, quinze étaient morts de douleur ou de faim, vingt-deux s'étaient jetés à la mer, et douze avaient été fusillés! Quant à l'équipage, je te l'ai dit; deux hommes seulement se trouvaient en état de naviguer, mais ils n'eurent pas la force d'éviter le vaisseau de guerre. Le capitaine avait perdu un œil.

« La prise eut lieu au mois d'avril dernier; et dans les premiers jours de mai, ton père en fut instruit par la maison du *Hâvre*, sa complice, je ne trouve pas d'autre mot! La perte était effroyable. Il y avait à payer l'achat

des esclaves et le prix du navire confisqué. La part de M. *Duplessis* dans ce désastre absorbait, et au-delà, tous ses bénéfices passés, seul capital qu'il fût parvenu à reconquérir. La société *Duplessis* et *Valery* se trouvait donc par-là impossible à reconstituer. Mais nos malheurs allaient plus loin encore, mon pauvre enfant! Le misérable qui vint tenter ton père avait vu M. *Valery* auparavant, et c'était M. *Valery* qui l'avait amené dans notre maison! c'était M. *Valery* qui, trop rigide pour prêter l'oreille à une proposition de traite de nègres, avait envoyé cet homme à ton père, comme à un spéculateur plus aventureux et moins délicat que lui, sans doute! Un négociant qui avait armé des corsaires devait moins répugner qu'un autre, pensait-il, à des marchés de sang! Je ne fais que répéter, mon fils, les propres paroles de l'homme à qui tu as arraché ta sœur. Ensuite, le traité conclu, M. *Valery* s'était hâté d'écrire à la maison du

Hâvre que lui, *Valery*, n'entendait avoir nul intérêt dans l'opération, et qu'il ne l'aurait même point permise à son associé, s'ils avaient eu plus d'une année encore à travailler ensemble. Pareille protestation avait été adressée au capitaine du navire : et, se voyant découvert, celui-ci, fort d'un témoignage si formel, fit dire à ton père, aussitôt après son débarquement à Portsmouth, qu'il allait le dénoncer et le faire mettre en jugement avec lui, si dans un délai indiqué, l'armateur négrier *Duplessis de Dieppe* n'avait point compté quatre-vingt mille francs à une personne que le capitaine chargeait de les réclamer de sa part. A ce prix il offrait de rendre la lettre de M. *Valery*, ainsi qu'une note malheureusement très explicite, sans signature, il est vrai, mais écrite de la propre main de ton père !

« Voilà pourquoi M. *Duplessis* fit tant de voyages au *Hâvre* et que, toutes ses démarches vaines, désespéré, poussé à bout, il vint me

demander de lui donner ce qui vous appartenait. Pouvais-je refuser, après qu'il m'eut dit ce que j'ai le triste courage de t'écrire? Pouvais-je abandonner mon mari aux chances d'une accusation infâmante? Fallait-il pour vous garder ma dot, vous faire hériter aussi du déshonneur de votre père? Jugez-moi, mes enfans! Dieu me jugera après vous. Maintenant, comme je te le disais en commençant, mon cher Paul, nous voilà pauvres et mendians; mais les deux lettres de M. *Valery*, mais les instructions de ton père au capitaine, tout cela nous a été rendu, tout cela est brûlé, toutes les preuves sont anéanties : le nom que vous portez ne sera point voué à l'exécration publique. Et tandis que courbés tous deux sous notre malheur et notre honte, nous tremblions de ne pas trouver assez vîte l'argent nécessaire pour nous racheter de l'opprobre, M. *Valery* se présentait aux électeurs de *Dieppe* qui l'accueillaient avec honneur et

transport ; et, à l'instant où la flamme dévorait les lettres de M. *Valery*, causes de notre ruine éternelle, une sérénade brillante saluait sous nos fenêtres l'avénement du nouveau député ! C'était votre justice, ô mon Dieu !

« Avant de partir pour Paris, où il est maintenant, cet homme a fait signifier à ton père l'acte de dissolution de la société. C'était une chose toute naturelle et toute prévue ; cependant, je ne saurais pas te dire à quel point M. *Duplessis* s'en est montré affecté. Avait-il donc jusque-là gardé l'espérance ? Toujours est-il, que s'il eût tenu son associé dans ce moment, je crois qu'il l'aurait tué, tant la colère l'égarait. Mais *M. Valery* n'était pas là, et le ressentiment de ton père s'est alors comme toujours tourné sur toi, mon enfant. Hélas ! il ne te pardonnera jamais d'avoir, à ce qu'il dit, préparé la misère de tes parens. Quant à moi, je frémis en songeant que sans

ta généreuse audace, ma fille serait devenue la femme de M. *Valery*.

« Jette ma lettre au feu, je t'en conjure. Avant d'emporter là-bas le fardeau de ma peine, avant de dire adieu à la France, je tâcherai de t'écrire encore une fois. Hélas! penser que je ne vous verrai ni l'un ni l'autre, que je n'aurai point pour m'adoucir le chemin, le souvenir d'un baiser ou d'une larme de mon bon Paul! cette idée brise mon cœur.... Mais, j'ai tort de t'en parler, je t'afflige, je suis une égoïste. Tes souhaits m'accompagneront, n'est-ce pas? Oh! si Dieu daignait les exaucer, je serais heureuse, je le sais bien! mais non, achève de me combler de maux, ô mon dieu! et donne le bonheur à mes enfans!

« Si par hasard tu rencontres cet homme à Paris, oublie que je t'ai parlé de lui... D'ailleurs, en y réfléchissant bien, et malgré l'horrible sens de quelques paroles qu'il m'a

dites en me quittant, la veille de son départ, il me semble que tout cela ne peut pas avoir été une vengeance.... Ce serait trop épouvantable. »

Ainsi finissait la lettre de madame Duplessis, lettre sans signature, où les noms d'homme et de ville n'étaient représentés que par leur initiale, lettre dont l'enveloppe séparée du reste témoignait seule qu'elle avait été écrite à Dieppe, et mise à la poste le 26 juillet. Sans la prière que lui en faisait sa mère, Paul aurait pu se dispenser de brûler une telle lettre, car, en l'écrivant, la bonne et digne femme n'avait rien oublié de ce qui pouvait rendre sa terrible confidence incapable de nuire à son mari. Quant au retard dans l'arrivée, il s'expliquait par le désordre que la révolution de juillet avait nécessairement dû jeter à travers le service des postes. Tout le

monde comprendra que la distribution des lettres dans Paris aurait été impossible pendant les trois jours d'inutile bataille qui venaient de s'écouler.

Quand il eût achevé cette lecture désolante, Paul resta anéanti. Des larmes de douleur et de rage sillonnaient ses joues ardentes : il avait la fièvre et le frisson. Tout son passé depuis deux ans lui venait en masse à la pensée, et l'accablait, et l'écrasait comme un indicible remords. Il était vaincu, le courageux rebelle : il entendait bruire à ses oreilles épouvantées la voix maudissante de son père, les sanglots, les soupirs de sa mère, le rire moqueur et triomphant de Valery. Long-temps il eut besoin de se tenir la tête dans ses deux mains, car il avait peur ; il lui semblait sentir son cerveau fondre et son crâne se fendre, il lui semblait qu'il allait devenir fou. Pour la seconde fois, depuis trois jours, il songea au suicide, lui si persévérant, lui si robuste

en face du malheur! il songea qu'avec une balle de pistolet, on peut se faire libre à jamais! Puis tout-à-coup, il poussa un cri terrible et se mit à marcher par la chambre en s'arrachant les cheveux, en piétinant et se démenant comme un insensé. Il venait de penser que la lettre de sa mère était vieille de quatre jours, et que sans les événemens qui l'avaient ainsi fait rester à la poste, il l'eût reçue le 27 ou le 28, à l'heure peut-être où le destin, qui croyait mieux faire sans doute, s'apprêtait à lui jeter entre les mains l'abominable auteur des maux de sa famille! — Voilà donc, se dit-il, pourquoi cet infâme paraissait si foudroyé de se trouver en ma présence? Il me croyait instruit déjà par ma mère, le misérable! il s'attendait à mourir, certainement, ou bien à tout me dire pour sauver son exécrable vie! Oh oui! va! j'aurais bien su te faire parler cette fois, quand il m'eût fallu t'arracher chaque parole à coups de poi-

gnard!... Mais non pas, j'ignorais tout cela moi! et voilà que je me suis mis à faire le magnanime et le généreux! Mon dieu! mon dieu! comme il doit se rire de moi, maintenant! comme il doit me trouver imbécille et bonhomme!... Oh mais... tu me reviendras, Valery! tu me reviendras, je te le jure! tu ne sais pas ce que c'est que la colère et la volonté de Paul! En attendant, ton bien-aimé neveu va payer pour toi!...

Là-dessus, le malheureux courut, bondissant de fureur, à la chambre du blessé. Georgette venait à lui, effrayée des cris qu'elle avait entendus. — Georgette! s'écria-t-il, allez me chercher votre oncle! Trouvez-le, n'importe où! ma bonne Georgette, il faut que je lui parle à l'instant même!

La jeune fille regarda son ami, et elle obéit sans mot dire : l'aspect de Paul l'avait terrifiée.

Le fils de M. Duplessis se précipita dans la

chambre. Eugène était seul ; Alice venait de sortir pour aller chez l'apothicaire chercher elle-même une potion que le médecin avait ordonnée. Le fusil de Michel était là, dans un coin ! Paul ne se connaissait plus; il le saisit, et certes, il allait tuer Eugène comme on tue une bête fauve sans la laisser se mettre en défense : mais quand il vit le pauvre malade se soulever péniblement et tourner sur lui des yeux incertains, encore tout voilés par l'épuisement.... alors, dans la noble organisation de Paul, l'humanité souffla sur la colère et l'éteignit : le rouge de la honte colora son visage, et de ses mains repentantes l'arme tomba brisée sur le carreau. On eût dit qu'en ce moment l'image de sa mère venait de lui apparaître ! il ne vit plus que sa mère, il ne songea plus qu'à sa mère qui pleurait loin de lui, qui allait quitter la France pour ne le revoir jamais, peut-être !

—Eugène ! dit-il d'une voix étouffée, en

s'approchant du lit où trois jours auparavant il avait placé son ancien camarade, vous sentez-vous assez fort pour être transporté ?

Et lui, si forcené tout à l'heure, prit pour dire cela, la parole et le maintien d'un suppliant!

— Sans doute... répondit tristement le neveu de M. Valery. D'ailleurs... il le faut bien, Paul ; je ne dois pas abuser de votre pitié... Donnez vos ordres ! On m'emportera d'ici quand vous voudrez.

— Ne m'en veuillez pas, Eugène, reprit le malheureux attendri. C'est que, voyez-vous... il faut que je parte aujourd'hui, et je ne sais pas bien quand je reviendrai... Vous comprenez cela, n'est-ce pas? Il serait peu convenable que pendant mon absence... Pourtant, voyons! dites-moi franchement si vous êtes mieux? Je ne voudrais pas être cause qu'il vous arrivât quelque accident.

— Avez-vous donc besoin de m'expliquer

pourquoi vous me renvoyez de chez vous, répliqua le blessé? C'est votre volonté... cela suffit. Que grâces vous soient rendues pour vos soins et votre hospitalité, Paul!... Je me trouve très bien, soyez tranquille... Au reste, l'hôpital Saint-Louis est à deux pas!

Il y avait une amertume profonde dans ces paroles d'Eugène. Le fils de madame Duplessis ne s'en offensa point.

Alice, Georgette et Michel arrivèrent en même temps. Le malade se hâta de leur dire de quoi il s'agissait, et les pria de faire venir des porteurs.

L'oncle et la nièce demeurèrent stupéfaits. Mais Alice indignée se mit à protester hautement contre la barbarie de son frère. — Il est monstrueux, s'écria-t-elle, de chasser ainsi un homme blessé!

Paul ne répondit point à sa sœur; il dit seulement à Michel de faire ce qu'il fallait. Le matelot sortit aussitôt, en n'interrogeant

que lui-même sur les motifs d'une si brusque mesure.

Alors celle qui, durant trois jours et trois nuits, avait veillé assise au chevet d'Eugène, celle qui, déjà pleine d'émotion et de sympathie, avait puisé dans cette tâche dangereuse assez d'amour pour perdre une femme dix fois plus forte qu'elle, Alice eut horreur de son frère, et la pensée lui vint de dire à Paul : — Tu chasses ce jeune homme ?... Eh bien, je le suivrai !

Mais elle n'osa pas. La pudeur, cette sainte hypocrisie des femmes, lui tenait la bouche fermée.

Michel remonta bientôt avec deux porteurs. Eugène fut couché sur une civière, comme il avait été amené. Paul et le matelot l'accompagnèrent jusqu'à l'hôpital Saint-Louis. Il ne voulut point être conduit ailleurs, malgré les instances du frère d'Alice pour le confier à un médecin du voisinage. Au reste, l'habile

chirurgien Jobert, après l'avoir examiné, affirma qu'avant quinze jours il serait en état de sortir.

Paul revint avec Michel, silencieux et mécontent, comme s'il eût fait une mauvaise action. Toute dureté, si nécessaire qu'elle fût, lui répugnait : et vous savez pourtant si, à l'égard du neveu de M. Valery, Paul Duplessis avait droit ou non de manquer de bienveillance!

En rentrant, le pauvre fils prit un habit et du linge dont il arrangea un petit paquet ; puis, ouvrant le secret de son bureau, il en tira un médaillon qu'il considéra quelque temps avant de le suspendre à son cou. C'était le portrait d'Alice. Michel aidait son ami, sans oser hasarder une parole, tant cette morne impénétrabilité lui semblait terrible et imposante. Quand Paul eut achevé ses courts préparatifs, il regarda le vieux matelot bien en face, et, lui prenant la main avec une

expression impossible à traduire, il l'emmena près des deux jeunes filles qui pleuraient à côté du lit vide. Alors un profond soupir s'échappa de cette poitrine brisée, et le frère debout entre sa sœur qui se détournait de lui et Michel, prêt à fondre en larmes, sans savoir pourquoi.... le frère fit entendre ces mots solennels :

— Au moment de partir pour accomplir un devoir sacré, je te confie ce que j'ai de plus cher au monde, Michel! Je te confie ma sœur Alice, l'enfant que tu as tenu pleurante dans tes bras, la fille chérie de ta bienfaitrice, la sœur adoptive de ta bonne Georgette. Garde religieusement de tout péril, défends courageusement contre toute attaque le dépôt précieux que je voue à ton amitié. Songe que je te transmets ma mission tout entière, que j'ai condamné ma vie à n'avoir qu'Alice pour mobile et pour but. Songe que pour épargner à ma sœur un repentir, un

chagrin, une larme, je mourrais, s'il le fallait! Accepte la tâche telle que je te la donne, mon brave Michel; veille nuit et jour autour de la bien-aimée de ma mère, ne te lasse pas, ne te rebute pas! Garde-la surtout de deux hommes qui s'appellent Valery, car ces deux hommes se tiennent et se succéderont, j'en suis sûr, pour le malheur de notre famille. L'oncle a fini sa mission, lui! l'oncle vient de ruiner mon père et ma mère, entendez-vous cela tous les deux! L'oncle a réduit mon père à se faire commis, et ma mère à se faire servante, peut-être... Le voilà satisfait! C'est à cause de l'oncle que je pars, fils et frère à jamais malheureux, pour aller chercher l'adieu d'une mère désolée qui m'appelle, qui me crie de venir, avant que chassée de France par ce monstre, elle n'ait pour toujours séparé d'elle ce qui faisait ses seules joies sur la terre, sa patrie et ses enfans! C'est à cause de l'oncle aussi que tout à l'heure vous m'avez

vu si cruel envers le neveu. Je ne l'espère pas, mais pourtant, fasse le destin qu'un jour je trouve Eugène digne de m'entendre lui demander pardon! Quant à présent, je n'ai pas voulu laisser un Valery sous le toit de ma sœur, et si je n'avais pu l'enlever d'ici vivant, je l'en aurais enlevé mort! Et maintenant, Alice, toi qui me condamnais comme toujours, hélas! sans m'entendre, si je n'ai pas dit à ce jeune homme pourquoi je le faisais emporter ainsi de chez moi, c'est que la lettre de ma mère, cette révélation de tant de maux, devait être un secret entre ses deux enfans! Cependant à toi, Michel, je dirai une partie du secret, tu sauras que pour se venger de n'avoir pu épouser Alice, l'oncle d'Eugène a conspiré et accompli la misère de tous les Duplessis!... Et nous le tenions, il y a deux jours, tu sais!... et cette lettre, je ne l'ai que de ce matin! Mais je te l'ai dit, nous le retrouverons! Jure-moi donc d'être fidèle

à ma sœur, Michel ; fidèle comme l'ombre au corps, comme le matelot à son pavillon !

— Je vous le jure, monsieur Paul ! vous trouverez Michel mort avant de savoir qu'il a été en défaut, s'écria le vieux marin en couvrant la main de Paul de baisers et de pleurs.

— Merci, mon bon père, merci ! A présent... adieu, Michel... adieu, Georgette... Et toi, Alice ! ma sœur tant aimée ! je ne t'impose pas un surveillant : je te laisse un défenseur, un ami, voilà tout. Lis cette lettre de notre mère et tu verras que je puis partir, sûr que ton honneur, Alice Duplessis, saura bien t'empêcher d'aimer un Valery ! Je ne t'emmène point avec moi, hélas ! parce que c'est un voyage de proscrit que je vais faire. Le fils maudit ne pourra voir sa mère qu'à la dérobée : sans doute notre digne père lui ferait un crime, à la pauvre femme, d'avoir appelé à elle cette caresse de ses enfans ! Lis sa lettre...

j'attendrai que tu aies fini ; car, le malheur connu de nous deux, je ferai ce qu'elle ordonne, je brûlerai ce papier. Lis!

Alice prit en tremblant la lettre que lui tendait son frère et la lut avec une terreur profonde. Puis, elle s'écria : — Je veux partir avec toi, Paul! je veux aller voir ma mère!— Mais les forces lui manquèrent... elle s'évanouit.

Deux heures après, Michel conduisit Paul à la diligence de Rouen.

FIN DU LIVRE SECOND.

FRÈRE ET SOEUR.

LIVRE TROISIÈME.

Quand l'œuvre fut achevée, l'artisan s'assit auprès et la regarda long-temps. Puis il compta ce qu'elle lui avait coûté de sueurs et de larmes. Alors, hochant la tête d'un air de pitié, il méprisa son œuvre et lui-même.

Félix Pyat.

I.

A LONDRES.

I.

A Londres.

Savez-vous ce que c'est que d'être seul à Paris, seul et perdu ; seul et sans même ce qui procure au voleur le salut mercenaire d'un aubergiste ou d'un portier, de l'argent ! seul et tout nouveau venu dans la ville, et ne parlant pas français, et n'osant demander ni secours, ni crédit, ni votre chemin à quel-

qu'un? Avez-vous jamais subi cet isolement affreux, inhumain, qui fait qu'on se prend à pleurer comme dans un désert, au milieu de la foule, et du bruit immense qui sort de la foule, et du perpétuel ravage qui est le mouvement à Paris? Comme on se sent malheureux et à plaindre, n'est-il pas vrai! comme on est saisi de détresse et désespoir entre ces deux rangées menaçantes de maisons où l'on ne connaît personne: villes de sept étages, qui se perdent dans leurs vapeurs; babels aux mille fenêtres, où si, par impossible, quelque ami que vous ignorez vous cherchait d'en haut et vous appelait dans la rue, vous ne pourriez ni le voir ni l'entendre! Comme on est faible alors, et petit, et honteux, et tremblant! Comme on voit bien, comme on comprend amèrement tout de suite et du premier coup qu'on n'a que soi pour défenseur et pour frère dans cette perdition incommensurable, que le plus qu'on puisse

inspirer après la défiance, la malveillance et le dédain, doit être une insolente et froide curiosité! Oh! malheur à l'étranger pauvre qui vient à Paris, hélas! Tout ce qu'il voit le soufflète, tout ce qu'il rencontre le mord. Vous est-il arrivé un soir d'hiver, dites! après une longue course sans but et sans espoir, les pieds dans la neige et dans la boue, n'ayant le dîner sûr ni là ni ailleurs, de vous trouver jeté aux somptueuses galeries du Palais-Royal, devant l'étalage d'enfer du café du Périgord, ou du café de Chartres, ce supplice sans nom, cette ironie féroce pour l'homme affamé qui passe? En ce cas, vous aurez vu défiler devant vous un interminable cortége de citadins tous abondamment repus et chaudement habillés, tous fiers et glorieux de ce double bonheur, tous secs et sans pitié pour vous: depuis le banquier qui prend les millions, jusqu'au filou qui prend les montres; depuis l'ambassadeur, espion de palais, jusqu'au

mouchard, espion de tavernes! gourmande et méprisante cohue, semée de chansons, et de rires, et de cigarres, et de femmes à l'œil de feu qui souriaient à tous en marchant, excepté à vous, obscur et misérable étranger, planté là sans savoir où, avec votre mine maigre et triste, avec votre costume plus maigre et plus triste encore! A cette heure, n'est-ce pas, il vous a semblé que le hasard vous avait trop maudit; la peur et la colère vous sont venues: vous avez cru que l'heureuse multitude se moquait de vous, ou bien vous vous êtes replié sur vous-même, craignant peut-être de la voir vous saisir et vous dévorer: l'abandon, la misère, finissent par rendre un homme fou! Et quand vous preniez la fuite après cela, pauvres inconsolés, débris un instant adorés de quelque gloire passée de mode, Polonais, Italiens que nous couronnions les premiers jours, nonces, généraux, savans proscrits de la Russie et de l'Autriche, à qui

maintenant la France compte et pèse les morceaux de pain; quand vous preniez la fuite après cela, n'avez-vous point heurté dans l'ombre, au coin d'une borne, quelque chose de tombé et de grelottant qui pleurait? Alors vous vous êtes penchés, dites; et lorsqu'une mère, mourant de faim et de froid, pelotonnée autour de son enfant qu'elle tâchait de réchauffer ainsi, vous a sanglotté sa plainte en français, spectateur impuissant de tant de douleurs, vous avez senti votre cœur se fondre de désolation; vous vous êtes demandé ce que c'est donc qu'une ville assez infâme pour laisser expirer de besoin et ses hôtes et ses habitans. Et plus que jamais malheureux de votre misère, plus que jamais déchirés au souvenir de cette patrie ou vous étiez grands et riches, de cette patrie, chère et noble esclave que vous ne reverrez plus, n'avez-vous pas, voyez si je mens! n'avez-vous pas eu la pensée de vous jeter furieusement à travers la rugis-

sante tempête des rues, tourbillon insensé de voitures qui étincellent; de gens éperdus qui courent, et de cochers qui hurlent, et de flambeaux, et d'or, et de haillons, et de boue, et de chansons, et de larmes, pour vous y briser, pour vous y broyer! pour qu'au bout de quatre jours, sur un tas de lambeaux déjà verts et pourris, ne voyant personne venir réclamer cet informe cadavre, le gardien de la Morgue, avant d'aller souper, écrivit : INCONNU?

Eh bien cependant, tout ce que l'on trouve à Paris d'égoïsme, de bassesse et d'inhospitalité; tout ce que les gens de Paris nous donnent de droits à plaindre ou à mépriser les hommes, eux sans cesse à genoux devant une ronde idole d'or ou d'argent, eux qui mettraient en actions la cendre de leurs pères, l'honneur de leurs femmes, l'innocence de leurs filles, si ces choses-là pouvaient se coter à la Bourse; tout ce qui révolte la conscience, tout ce qui afflige la bienveillance, tout ce qui ef-

fraie la raison du philosophe en présence de cette ville où gouvernans et gouvernés semblent jouer à qui sera le plus menteur, le plus dur, le plus insensible et le plus vain; où l'on ne commet plus la moindre action à peu près charitable qu'à condition d'une récompense publique; où celui-ci qui donne quarante sols, le prix d'une course de fiacre, pour apaiser les malheurs d'un incendie, exige la publication dans le journal de son nom, de sa demeure et de sa profession commerciale, ingénieuse façon d'escamoter le paiement d'une annonce; où sur vingt francs que coûte une fête d'Opéra effrontément intitulée AU PROFIT DES PAUVRES, le souscripteur ne rougit pas de s'en faire rendre au moins quinze en musique, en danses, en belles femmes, en glaces, en feux, en fleurs, pour dire encore après cela qu'on l'a volé, sans doute! où des gueux qui n'avaient rien ont gagné trente mille francs de rente à s'instituer les intelligens dispensateurs

des grâces et des aumônes royales; où l'on a vu je ne sais quel homme, distributeur de soupes qui lui coûtaient un sou la pièce, solliciter hardiment du pouvoir l'autorisation d'ennoblir son nom de famille en y ajoutant le civique sobriquet qu'un journalisme beaucoup trop enthousiaste lui avait jadis décerné; où règnent en plein cette corruption, cette prostitution enragées, ce dédain, ce mépris de tout ce qui n'est pas or, volupté, plaisirs, comme l'histoire ne nous les montre qu'à l'heure fatale où sonnait la mort des Empires; où des savans, des artistes, qui sont pourtant son honneur et sa gloire, à cette ville, font ployer assez bas leur dignité pour mendier vilement auprès de quelque laquais à la grande livrée la faveur d'une invitation au bal des Tuileries, ainsi que le ferait un sous-préfet ou un employé des pompes funèbres! ville qui se dit bêtement libre, malgré le tumulte de tambours, et de soldats, et de canons toujours

en branle dans ses rues; ville toute prête, du reste, à se consoler d'être esclave, pourvu qu'on lui laisse le profit de l'esclavage, comme on le laisse aux mougiks de Pétersbourg et de Moscou; ville où l'on n'avance pas le pied enfin, sans trébucher à des hontes qui s'en vont gaîment et la tête levée, à des apostasies qui s'affichent, à des saletés décorées qui se vantent et qu'on salue; ou bien à des vertus qui succombent, à des courages qui mollissent, à des gloires qui s'affaissent et qui s'écroulent... Eh bien cependant! tout cela qui est si horrible, si dégoûtant, pourrait à la rigueur pâlir et disparaître devant une comparaison. Il y a une autre ville, au monde, qui frappe plus cruellement l'étranger, qui lui ronge le cœur bien plus vite. Pour dissimuler notre fange pour cacher nos ignominies, nous avons, nous les Parisiens, un voile parfumé, un masque gracieux que nous nommons la politesse. Oui! chez nous la malveillance et

la haine n'excluent point une certaine gentillesse ; chez nous, deux hommes qui vont se déchirer et boire le sang l'un de l'autre, se demandent affectueusement des nouvelles de leur santé réciproque. Nous sommes vraiment très agréables et très charmans au premier aspect! Il faut nous connaître, il faut avoir vécu parmi nous pour nous trouver laids et repoussans : jusques-là, ma foi! l'étranger peut croire que c'est notre police qui est inhospitalière, que c'est notre gouvernement qui est inhumain.... et non pas nous, si bien faits à leur image pourtant!

Cette autre ville, c'est Londres.

Oui, c'est Londres! Londres quatre fois grand comme Paris; Londres qui tient en population le huitième de l'Angleterre, deux millions d'hommes, tandis que Paris ne tient que le trente-deuxième de la France; Londres, extravagante immensité dont quelqu'un à pied ne ferait pas le tour dans sa journée; Lon-

dres, désolante et magnifique accumulation de puissances, qui nous coupe une coudée de taille, à nous Français, quand nous y sommes, tout chagrins alors de trouver Paris si petit! Londres, la ville aux deux cent mille maisons, aux quatre cents églises, aux cent places plantées d'arbres, semées de fleurs, mais aux cent-cinquante hôpitaux, hélas! mais aux dix-sept cents établissemens de charité! Quand on voit Londres, pour la première fois, savez-vous bien, on a le vertige, on se tâte, on s'épouvante : il vous semble que vous assistez en rêve à quelque innombrable assemblée des phalanges humaines, comme en imaginait le Christ du phalanstère, ce réformateur sublime, Charles Fourier, pauvre homme de génie que la très équitable et très digne société française a laissé vivre et mourir, ignoblement couché sur le copie-de-lettres d'un marchand. Oui! on croit que dans ce coin d'île, jeté sous un nuage de brume, au milieu

des mers, le globe a envoyé tous ses habitans. On se dit qu'il est impossible que tant d'hommes appartiennent à une seule ville, si cette ville n'est pas la capitale de l'univers. Comment supposer en effet que les deux petites îles britanniques, qui ont déjà Edimbourg et Dublin, possèdent encore à elles seules la plus grande ville de l'Europe, et peut-être du monde : car au-dessus de Londres on ne peut mettre que Pékin, et qu'est-ce que Pékin ? qui a vu Pékin ? qui nous prouve, à nous autres, que Pékin n'est point une fable? Donnez un ciel à Londres, seulement le ciel de Paris, qui n'est pas beau, certainement; aux quais vivans de la Tamise, triple, quadruple, décuple haie de navires aux ailes de toile ou de feu, ajoutez l'immobile bordure de pierre de la Seine ou de la Néva; et puis allez! cherchez parmi les capitales laquelle vous résumera mieux que Londres toutes les idées de splendeur, de grandeur, de richesse, d'activité, de puissance.

Vous en aimerez mieux une autre, peut-être ; vous admirerez, vous jouirez, vous vous plairez davantage ailleurs ; mais nulle part vous ne serez étonné, dominé, stupéfait comme à Londres. Car Londres pour le Parisien qu'on y débarque, c'est comme Paris pour un provincial qui vient d'Épinal ou d'Arras. Le bruit de Paris, cet ouragan, serait un murmure à côté du bruit de Londres, si les rues de Londres étaient pavées comme les rues de Paris, s'il était permis aux cochers de Londres de traiter leurs chevaux à coups de jurons et de manche de fouet. Prenez entre tous, par exemple, le notable marchand de Paris, lui qui a été commis-voyageur dans son temps, lui qui a vu le Hâvre et Marseille, ces deux orgueils de notre commerce, lui qui a tant admiré les bassins du Hâvre et le port de Marseille, et qui les trouvait si grands avec leurs futaies de mâts; vous le figurez-vous un matin, partant de la douane de Londres, beau palais

blanc du fisc, qui trempe ses pieds dans la Tamise, et où l'on perçoit par an trois cent millions de droits; le voyez-vous, passant aux fossés de la Tour, entrer innocemment dans une grande maison qu'on dirait une auberge; et là, trouver au lieu de cour, une de ces incompréhensibles immensités qu'on appelle les *Docks*, les célèbres Docks de Londres : lacs creusés de main d'homme, où viennent s'enfermer par milliers les vaisseaux de l'Inde et de la Chine et du Brésil, tout joyeux, à ce qu'il semble, de laver dans l'eau douce leurs flancs que la mer a verdis; lacs où l'on ne voit pas l'eau, tant sont nombreuses et serrées les flottes qui se pressent à leur surface; lacs aux rivages de brique tout rayés de chemins de fer, peuplés de magasins toujours pleins et toujours vides, à six ou huit étages sous le ciel, à quatre ou cinq sous la terre; les Docks, qui font battre justement et glorieusement le cœur de tout Anglais, où j'ai vu

des Marseillais et des Hâvrais rougir de honte et pleurer de rage, tant les bassins du Hâvre et le port de Marseille sont d'insignifiantes cuvettes en comparaison! Docks de la Compagnie des Indes-Orientales, qui couvrent vingt-huit acres de terrain! Docks-de-Londres, où un seul magasin, celui des tabacs, a quatre arpens d'étendue et est loué quatre cent mille francs! Tout cela lié ensemble par le plus beau chemin du monde, *Commercial Road*, route ou rue en pierre, droite, et longue de plus de deux lieues : tout cela, entendez-vous bien, n'étant que le simple et nécessaire accessoire du port de Londres, un port comme on n'en connaît guères sans doute, puisqu'il commence à London-Bridge et finit à Deptford, et que de Deptford à London-Bridge la rivière a trois milles de long! Et ce n'est pas tout. Il y a les ponts : il y a le pont en fer de Southwark et son arche ouverte de deux cent quarante pieds; il y a le pont de pierre du

Strand, construction que l'on croirait l'œuvre des Titans, et qui s'appelle aussi le pont de Waterloo, sans que cela puisse nous trop humilier, je vous jure! car le souvenir est comme le désastre, grandiose et surhumain; car le peuple anglais fut un grand peuple le jour où il comprit que pour un tel baptême il fallait un tel monument. Il y a la Banque, une effroyable manufacture de papier-monnaie qui remplit quatre acres de ses ateliers; il y avait la Bourse, vieux palais tout brodé, tout peuplé de marchands et de rois en pierre de Portland, donné à la ville de Londres par Thomas Gresham, et que la compagnie des merciers, fidèle gardienne du legs de l'illustre alderman, fit rebâtir après l'incendie de 1666, sans penser, hélas! que cent soixante douze ans plus tard, le feu dévorerait pour la seconde fois cette fastueuse offrande d'un millionnaire à ses concitoyens. Or, pour perpétuer la mémoire du feu de 1666 qui fit de Londres

une ville presque toute neuve, il y a la colonne de Fish Street, plus haute de soixante pieds que notre colonne Vendôme, chef-d'œuvre de l'architecte de Saint-Paul, Christopher Wren, et qui a bien son sens, elle aussi !

Une autre façon de prendre idée de Londres. Voici Chiswell Street : entrez. Cette cour en pierre, c'est une cuve ; cette salle en bois, c'est une citerne; cette chambre en cuivre, c'est une chaudière. Ne voyez-vous point là-bas un étang tout couvert d'écume ? C'est une cuvée de bière qui refroidit. Vous êtes dans la brasserie de Whitebread, exploitation fabuleuse qui fut vendue vingt-trois millions il y a dix ou douze ans. Ailleurs, c'est le récipient de ces monstrueux alambics ; ce sont des tavernes faites à l'image des brasseries, la vieille Taverne de Londres, dans Bishopsgate Street, et la taverne d'O'Connell, l'historique Taverne de la Couronne et de l'Ancre, dans le Strand.

Là se tiennent les *meetings*, ces terribles réunions anglaises de mille, de deux mille, de dix mille personnes, où les questions les plus vitales, les plus ardentes sont agitées hautement et librement, sans distinction d'état ni de classe, sans privilége aucun, sans nul souci de la police, ni du ministère, ni d'un pouvoir quelconque autre que le suprême pouvoir, seul vrai, seul juste au monde, le pouvoir de l'intelligence. C'est dans ces solennités de tous les jours, éclatantes preuves de son activité, de sa réalité politiques, que le peuple anglais doit nous paraître vraiment grand et imposant à nous autres, Parisiens, population hébétée, qui n'osons nous réunir ni nous associer vingt seulement sans la très haute et très difficile permission d'un préfet! à nous autres qui tremblons, qui fermons nos boutiques, qui prenons vîte les armes, si par hasard une bande inoffensive d'ouvriers ayant fait le lundi vient à passer en chantant le long

des rues! à nous autres, PEUPLE SOUVERAIN, qui laissons brutalement défendre à une pauvre musicienne de gagner sa vie en public, parce que cette femme fut un jour traduite comme conspiratrice devant un jury qui l'acquitta! à nous autres, les gens libres et civilisés, qui souffrons qu'un sale agent de l'espionnage officiel vienne impunément la nuit briser notre porte et fouiller notre lit! Là-bas tant de liberté, ici tant de servitude : c'est à se cogner la tête de jalousie! Liberté factice, disent les argumentateurs; liberté toute de forme et d'apparence! Quand ils diraient vrai! N'est-ce donc point quelque chose que l'apparence, ô mon pauvre pays! Te laisse-t-on seulement une forme de liberté, à toi? Tes législateurs n'ont-ils pas dernièrement imaginé de punir les gens en faute qui oublieraient de se dénoncer? Eh! bon dieu, valons-nous donc la peine qu'on nous la rende, cette liberté qu'on nous a volée? Ne sommes-nous point mépri-

sables et lâches, encore une fois! Ne sommes-nous pas descendus au plus bas de l'indignité humaine! Où est le courage, où est le dévouement, où est l'infortune, où est la gloire que nous n'ayons point méconnus, dégoûtés, dédaignés, souillés? Quelle vertu civique, quelle mémoire chère à tous les peuples, quelle grande image d'affranchisseur ou de héros avons-nous omis d'insulter? Vivans ou morts, comment récompensons-nous ceux qui nous ont servis? quelles larmes versons-nous sur leurs douleurs? quelle couronne réservons-nous à leurs fronts? Qui s'occupe aujourd'hui de savoir ce que souffrent et comment souffrent tant de soldats des saintes causes, prisonniers, proscrits courbés sous la charité étrangère, ou bien pourris au fond d'une geôle française; tant d'écrivains du peuple dépouillés, ruinés, bâillonnés, blanchis d'amertume et de désolation? Égoïstes et blasés que nous sommes! si nous avions au moins la

pudeur de nous taire, de donner le silence pour voile à nos ingratitudes, à nos sécheresses : mais non pas. A tout cela, nous trouvons convenable d'ajouter un cynisme de brutes : nous avons la féroce bêtise de vouloir justifier ce qui est infâme. Ainsi, Paris a un édifice pompeusement décoré du titre de Panthéon, dressé au plus haut de la ville, sous la figure élégante d'un *gâteau de Savoie*, comme a dit notre grand poète. Sur la corniche, on lit cette inscription monumentale : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE. Entrez, il n'y a personne. De sorte qu'une fois là-dedans, vous êtes obligé de vous demander si c'est de sa reconnaissance ou de ses grands hommes que la patrie a voulu se moquer. Vous ne vous doutiez pas de cela, vous, les étrangers, qui aviez peut-être pris à la lettre cette dernière strophe de notre hymne officiel de Juillet :

O temple de deuil et de gloire,
Panthéon! reçois leur mémoire.

Pourtant, un jour — il n'y a pas long-temps de cela, — le gouvernement français se trouva comme honteux de son Panthéon vide, et consentit à ce qu'un célèbre sculpteur plaçât au-dessus de la porte de ce temple sans dieux quelques effigies historiques. L'artiste, qui était aussi un citoyen, chercha parmi nos gloires les moins oubliées, c'est-à-dire les plus nouvelles, et il en fit un fronton. Eh bien, le fronton n'était pas achevé, que déjà l'on n'en voulait plus, parce qu'on en avait peur : on dit à l'artiste de le briser, il refusa. Alors, éternelle ignominie! l'administration trouva des hommes de notre pays, des écrivains à pomme d'or, décorés de la croix d'honneur, qui devaient tout, même leur pomme d'or, même leur croix d'honneur, à cette révolution symbolisée par le sculpteur, et qui firent froidement l'autopsie cadavérique des renommées que le sculpteur avait choisies, et qui les débattirent, et qui les discutèrent, et qui de-

mandèrent, les effrontés, ce qu'avait fait Bichat, le martyr de la science, ce qu'avait fait Mirabeau, ce qu'avait fait Lafayette, ce qu'avaient fait Cabanis, et Monge, et Fénélon, l'instituteur démocratique du petit-fils de Louis XIV, pour être ainsi montrés aux yeux de tous sur la pierre d'un monument national! Ils ne voyaient donc pas, les misérables, que c'était cracher sur la France, que c'était désavouer l'honneur de notre histoire, et donner raison à nos ennemis? Grâce au peuple cependant, il y a encore chez nous un peu de bon sens et d'honnêteté : l'indignation des masses ferma la bouche à ces critiques parricides, et le Panthéon, toujours désert, conserva du moins pour les yeux du passant de quoi prétexter sa menteuse inscription.

Tandis que Londres a son Westminster, spectacle qui vaut à lui seul le voyage de Londres, en fût-on à deux mille lieues! Westmins-

ter, la belle église d'Édouard le Confesseur, de Henri V et de Henri VII, que depuis huit cents ans tous les rois et reines d'Angleterre ont bâtie, sculptée, festonnée, sans jamais la trouver assez riche : Westminster où les rois commencent et finissent, viennent chercher la couronne et le tombeau ! où le roi-confesseur dort à côté de ce trône de pierre que la tradition naïve appelle l'oreiller de Jacob, et qui fut le trône de Robert Bruce : Westminster, panthéon gothique où le soir, sous les voûtes sombres, le long des colonnes noircies qui lancent au ciel leur forèt dentelée, on croit voir s'agiter et marcher les mille statues de tes grands hommes, heureuse Angleterre, promenade d'ombres géantes, prêtes à broyer de leur frottement de bronze le profane qui oserait assister à cette nocturne résurrection. Oh! comment dire ce que je ressentis, moi, alors qu'on me fit entrer à Westminster, au moment où dans le sanctuaire fermé, l'angé-

lique voix des enfans de chœur chantait à tous ces illustres morts la musique immense de leur frère Haendel? Comment raconter mon émotion et mes larmes dans cette funèbre église, admirable résumé de la pensée religieuse de huit siècles, noble ossuaire de tant de rois, et de héros, et de penseurs, et de poètes, depuis la toute puissante femme Élisabeth, jusqu'à Garrick le comédien, depuis l'adorable statue de Marie-Stuart, jusqu'à la plébéïenne effigie de Shakespeare? Comment vous montrer debout autour de moi ces restes magnifiques, intelligences et puissances de toute sorte, philosophes, artisans, guerriers de terre et de mer? Les Nelson, les Raleigh, les Newton, les Bacon, les Dryden, les Marlborough, les Wolfe, les Watt, les Thompson, les Stanhope, les Warwick, les Sheridan, les Fox, les Milton, les Goldsmith, les Addison, ouvraient silencieusement leurs rangs pour me laisser passer! Leurs statues de fer, de bois, de bronze,

de marbre, semblaient regarder du haut de leurs piédestaux, et chercher à terre ce que pouvait leur vouloir ce petit être qui tournait en tremblant à l'entour. Les bannières revenues de la Terre-Sainte, les épées de bataille, les armures rouillées de sang frémissaient et retentissaient sur ma tête; toute la vieille histoire d'Angleterre se ranimait devant moi : je retrouvais, âge par âge, la composition si terriblement glorieuse de ce quadruple écusson que les Plantagenets étaient parvenus à clouer sur leur casque royal : Angleterre, Écosse, Irlande et France ! C'était hier, cela, ma bien aimée France! et ton amour immortel ne pouvait, malgré ses cris, m'empêcher de rougir de ton avilissement, à toi, en présence de cette énorme chose, l'Angleterre, qui flotte sur le monde entier comme son pavillon sur les mers. Je n'osais plus penser qu'à tes douleurs méritées, qu'à tes opprobres volontaires, devant cette nation qui passe sa vie à

se couronner de toutes les gloires, qui donne ses ordres aussi fort et plus loin que la Russie, et ses lois à cent vingt millions d'hommes! qui bâtit toujours, et sans cesse, une illustration à côté d'une autre, et n'en oublie aucune, et se montre également fière de toutes! qui dresse aussi haut dans son Westminster la statue du mécanicien Watt et celle de Talbot, attache aux voûtes le médaillon de l'acteur Garrick sur la ligne de ceux des Tudor! Penser, hélas! que des écrivains à gages, des publicistes d'antichambre, osent comparer le musée de Versailles à l'abbaye de Westminster! Penser que nous n'avons qu'une galerie de détestables enluminures, mensonges honteux, dégradantes caricatures, chefs-d'œuvre à cent francs pièce, arrachés par l'avarice à la faim, pour apprendre aux étrangers qui viennent chez nous, combien la France fut puissante, et savante, et glorieuse, elle aussi! Vaincus, toujours vaincus par l'Angleterre!

Westminster est l'idée la plus sublime qui soit venue à force d'années dans la tête d'un peuple. Et Londres est bien heureuse d'avoir Westminster! Sans cela, qui donc pourrait lui pardonner son arrogance et ses grands airs, et son grossier mépris pour tout ce qui n'est point Insulaire, et cette jalousie, cette envie abominables, si mal cachées, sous un pseudonyme pompeux, LA NATIONALITÉ? qui pourrait ne pas se réjouir de la savoir perdue de dettes, minée de toutes parts, et dévorée honteusement par le paupérisme, venimeuse vermine qui pue dans tout Londres, en dépit des parfums et de l'or dont on la couvre? qui ne rirait point en pensant que la moderne Tyr n'est après tout qu'une ruche immense de marchands et de bourgeois, cent fois plus insolens, mais aussi cent fois plus bêtes que les marchands et les bourgeois de Paris!

II.

UNE RENCONTRE DANS PICCADILLY.

II.

Une Rencontre dans Piccadilly.

Au milieu de la *Cité* de Londres, boueux empire des marchands et du Lord-maire, où le roi qui trône à Saint-James, n'entre qu'avec la permission du roi qui juge à Mansion-house ; entre Cornhill et Grace-church-street, est un passage obscur qu'on dirait pavé de

houille, et qui traverse comme un boyau la triste auberge de *George and Vulture*. C'était là qu'un fiacre stationné à *Elephant and Castle* avait conduit Paul au sortir de la voiture de Brighton. Le malheureux jeune homme était arrivé trop tard à Dieppe, trop tard d'une heure seulement! Il avait vu s'effacer à l'horizon la fumée du paquebot qui lui emportait sa mère; il avait tendu les bras en pleurant vers ce navire qui n'était déjà plus qu'un point noir : et puis à genoux sur les marches de la jetée, il avait regardé encore, il avait écouté long-temps les symboliques plaintes de la vague, pensant avec désespoir combien sa pauvre mère avait dû le chercher et l'attendre, l'appeler et l'accuser; combien la Providence avait eu peu pitié d'elle et de lui, combien c'était une fatalité aveugle et féroce que cette volonté soi-disant divine qui brisait la sienne depuis deux ans! Nul n'osera s'étonner sans doute que dans la vie du frère

d'Alice il y ait eu ainsi des heures de blasphème et de malédiction. Ce n'était ni un saint, ni un ange; c'était un homme. Qu'ils vous peignent des saints et des anges, ceux qui ont été assez heureux ou assez fous pour en voir! Quant à nous, il est de notre devoir de dire que nous n'en avons jamais rencontré.

Au reste, à cet abattement trop pardonnable avait bientôt succédé une forte et généreuse résolution. Paul s'était dit : —Je suis venu de Paris pour embrasser ma mère, et je l'embrasserai! —et il était parti pour Londres, accompagné seulement de son courage et de son amour, sans recommandation, sans passeport, sans argent; car il n'avait emporté de Paris que la somme nécessaire pour aller à Dieppe, et parmi les connaissances que M. Duplessis avait laissées dans cette dernière ville, il ne se trouva personne qui voulût ouvrir au fils rebelle sa bourse ou son crédit. Tous

ces respectables saleurs, tous ces prud'hommes de la morue et du hareng repoussèrent l'audacieux qui avait dédaigné l'état de son père; tous ces chefs de famille, tous ces empereurs de chambre à coucher crièrent anathème sur le misérable qui n'avait point voulu que sa sœur servît de pot-de-vin dans l'association de deux négocians; ils le montrèrent du doigt à leurs enfans comme ils eussent montré une bête fauve ou un forçat revenu du bagne! ils furent cruels au point de lui refuser même un renseignement qui pût l'aider à retrouver sa mère! ils furent lâches jusqu'à ne pas vouloir répondre de lui dans la simple demande d'un permis d'embarquement! Il semblait que le farouche armateur leur eût légué en partant sa haine et sa vengeance... Le père-de-famille est une espèce solidaire; on ne peut pas nier cela.

Néanmoins, Paul était parti, parce qu'il avait retrouvé Victoire, sa vieille bonne, et

Victoire lui avait dit tout de suite où devait loger madame Duplessis en arrivant à Londres. Quant à son passeport, deux tonneliers du magasin de son père, ceux-là même qui, le soir de la Fête-Dieu, avaient prêté main forte à la malédiction de leur maître, étaient allés témoigner à la sous-préfecture en faveur du fils déshérité ; et l'autorité dieppoise, indécise, peureuse, polie, provisoire, comme étaient alors toutes les autorités, avait laissé Paul se mêler librement aux baigneurs fugitifs qui se sauvaient de France à pleins paquebots.

Il faisait nuit quand le voyageur avait touché la terre Anglaise, et seul peut-être parmi la foule qui couvrait à cette heure le pont du navire, il était resté insensible au magnifique spectacle d'une arrivée nocturne à Brighton : ce splendide avant-poste de Londres, merveilleux échantillon du luxe, de l'opulence et de l'industrie britanniques, jeté là insolem-

ment au bord de la mer, en face de Dieppe la bombardée, pour frapper et confondre du premier coup ceux qui vont de France en Angleterre. Que d'orgueil! que de faste! que d'or! et comment comprendre que l'aristocratie anglaise ne s'est point ruinée à inventer Brighton? Pour deux mois de bains qu'elle y passe, il lui fallait donc tant de palais, tant de bronzes et de marbre? Il lui fallait donc Brunswick-Place et sa colonnade longue comme le Louvre; il lui fallait donc le Pavillon, un kremlin en miniature pour loger le roi et sa cour; il lui fallait donc la Jetée en fer, ce pont si délicat, si gracieux, si hardi qui tient d'un bout au gazon du rivage, tandis qu'un quart de lieue plus loin, sa pointe qui mord les navires au passage, attend tranquillement le calme ou la tempête, ainsi que ferait un promontoire de diamant! Il lui fallait donc le Steyne surtout, le magique Steyne, incessante ligne de maisons délicieuses qui se mirent coquettement

dans la mer, le Steyne qui, la nuit, quand il allume ses mille fanaux de gaz, montre à toute la Manche, Brighton, la frontière anglaise, sortant des eaux comme un palais des fées, comme une fête des esprits! Elle a pu, elle a fait tout cela pour son agrément et sa joie, la puissante noblesse; mais au milieu de tant de riches et fières édifications, elle n'a pas pu faire pousser un arbre seulement! Le beau Brighton est aride et brûlé: la ville d'été n'est habitable que l'hiver!

C'était aussi sans admiration que Paul avait fait les vingt-deux lieues de route qui séparent Londres de Brighton, vingt-deux lieues franchies en six heures, pourtant! dans une voiture publique qui serait à nos diligences ce que le lévrier est au bœuf, douce et svelte berline aux quatre chevaux superbes, toujours courant, la tête parée de roses, plus ardens, plus fiers, plus rapides que les chevaux du roi de France, qui n'ont pas même des harnais si beaux!

vingt-deux lieues droites, propres, et sablées comme une allée de parc, presque toutes bordées de trottoirs à balustres, et de jardins, et de *cottages* enchanteurs, presque toutes éclairées la nuit comme une rue. La tristesse, l'inquiétude, la pensée constante de sa mère et de sa sœur rendaient Paul indifférent à tout cela. Dans ce parcours éclatant, prodigieuse suite de châteaux aux riches dépendances, de fermes belles comme des châteaux, d'auberges somptueuses, et d'équipages effrénés, et de chiens enchaînés d'argent, et de seigneurs éperonnés d'or, il n'avait vu, lui, pauvre jeune homme, que les travailleurs de la route, veillant pieds nus, sur des morceaux de roche, à la sûreté du sabot des chevaux! il n'avait vu que les valets de ferme, les gardiens des troupeaux, misérables serfs de l'aristocratie foncière, témoignages déchirans de famine et de misère, hideux fragmens de peuple, attachés à la grille du pair d'Angleterre comme le bou-

ton noir de la peste au sein d'une belle femme!

Mais quand il eut gagné Southwark, quand après avoir roulé tout le long de Kennington-Road, la voiture qui le portait s'arrêta ; quand alors le cocher lui apprit qu'il était dans Londres depuis plus d'une heure, Paul fut étonné de cette ville sans murailles ni barrières dont il n'avait point vu le commencement; il se trouva plein de terreur devant les droites et larges voies qui s'ouvraient de toutes parts autour de lui, et s'allongeaient infinies dans un invisible horizon ; il resta long-temps à regarder passer cette confortable foule de Londres que nul mendiant ne tache, qu'aucun haillon ne salit, parce qu'à Londres le pauvre a ses quartiers qu'il lui est interdit de franchir. Puis quand il eut payé sa place et mis dans un fiacre son frêle bagage, pour s'en aller une ou deux lieues plus loin dans la ville, à l'auberge qu'on lui avait indiquée, le frère d'Alice

reconnut qu'il ne lui restait plus que vingt francs! Alors le sentiment de sa pauvreté, de son impuissance, de son isolement, vint amèrement le saisir; et il pleura comme un enfant qui se voit perdu au milieu d'un bois.

Jamais pourtant circonstances plus favorables ne s'étaient offertes à un Français, et surtout à un Français de Paris, pour lui rendre le voyage de Londres plein de séductions et de charme. Les trois jours de juillet avaient eu en Angleterre un immense retentissement. Les bourgeois et les marchands de Londres, que l'insolente suprématie des nobles rendait tous les jours plus irrités et plus jaloux, le peuple de Londres, fatigué d'impôts sans priviléges et de devoirs sans avantages, avaient salué, chacun selon ses idées, la manifestation héroïque qui devait ébranler tant de trônes et remettre en question tant de droits. Car pour les bourgeois et les marchands, la révolution de France était le renversement

des tories et l'avénement des whigs, c'était la chambre des lords réduite à l'impuissance par la chambre des communes, c'était la bourse et le caducée supplantant au pouvoir la couronne et l'épée. Pour le peuple, c'était le vague espoir d'un peu plus de travail et d'un peu moins de charges, si les grands propriétaires venaient à n'être plus seuls arbitres des destinées du pays : c'était surtout la sympathique joie que ressentent naturellement tous les peuples quand il arrive à l'un d'eux d'abattre ou de chasser quelque monarque. Donc, par tout Londres flottaient les couleurs nationales de France : on ne dînait plus sans boire au peuple de Paris, aux combattans de juillet; chaque soir le formidable chant de la Marseillaise secouait les voûtes de Drury-Lane, de Covent-Garden, de Surrey, de Cobourg; tout cheval roi d'une course, tout coq vainqueur dans le combat recevait un nom français; les banquets, les fêtes, les ovations

de toute sorte allaient chercher les familles Françaises établies à Londres, le passant reconnu pour Français voyait dans la rue la foule s'ouvrir et mettre le chapeau bas devant lui. Toutes les villes d'Angleterre firent comme Londres aussitôt que la nouvelle leur parvint, et l'histoire garde le souvenir de la douloureuse surprise où tomba Charles x quand, à son débarquement à Portsmouth, il s'aperçut que les vaisseaux et les maisons étaient pavoisés de drapeaux tricolores!

Puis, lorsque l'Angleterre vit la France décheoir si vîte et se recoucher aux pieds d'un autre roi, flatteuse et caressante comme un chien; lorsque l'Italie fut trahie, et la Pologne abandonnée, le peuple anglais reprit pour nous son mépris traditionnel; il se fâcha de nous avoir cru grands et forts pour un moment de colère que nous avions eu : il se remit à nous railler, à nous traiter de pantins et de braillards. À qui la faute?

Cependant Paul avait vu sa mère et l'avait consolée : où sont les plaies d'une bonne mère que ne guérit point la présence de son enfant? Le voyage du jeune homme à Londres était demeuré un secret pour le père, car on savait que celui-ci eût fort mal pris la visite d'un fils qu'il s'obtinait à déclarer responsable de ses malheurs. L'intérêt personnel ou commercial, comme on voudra l'appeler, avait détruit tout autre mobile chez cet homme mécontent et toujours plus aigri : à tel point, que victime déplorable de la vengeance de son associé, il n'accusait jamais Valery cependant, il renvoyait constamment à la criminelle démarche de Paul les résultats fort légitimes, disait-il, du ressentiment d'un fiancé qui s'est vu enlever la femme qu'il adorait. Il admirait, au contraire, la constance singulière, le désintéressement magnifique d'un homme qui, devenu député, devenu puissant à côté de lui, faible et pauvre, lui

faisait encore offrir réparation et oubli, à condition d'épouser sa fille. Plusieurs fois déjà il avait parlé de retourner en France pour contraindre Alice à ce mariage. Jugez donc de quelle manière il eût reçu Paul!

Le soir de son entrevue avec madame Duplessis, dans Bond-Street, chez mademoiselle Regnauld, cette ancienne maîtresse de pension d'Alice, depuis un mois établie à Londres, où elle se proposait d'employer le plus honorablement possible la mère de sa meilleure élève, Paul revenait, profondément préoccupé. Il avait obtenu de la digne femme, en reconnaissance de tant de soins et d'attachement, la narration fidèle de la vie et de la mort de Henry Sidney. Alors, plus que jamais convaincu de la nécessité de découvrir ce qui s'était passé entre l'Anglais et le caissier de son père, le jeune homme avait résolu de chercher à Londres ce mystérieux Fletcher, de qui la brusque arrivée à Dieppe avait, au dire

de Michel, porté un si rude coup à la tranquillité habituelle de M. Valery. Parvenu à moitié de Piccadilly, il se souvint pourtant qu'il n'avait point mangé de tout le jour, et voyant ouverte la porte d'une espèce de taverne, il entra là dedans pour demander à souper. C'était un lieu étrange; c'était le fameux *Salon* de Londres, si connu des étrangers. L'homme qui tenait le comptoir comprit assez bien la demande aux trois quarts gesticulée de Paul, et le fit passer dans une grande rotonde peinte, terminant en dôme ses hautes galeries et illuminée d'une façon éblouissante, quoique moins bien que la rue peut-être, car le long des belles rues de Londres, le gaz coule abondant comme de l'eau. En haut et en bas de ce cirque bizarre régnait une double ou triple rangée de niches appelées *boxes*, peuplées d'hommes et de femmes qui buvaient et mangeaient, avec des rires, des chansons, des baisers, des injures, tout cela entremêlé

de cette interjection monotone, plaintif grognement, que l'on sait être le témoignage de la passion anglaise. Paul sans songer seulement à s'informer où il était, s'assit à une table restée vide, et bientôt le garçon mit devant lui des tranches de jambon frit, une de ces boules de pain jaune, qu'on ne trouve qu'à Londres, du porter dans un pot d'étain, et un flacon de *Sherry wine*. Pendant qu'il soupait, deux ou trois femmes étaient entrées dans son *box* en souriant et en chantant, il avait à peine daigné s'en apercevoir ; et elles étaient sorties pleines d'amères réflexions touchant la prétendue amabilité des hommes du continent. Puis des jeunes gens l'avaient silencieusement abordé, le verre plein, et traduisant par signes la sympathie admirative que leur inspirait un Français, ils avaient fait échange de verres et bu avec lui à la liberté des peuples. Comme il finissait son repas, il entendit plusieurs personnes qui parlaient

bruyamment dans un box contigu avec le sien, prononcer à diverses reprises le nom de Fletcher. Il se leva d'un bond, et parut tout-à-coup au milieu de ses voisins, en réunissant tout ce qu'il possédait de mots anglais pour appeler celui qui portait ce nom. Alors un homme se détacha du groupe et vint à lui. Mais hélas! Paul, qui savait si bien le latin et le grec, était incapable d'entendre cet homme et de lui parler : les professeurs du collége Louis-le-Grand avaient oublié que ce n'est ni aux Latins ni aux Grecs antiques que nous avons affaire, nous autres misérables modernes ; ils avaient conséquemment omis d'apprendre à Paul un seul mot des langues vivantes ; ô la sublime éducation! De sorte qu'il se voyait là, l'infortuné, en présence du maître possible de leur destinée à tous, sa mère, sa sœur, son père et lui, sans pouvoir l'invoquer, l'intéresser, l'attendrir ; sans pouvoir formuler sa prière autrement que par

ces deux noms propres : *Valery*, *Duplessis* ; *Duplessis*, *Valery !* sans pouvoir espérer un atôme de lumière, une syllabe de révélation ! C'était horrible ! Et cet Anglais, figurez-vous bien, restait impassible devant les incroyables efforts du pauvre ignorant, il le prenait pour un fou. D'ailleurs, il avait le sale et froid égoïsme de presque tous ses compatriotes, lesquels, si polyglottes qu'ils puissent être, ne daigneront jamais, ordinairement, parler français à un Français qui leur est inconnu. C'est une des mille douleurs qui attendent l'étranger à Londres : c'est insolent et barbare à vous faire prendre en horreur toutes les splendeurs britanniques.

Découragé, abattu, voyant déjà un impertinent sourire effleurer les lèvres des spectateurs, Paul retourna tristement s'asseoir à sa place, la tête dans ses deux mains. Des larmes de rage lui venaient aux yeux. Il allait se relever cependant, décidé à mendier un interprète de table en table ; quand il sentit qu'on

lui touchait l'épaule, et vit une petite femme debout à côté de lui, qui le regardait avec une indéfinissable expression. Moins que jamais disposé à accepter ces continuelles provocations, le jeune homme fit un brusque mouvement pour se dégager et sortir de sa loge; mais la petite femme resta immobile et lui dit avec un accent tout à la fois suppliant et hardi :

— Oh! tu ne me renverras pas... je parle français, moi! Je suis Française!

Paul s'arrêta stupéfait. La femme sourit, et lui tendit la main.

— Est-ce que tu ne me reconnais pas? dit-elle après une assez longue pause.

— Non... répondit le jeune homme qui cherchait, tout émerveillé.

— Voyons, cherche encore..... Je suis donc bien changée, mon dieu! reprit-elle douloureusement.

— Oh! mais qui que vous soyez, soyez bénie! s'écria le frère d'Alice en serrant cette

main qu'on lui tendait. La femme étouffa un soupir, puis elle entra dans le box et fit asseoir Paul à côté d'elle. Le verre du jeune homme était là, plein de vin de Xérès : elle le but.

— Tu viens de Paris? dit-elle ensuite, les yeux étincelans.

— Oui.

— Tu as été commis chez un nommé Gaudin, un marchand de rouenneries?

— Oui.

— Tu as été l'amant d'une femme qui demeurait rue des Couronnes, et qui s'est moquée de toi?

— Oui..... Comment donc savez-vous tout cela?

— C'est mon secret. Paul Duplessis, embrasse-moi..... Tu ne veux pas?... je suis jolie, pourtant!

— Mais d'où me connaissez-vous donc? dit le jeune homme en rougissant.

— Il y a trois ans que je te connais, il y en a deux et demi que je t'aime.

— Qui êtes-vous, alors?

— Embrasse-moi... oh! embrasse-moi! je te le dirai après... Je t'ai caché si long-temps que je t'aimais! A présent, aujourd'hui, laisse-moi être heureuse, je t'en prie.

— Dites-moi, reprit Paul, connaissez-vous ici un homme qui s'appelle Fletcher?

— Oui, répondit-elle amoureusement, en lui joignant ses beaux bras autour du cou, je sais bien que tu cherches un homme qui s'appelle Fletcher, à cause d'un autre homme que tu hais, et qui te hait, parce que tu l'as empêché d'épouser ta sœur... Eh bien, je te dirai tout cela, je t'apprendrai tout ce qu'il faut que tu saches, mais embrasse-moi avant!

C'était autour d'eux un tapage inouï de chants, et de danses, et de cris, et de pots, et de verres cassés : partout du punch et des hommes ivres, et des femmes à la gorge nue,

ivres aussi : là haut, un orchestre de cuivre tonnait la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* que cinq cents voix furieuses accompagnaient en hurlant. Le moyen de rester froid au milieu des flammes? Paul était jeune ; Paul était fier, car au-dessus de sa tête le blanc incendie du gaz éclairait des drapeaux de soie aux couleurs sacrées de la France, et cette femme était jolie, cette femme était Française! Paul embrassa la fille de joie, et en l'embrassant, il sentit une larme ardente tomber sur ses joues. Il y avait un bonheur ineffable dans la figure de la pauvre fille quand elle le regarda ensuite.

— Merci, lui dit-elle, merci. Oh! si tu savais comme cela nous fait du bien, à nous autres malheureuses, le baiser d'un honnête homme! C'est si rare!.. Mais bah! ne disons pas de choses tristes... Voyons, qu'est-ce que tu veux que je demande à Fletcher? viens.

Et, toute frémissante de plaisir, elle em-

mena Paul dans l'autre box, où elle lui servit de truchement. C'eût été curieux que d'entendre un dialogue aussi grave passer par la bouche avinée d'une fille de joie. Au reste, Paul ne sut rien : cet homme n'était point le Fletcher de Michel.

— C'est son frère qui est le banquier, c'est son frère qui est allé à Granville et à Dieppe en 1827, dit la petite femme à Paul, après quelques minutes d'interrogatoire. Celui-là, je le connais bien mieux.

— Où demeure-t-il? demanda Paul.

— Je te le dirai.

— Oh! dites-le-moi tout de suite?

— Non, tu m'échapperais... il parle français, celui-là!

— Quand le saurai-je, alors?

— Viens... s'écria-t-elle avec passion... tu le sauras demain matin! Je te mènerai chez Fletcher. J'irai te le chercher, s'il le faut, je te le jure, Paul : et tu peux m'en croire, va!

Car moi aussi, je hais les Valery... Mais pas de haine, ce soir... de l'amour, du bonheur! Mon Français, mon ami, mon frère... viens !

Paul ne savait plus où il était, ce qu'il voyait, ce qu'il entendait. Ces rencontres, ce bruit, Sidney, Fletcher, cette femme, et la *Marseillaise*, et le vin, et les cris, tout cela le rendait fou. Il sortit avec la femme. Au comptoir, on lui demanda sa dépense; il lui manquait un schilling pour la payer : c'est si cher, les soupers de Londres! Lafille de joie vit cela, et elle lui prêta une guinée.

Le lendemain, vers midi, le frère d'Alice s'acheminait de Chancery-Lane au Strand, pâle, défait, honteux de lui. Maria demeurait à Chancery-Lane; le matin, elle avait envoyé sa femme de chambre prévenir le banquier Fletcher de la visite de Paul, et Fletcher attendait, fort curieux sans doute de recevoir un Français muni d'une si singu-

lière recommandation. Non que la protection de Maria pût dans l'esprit du banquier nuire le moins du monde à ceux qu'elle accompagnait : au contraire ; car Maria était une bonne et courageuse fille, adorée de tout Royal-Exchange, la joie des soupers de Haymarket, l'envie, la haine, l'horreur des pauvres promeneuses indigènes de Regent-Street et de Charing-Cross. Le protégé de Maria devait surtout être le bien-venu chez Fletcher, vieux garçon quasi millionnaire, pétri de chiffres et de banknotes, qui ne se trouvait heureux, disait-il, que les jours où la jolie Française de Chancery-Lane voulait bien lui faire l'amitié de se griser avec lui.

Malgré tout ce que lui avait dit Maria, Paul n'osait pas croire qu'il en fût ainsi. Il se demandait ce qu'allait penser cet homme qui n'avait à l'entretenir que de choses solennelles, en le voyant venir à lui sous les auspices d'une femme des rues. Il s'inquiétait des

traces que cette nuit d'ivresse et de fièvre folle avait dû laisser sur son visage ; il s'effrayait d'avoir pu si monstrueusement associer désormais l'image souillée d'une courtisanne aux saintes images de sa mère et de sa sœur. Dans son absurde vertu, il ne craignait pas, lui Paul, lui qui, afin de donner à Alice des bronzes et des fleurs, avait accepté de ses créanciers le titre et la réputation de fripon, il ne craignait pas d'accuser le hasard, de ce que pour le secourir cette fois, il n'avait pas choisi un plus noble instrument! Bizarres contradictions de notre cerveau! La conscience de ce jeune homme s'épouvantait d'un préjugé, tandis qu'elle était restée ferme devant une coupable imprudence..... Mais nous vous l'avons dit, Paul n'était pas un ange.

Avant de se séparer de son amant d'une nuit, la pauvre Maria avait vu cruellement passer sur le front du frère d'Alice les ré-

flexions que vous venez de lire; et dans cette sublimité d'affections qu'il n'est donné qu'aux femmes, si tombées qu'elles soient, de concevoir, elle s'agenouilla pleurante devant Paul pour lui demander pardon de l'avoir forcé à subir ses caresses, d'avoir mis un prix si élevé au faible service qu'elle venait de lui rendre. — Hélas, s'écria-t-elle, n'osant plus le tutoyer comme la veille, c'est que je n'ai aimé que deux hommes dans ma vie, lui, et vous!.... Lui, ce misérable Eugène, qui m'a prise à mes parents pour me séduire et me perdre, et puis qui m'a jetée là ensuite comme une chose usée dont on n'a plus que faire: sans s'informer seulement si mon père ne me tuerait point quand je reviendrais, sans ôter vingt sous de sa dépense de billard pour m'aider à nourrir son enfant!.... Alors, voyez-vous, Paul, j'ai été bien malheureuse, si malheureuse qu'on m'a cru folle et morte bien des fois : je me suis

sauvée de Paris jusqu'au Hâvre en demandant ma vie le long du chemin, parce que mon père m'avait chassée et que j'espérais trouver un cœur à ma tante du Hâvre, qui m'achassée aussi!.. Je n'avais plus ma mère! et comme j'étais à pleurer sur le quai, toute seule, sans asyle et sans pain, un capitaine a eu pitié de moi et il m'a emmenée à Londres avec lui. Au bout d'un mois que nous étions ici, on l'a fait partir pour l'Inde, le capitaine; moi je suis restée, pauvre, isolée, pleine d'amertume et de rage, à la merci du premier venu : car on m'avait mal élevée, et je n'ai pas eu le courage de me mettre servante! J'ai été où d'autres femmes abandonnées comme moi allaient, sans trop savoir où; j'ai fait ce qu'on m'a dit de faire; j'étais une machine qui avait faim, qui avait soif, qui avait froid, et voilà tout! Alors est venu une autre vie, atroce et furibonde, si vous saviez! une vie de fumier et de per-

les, une vie d'or et de boue, où l'on chante, où l'on crie à tue-tête pour faire taire les voix gémissantes qui s'élèvent en vous, où l'on brûle ses yeux à la flamme du punch afin de brûler aussi ses larmes..... Oh! que j'ai souffert, mon dieu! mon dieu! Car je n'étais pas toute froide et toute morte encore, je n'étais pas une fille, une vraie fille, imaginez! J'aimais! je vous aimais!.. toujours votre figure sainte et chérie m'apparaissait au milieu de mes opprobres... A ces heures-là, Paul, l'envie me prenait de tuer quelqu'une de ces bêtes brutes qui dormaient à mes côtés pleines de graisse et de vin... Et quand je vous ai vu hier, ô mon rêve! ô mon dieu! quand je vous ai entendu parler à ces insolens qui feignaient de ne pas vous comprendre, j'ai tenu mon cœur à deux mains, j'ai cru que je ne vivrais pas assez pour aller à vous..... non! Pourtant l'enfer me devait un peu de bonheur pour toutes mes tortures. Mais quel bonheur!

du bonheur qui sera mon éternel remords, du bonheur que j'ai volé... N'importe, Paul Duplessis, pardonnez-moi! pardonnez-moi, vous qui êtes un homme... Hélas! c'est si heureux d'être un homme! Quand vous avez déshonoré bien des femmes, vous, les gens sages trouvent que c'est bien; ils disent qu'il fallait cela pour faire évaporer vos passions; ils vous donnent courageusement leurs filles en mariage, et sont tranquilles sur votre compte, parce que vous avez, ce qu'ils appellent, passé votre jeunesse!.. Mais nous, nous que vous avez flétries et souillées, savez-vous ce qui nous reste? le tombeau ou la fange! Il faut choisir... Heureuses celles qui choisissent bien!

Bonne et déplorable femme! Vous vous souvenez d'elle, n'est-ce pas? Vous n'avez point encore oublié Rosalie, la fraîche et gentille grisette en robe rose, si mal reçue par M. Gaudin, et le dîner de Belleville, où elle

fut jalouse de madame L*** ? C'était vrai : l'étudiant Eugène avait, pour ses plaisirs, changé l'innocence de cette femme en ignominie ; il l'avait réduite, elle, à ne plus oser porter l'honnête nom de sa mère. L'opprobre avait détruit le baptême! La malheureuse sentit une consolation immense cependant, quand elle vit, à ses paroles, le jeune homme devenir pensif et frissonnant.... Comme elle se trompait! Au moins, cette fois, Paul n'eut pas le triste courage de la désabuser : il ne lui dit point que c'était à sa sœur qu'il songeait, à sa sœur, qu'il avait laissée là-bas seule avec un vieillard : et qu'est-ce qu'un vieillard et une femme peuvent contre les amoureuses ruses d'un jeune homme! Le frère d'Alice fut même assez humain pour promettre à Maria de la revoir, et ce qu'il promettait, il le tenait.

Enfin donc, comme vous l'avez vu, il craignait horriblement de faire une démarche fausse, en allant trouver Fletcher de la part

de Maria: et quand il fut arrivé à cette belle maison, n° 59, Strand, siége de l'historique maison de banque Coutts et compagnie, il hésita long-temps avant d'annoncer sa venue selon l'usage des visiteurs considérables, c'est-à-dire moyennant cinq ou six coups de marteau très rudes et très précipités. Mais il ne tarda point à s'apercevoir qu'il ne connaissait rien aux mœurs britanniques; il apprit bien vîte qu'un Anglais ne demande pas d'où vous venez, mais pourquoi vous venez; quand introduit fort poliment en présence de Fletcher, il vit celui-ci le saluer, sans mot dire, et le conduire dans une petite salle où deux couverts attendaient en se regardant à chaque bout d'une table pesamment et richement chargée.

La conversation fut longue et intéressante; et lorsque Paul eut fini de rapporter, en les combinant, les confidences que lui avait faites sa mère et le récit plus obscur, mais terrible de Michel, il demeura démontré aux yeux du

banquier comme à ceux du jeune homme que Valery avait dû jouer un rôle coupable dans le drame de la mort de Sidney. Mais, comme disait Fletcher, que faire? que pouvoir? Les titres, les preuves, l'arrêt de Valery étaient dans le paquet cacheté que Michel avait vu remettre : cela ne faisait pas de doute. Or, comment obtenir ce paquet? Après avoir réfléchi cependant, le banquier sonna, et il parut un commis qui revint bientôt avec un dossier où se trouvaient deux lettres de change sur la maison Coutts, tirées de Granville, et endossées par Duplessis à l'ordre de sir Henry Sidney, précisément la veille de la mort de celui-ci : au-dessous de cet endos il y en avait deux autres en blanc, l'un qui portait le nom de Sidney, l'autre celui de Valery. Paul prit copie de ces deux pièces qui pouvaient quelque jour devenir accablantes pour l'ancien caissier de son père. Après cela, Fletcher obtint du frère d'Alice l'histoire de sa lutte

contre cet homme, lutte de fraternel instinct soutenue en dépit d'oppositions si fougueuses et si puissantes : et là-dessus, une larme d'admiration vint mouiller silencieusement les yeux de l'honnête célibataire, qui tout de suite voulut présenter Paul aux autres chefs de la maison comme le jeune homme le plus brave et le plus loyal qu'il eût jamais rencontré. Alors les banquiers, ayant tenu conseil entr'eux, crurent devoir faire, en attendant, quelque chose de vraiment honorable pour une famille sur laquelle planait visiblement l'ombre de leur malheureux ami Henry Sidney ; ils écrivirent donc au père une lettre que le fils fut chargé de porter lui-même, et dans laquelle il était dit que sur des recommandations venues de France, la maison Coutts et compagnie se trouverait heureuse de faire accepter à M. Duplessis la gestion de son usine de Clerkenwell, aux appointemens annuels de cinq cents livres sterling. — Un jour,

dirent-ils à Paul, ce service que nous lui rendons, plaidera devant votre père en faveur de votre conduite passée ; jusques-là, ce sera, si vous le voulez, un secret inviolable entre vous et nous. Maintenant, retournez en France, Monsieur. Cherchez, obtenez, arrachez, s'il le faut, le testament de notre ami ; faites-nous savoir le plus vîte possible à qui nous devons rendre les cinquante mille livres que sir Henry nous a laissées en mourant.

Ensuite Fletcher reconduisit le jeune homme et lui remit un rouleau de cent guinées. — Comment voulez-vous que j'accepte une telle somme, dit Paul en rougissant ; serai-je jamais assez riche pour vous la rendre ?

— Rendre quoi ? répliqua l'Anglais avec une colère admirable. Ce n'est pas une dette que vous contractez, Monsieur ; c'en est une au contraire que l'on vous paye. La maison Coutts et compagnie serait une maison déshonorée si elle ne remboursait pas les frais de

voyage à Londres du jeune ami de sir Henry Sidney; entendez-vous, monsieur? Et souvenez-vous bien que la caisse de la maison Coutts et compagnie, qui est la plus riche maison de banque de toute l'Angleterre, sera toujours ouverte pour payer les mandats d'un homme que sir Henry Sidney a aimé!

Ils se serrèrent la main à ce nom sacré, et ils se regardèrent long-temps avec une émotion profonde; puis Fletcher ajouta : — nous nous reverrons ce soir, à la taverne de la Couronne et de l'Ancre; je suis Anglais, monsieur, et aujourd'hui l'Angleterre doit fêter tout ce qui vient de France.

Comment peindre la joie de Paul? Ses maux n'étaient plus : il jouissait de tout ce qu'il avait souffert; il voyait la fin de sa tâche se déployer visible, prochaine, et large et splendide! Puissant de tant de révélations, fort des deux pièces trouvées dans la maison Coutts, il allait pouvoir enfin apparaître à

Valery, menaçant et funeste comme l'incarnation du remords! il allait mettre cet homme à genoux et sans masque, le forcer à tout dire, le faire demander grâce en pleurant! Victorieux alors, rayonnant de triomphe et de gloire, il s'en irait, tenant Alice par la main, montrer à M. Duplessis comment ses enfans s'étaient vengés de sa malédiction; il sentait déjà couler sur son front les larmes délicieuses d'une mère toute pénétrée d'orgueil à cause de Paul, il voyait déjà son père courber devant lui sa tête frémissante et subjuguée. Oh! comme il se trouvait grandi et récompensé, comme il souriait à l'avenir, comme le passé lui semblait petit, comme la foi lui revenait, comme il marchait confiant et hardi dans ce Londres hier si poignant, si désert, si mortel à ses yeux! Avec quel bonheur il vous saluait, drapeaux saints de la France qui flottiez partout sur son passage, symboles d'affranchissement et de liberté, si pleins d'iro-

nie jusqu'alors pour un homme que tant d'esclavages écrasaient! Maintenant tous ses pores aspiraient joyeusement la vie, maintenant il aurait eu peur de mourir! maintenant il croyait à la justice du sort, il croyait au bien triomphant du mal, il croyait à l'ame, au ciel, à Dieu!

Il courut à Bond Street remettre à sa mère la lettre merveilleuse des banquiers. M. Duplessis ne sut point comment cette lettre était venue, car il eût tout refusé peut-être! Il attribua le bienfait à ses amis de Dieppe; il lui sembla surtout que Valery ne devait point y être étranger.

Le soir, comme il avait été dit, Fletcher et quelques autres notables du café Lloyd donnèrent une fête au jeune Français qui arrivait de Paris, et qui avait vu la révolution de Juillet.

Paul quitta Londres le lendemain. Plein de reconnaissance et de compassion pour

Maria, pauvre échelon intime que le hasard dans sa subite bienveillance avait ainsi placé sous son pied, il était allé offrir à la victime d'Eugène de l'emmener et de la rendre à la France, où personne n'irait s'inquiéter de sa vie de Londres; mais elle avait tristement répondu : — Pourriez-vous m'aimer quelque jour? Non, n'est-ce pas?... Alors, autant vaut que je meure ici... Heureusement que nous mourons vite, nous autres!

III.

LA LETTRE AUX CINQ CACHETS.

III.

La Lettre aux cinq cachets.

Ce fut seulement le quinze août que Paul revint à Paris. Ces gens de Dieppe l'avaient si fort dégoûté, qu'il s'était imaginé de retourner par Calais; et mal lui en avait pris. Arrêté par la police, faute de passeport, obligé d'attendre sous la surveillance d'un mouchard

qui lui servait d'ombre à l'hôtel Meurice, que la sous-préfecture de Dieppe voulût bien lui envoyer la feuille de papier de dix francs sans laquelle nul citoyen libre ne peut sortir du royaume ou y rentrer, l'impatience, le dépit, l'inquiétude l'avaient fait tomber malade, et huit jours mortels s'étaient goutte à goutte écoulés avant qu'il pût raisonnablement se remettre en route. Vous voyez que la bonne chance se lassait déjà. C'est sans doute à ce que la vie de certains êtres semble faite, on ne sait pourquoi, toute d'empêchemens et de soucis, qu'il faut attribuer l'invention de cette formule très dévotement consolante, *les impénétrables décrets de la Providence.*

Il était quatre heures du matin quand la lourde diligence de Calais se fit ouvrir, à grand bruit de fouet et de grelots, la grille de l'hôtel des Messageries Royales; et tout aussitôt Paul, son bagage sous le bras, prit le chemin de la rue de Lancry. Comme il était encore assez

loin de sa demeure, il lui sembla voir quelqu'un franchir la porte cochère, regarder vivement à droite et à gauche, et puis s'enfuir à toutes jambes du côté opposé à celui par où il venait. Il s'arrêta, comme si une apparition infernale l'avait tout-à-coup saisi; ses genoux tremblaient, ses dents claquaient, il était éperdu. Bientôt pourtant il se remit et se dit en souriant : — C'est impossible!... Est-ce que Michel n'est pas là? — Avant qu'il fût devant sa porte, on ne voyait déjà plus l'homme ; il avait tourné par la rue des Marais.

Paul entra. Le portier et sa femme étaient hors de leur loge, à peine vêtus, et ils semblaient tout effarés.

— Oh monsieur! s'écrièrent-ils, ne montez pas!

— Comment? dit le jeune homme en pâlissant... Mais ma sœur?... Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à ma sœur?

— Non, monsieur Paul, dit la portière :

mais c'est qu'il y a là-haut des gens de justice... c'est sûrement pour vous prendre et vous mettre en prison, comme ce pauvre monsieur Michel!

— Oui, ils prétendent que vous êtes son complice! ajouta le portier.

— Son complice!... Michel!... la prison!... Est-ce que vous êtes fous tous les deux?

— Ah bien oui, fous! répliqua le portier, fortement blessé d'une telle imputation : vous êtes encore agréable, vous! Tenez, il y avait là tout à l'heure quelqu'un qui vous aurait bien dit si nous sommes fous!

Paul s'élança sur lui, les yeux flamboyans.

— Qui? dit-il, qui... celui qui est sorti, comme j'arrivais, n'est-ce pas? En redingote noire, en pantalon blanc, et sans chapeau... Le blessé de juillet, qui est guéri et qui marche à présent!... C'est bien cela, hein? Il sortait de chez moi, hein?... Mais répondez-moi donc, mais parlez-moi donc! s'écria le

malheureux frère en se tordant les bras de désespoir.

— Ah çà, mais... reprit la femme, vas-tu me faire l'amitié de rentrer dans ta loge, mon homme? Ne croirait-on pas que tu perds la tête, au moins! Quel diable de conte est-ce que tu nous fais? Qu'est-ce que tu dis, voyons!

— Je dis... je dis... je sais bien ce que je dis!... Et sans la fenêtre de la terrasse, il est sûr et certain que... — On n'entendit pas le reste; la portière avait jeté son homme en dedans, et fermé la porte par-dessus lui.

Paul restait là, anéanti, les bras tombans, regardant tout, comme un idiot, sans mouvement et sans voix. La bonne femme s'approcha et lui prit les mains.

— Sauvez-vous, monsieur Paul, reprit-elle d'une voix tremblante; ne l'écoutez pas, ne faites pas attention à ce qu'il dit; il est tout troublé, voyez-vous bien!... Allez-vous-en, je vous en prie; ils sont montés, il n'y a per-

sonne dehors, ainsi allez-vous-en! Ils vous emmèneraient comme ils ont emmené Michel, voyez-vous!

— Michel! Michel! dit le jeune homme réveillé au nom de son ami : ô mon pauvre Michel! Laissez-moi!... il faut que je sache ce qu'ils ont fait de lui... Laissez-moi, vous dis-je! Je n'ai rien à craindre, moi! Eh! de quoi donc voulez-vous que j'aie peur, à présent? Oh! vous avez beau vouloir me retenir, vous ne m'empêcherez pas de monter!...

Il s'arracha violemment des mains de la portière, et ramassant sa valise, il franchit l'escalier d'un saut.

C'était triste, ce qu'il vit là haut! les portes ouvertes, les meubles forcés, ses papiers, son linge, les robes de sa sœur éparpillés sur le carreau; et des hommes sales, à l'œil fauve, aux mains noires, qui furetaient et fouillaient tout.

Au fond de la chambre, le plus loin possi-

ble de ces hommes, il y avait Alice, croisant ses bras tremblans sur sa poitrine presque nue réfugiée là dans un coin, comme une pauvre colombe effarouchée, et qui auraït pourtant voulu se cacher davantage encore quand elle aperçut son frère.

Paul remarqua le surcroît de frayeur que lui causait sa présence ; il vit que les volets de la terrasse étaient ouverts, et que sur cette terrasse il y avait un chapeau d'homme. Le reste lui parut facile à deviner. Alors, il se recueillit un moment, et il trouva que tout ce qu'il avait souffert jusques-là n'était pas digne de supporter la comparaison.

Cependant les agens qui l'avaient entendu s'étaient levés, et leurs figures ignobles le regardaient curieusement. Il aurait peut-être essayé une plainte ou un reproche : ceci l'en empêcha. D'ailleurs, devant un tel malheur il n'y avait plus qu'à se courber.

— Alice, dit-il simplement, qu'est-ce que

ces gens viennent faire chez moi? Le savez-vous?

— Non, mon frère..... murmura la jeune fille, sans oser même changer d'attitude.

A ces mots, celui qui paraissait être le chef, tirant de sa poche un papier aussi sale que lui, intima au jeune homme l'ordre de le suivre à la préfecture de police.

— Oh mon Dieu! c'est moi qui le livre, s'écria la malheureuse.

— Pourquoi donc? répondit Paul sans s'émouvoir. Est-ce que je leur aurais caché mon nom? De quoi m'accuse-t-on? demanda-t-il.

— On vous le dira.

— Et Michel? qu'a-t-il fait?

— On vous le dira.

— Alors, fouillez aussi cette valise, ajouta-t-il dédaigneusement en leur poussant du pied son bagage tout poudreux. Que ceux qui vous paient ne vous reprochent pas au moins

d'avoir oublié quelque chose. Voyez bien. Cherchez bien.

Pendant que les agens défaisaient la valise, le frère s'approcha de la sœur et la forçant à lever les yeux sur lui : — Alice, dit-il, seulement un mot... Avez-vous confié à quelqu'un que j'étais allé à Londres? Répondez-moi vite, nous n'avons pas le temps de pleurer.

— Hélas, mon frère, pardonnez-moi : je l'ai dit !... répliqua la sœur suffoquée de remords et de larmes.

— Et, à qui l'avez-vous dit? Vite! voyons... vite! A Eugène, n'est-ce pas?

— Oui... ô mon Dieu!

— Quand?... Ne me mentez pas! j'en sais déjà tant!... A quoi servirait de me cacher le reste?...

— Hier... seulement... Hier; c'est la vérité, je le jure!

— Le matin, ou le soir?... Allons! allons l'heure fait beaucoup, peut-être.

— Le soir, répondit-elle à demi morte.

— C'est bien. Adieu. S'il revient, vous pouvez lui dire que je suis arrivé ; car je l'ai vu quand il est sorti tout-à-l'heure, et probablement il m'aura vu aussi. Au plaisir, ma sœur ! Tenez, lorsque vous serez seule, pensez à ramasser son chapeau qu'il a laissé sur la terrasse... Les voisins pourraient le voir. Oh ! ma sœur, ma pauvre sœur !... Il n'y a qu'une heure, j'étais encore si heureux, si tu savais ! Je t'apportais de si bonnes nouvelles !

Il avait voulu rester sec et froid avec elle ; il n'avait pas pu... Il l'aimait tant !

— Etes-vous prêt ? demanda le chef de l'escouade.

— Quand vous voudrez, dit-il en retirant avec effort sa main qu'Alice couvrait de baisers. — Et il sortit, emmené par les agens qui bientôt le jetèrent comme une ordure dans l'horrible salle Saint-Martin, cette éternelle honte des gens de Juillet, cette abomination

digne du Moyen-Age, où vingt-quatre heures de séjour suffisent pour tuer la santé la plus robuste, et empester la plus pure organisation. On peut entrer honnête homme dans la salle Saint-Martin et en sortir scélérat; les magistrats le savent, et on dirait vraiment qu'ils ne trouvent point la chose inconvenante. Au fait, que deviendraient ces pauvres procureurs du roi, si l'on s'avisait de diminuer les moyens de corruption humaine ?

A midi cependant, Paul était libre. Il avait montré son passeport visé de Calais; un mouchard était allé aux diligences de la rue du Bouloi constater son départ du 30 juillet, et là-dessus, après un interrogatoire assez court, le juge l'avait provisoirement renvoyé, en y mettant même une sorte de politesse. A cette époque, les fonctionnaires publics étaient encore à douter de leur avenir ; les juges n'avaient pas été rendus stables et inamovibles comme ils le furent depuis ; aussi les trou-

viez-vous pleins de ménagemens et de grâce. Quelques mois après, c'était bien différent. Tout cela n'est, au reste, que la marche naturelle des choses. Il y aurait de la folie à s'en étonner.

A peine sorti de chez le juge, Paul courut à la Force. C'est là qu'était renfermé Michel. La Force, qui fut une demeure de princesses sous Charles V et Charles VI, la Force, où le duc de Caumont donnait de si belles fêtes aux dames de la cour, est maintenant une prison affreuse, où par la plus infâme violation de tout ce que l'humanité a de sacré, le malheur de pitoyable, des gens qui ne sont que prévenus, souffrent ce luxe satanique de tortures physiques et morales qu'on devrait rougir d'infliger même à des condamnés. Là, des inculpés dans une misérable peccadille qu'il suffirait de huit jours pour éclaircir, attendent six mois le bon plaisir de ce qu'il nous convient de nommer la Justice; là, des jeunes gens arrivent, tout pleins

de honte et de sanglots, qu'un peu de bienveillance ou d'instruction corrigerait à jamais de ce qui les fit commettre une première faute : et on les abandonne avec une insouciance féroce au contact corrosif de ce que les bagnes ont revomi de plus dégoûtant ; on les livre eux, des pauvres enfans, victimes peut-être de la faim qui dévorait leurs pères, aux leçons épouvantables de ces vieux criminels qui ne voyent plus d'honneur que dans le vice, et de gloire que dans la propagation du vice; qui voulant rendre à la société vengeance pour vengeance, essayent et parviennent sans cesse à renouveler, à faire pulluler leur race. Comment, bon dieu! ces semences dépravantes ne germeraient-elles pas partout où elles tombent, puisque l'absurdité des formes judiciaires, la paresse des magistrats et l'ignoble matérialisme de la loi ont bien voulu labourer et préparer si admirablement le terrain qui doit les recevoir? Car vous savez, vous tous

qui lisez ceci, combien l'injustice irrite, combien l'abus de la force exaspère ceux qui en sont frappés ; vous savez ce qu'on gagne à mener durement et brutalement les hommes ; vous savez quelles pensées de meurtre et d'incendie peuvent venir dans la tête des malheureux qui ont appris à ne sentir l'autorité humaine que comme un joug de fer rouge sur leurs épaules nues ! Les gouvernans sont des hommes cependant ! Oh ! comme il faut qu'ils aient de leurs semblables et d'eux-mêmes une honteuse opinion, pour supporter qu'à Paris, tous les jours, sous leurs propres yeux, l'inqualifiable régime des prisons plonge ainsi l'humanité dans un bain de fange, dont les émanations sont si puantes et si horribles que nul dans la ville, à moins d'être un marchand, n'oserait habiter le voisinage d'une geôle ! Et il y a des Inspecteurs des Prisons, des gens fort richement payés, en vérité ! il y a un Conseil des Prisons présidé, je crois, par quelque

prince ; et, tous les ans, les Académies décernent des prix de philantropie aux inventeurs de systèmes pénitentiaires. Et tranquillement, en face de tout cela, le gouvernement laisse faire en se croisant les bras ; il dort au bruit des rapports qu'on lit, et des discussions qu'on engage! Mais si vous ne voulez pas qu'on vous haïsse, si vous ne voulez pas qu'on vous méprise, si vous ne voulez pas qu'on vous renverse, changez donc quelque chose, vous qui êtes le pouvoir! améliorez donc quelque chose! ôtez un peu de cette boue! lavez un peu de ce sang! Le peuple ne vous donne pas toute sa sueur et la moitié de son pain pour que vous soyez là, dans vos palais, à vous engraisser comme des lâches!

Paul demanda Michel. On le conduisit à travers les détours de cette sentine immense jusqu'à une espèce de puits appelé la cour du Bâtiment-Neuf; on lui montra la gueule d'une caverne dignement baptisée la *Fosse*

aux Lions, et puis on le laissa chercher son prévenu parmi le fouillis d'escrocs qui se mouvait là-dedans.

L'oncle de Georgette était assis par terre au fond d'une encoignure, les genoux enfermés dans ses mains jointes ; sa tête blanchissante tombait sur sa poitrine. Il rappelait cette déchirante figure du premier plan, dans la MAISON DES FOUS de Kaulbach. A côté de lui, sans qu'il s'en aperçût, il y avait un voleur qui lui mangeait sa soupe : et les autres riaient en voyant cela.

— Allons!... le voilà comme hier, disait-on. Il restera là toute la journée sans parler ni bouger, sans boire ni manger, comme une vraie brute !... Qu'est-ce qu'il a donc ?

Paul rompit ce cercle sinistre, et d'une voix pleine de terreur et de pitié il appela son ami. Alors cette forme accroupie secoua tout à coup son effrayante immobilité ; comme Lazare à la voix du Christ, le mort ressuscita,

le cadavre redevint un homme, et cet homme tomba aux genoux de celui qui l'avait appelé! ses yeux secs et fermés s'ouvrirent ruisselans de larmes, et de sa poitrine haletante sortit un cri qui semblait l'explosion de toutes les joies et de toutes les douleurs humaines.

Il était impossible d'assister à cela sans émotion et sans respect; les voleurs se turent et reculèrent.

— Relève-toi, Michel; relève-toi, mon bon ami, dit le jeune homme avec effusion. Je ne t'ai pas renié, moi, Michel! Je ne t'accuse pas, je ne te juge pas... je t'embrasse!

Et il y eut un vieux forçat qui essuya ses yeux en voyant les deux amis se jeter dans les bras l'un de l'autre. Il pensait à son fils qu'il avait quitté en allant aux galères, et qui pouvait maintenant avoir l'âge de Paul.

— Vous me pardonnez donc? Vous aimez donc toujours votre matelot? dit Michel, la figure illuminée d'une joie divine. Venez-vous

en dehors, que nous causions un peu! Si vous n'étiez arrivé que demain, je vous aurais mieux reçu; parce que ce soir je ne serai plus ici, avec les pailleux, qui couchent deux dans un lit.... et c'est dur! Aujourd'hui Georgette va m'apporter de l'argent pour me mettre à la Pistole. Il paraît qu'on est bien, à la Pistole... C'est une cour où il y a des arbres: M. Béranger y a demeuré. Mais je vous conte là un tas de choses!... C'est que, voyez-vous, je n'ai pas soufflé mot depuis deux jours... Non; je commençais à me laisser aller, moi! Le cœur était parti... Ne plus vous voir, mon bon monsieur Paul; ne pas savoir où vous étiez! Et puis le chagrin d'avoir mal fait ma besogne, l'idée que pendant que le matelot s'était fait prendre comme une bête, il n'y avait plus personne pour garder votre trésor, tout cela m'a vieilli de dix ans.

— Hélas! interrompit le frère d'Alice qui se trouvait alors seul avec Michel dans un coin

de la cour, pendant l'absence du matelot, l'ennemi est venu!

— Comment dites-vous cela? s'écria Michel tout tremblant. Mais ce n'est pas possible! Je ne peux pas avoir eu tant de malheur!.... Ou bien alors, qu'est-ce que c'est donc qu'ils prétendent avec leur bon dieu?

Paul lui rapporta ce qui s'était passé.

Nous renonçons à vous donner une idée du désespoir du matelot. Il se meurtrissait la poitrine, il s'arrachait les cheveux, il criait, il pleurait. Paul essaya de le consoler, mais il n'en put venir à bout.

— Non, monsieur Paul, disait le pauvre homme, c'est fini, voyez-vous. Il faut me laisser: ils feront de moi ce qu'ils voudront... qu'est-ce que cela me fait? Vous pensez bien que je n'irai pas aux galères! aussitôt condamné, aussitôt mort, voilà mon affaire, à moi... Mais regardez donc un peu quelle fatalité?... On a gardé cet homme à l'hôpital

tant qu'on a pu, je l'avais si bien recommandé aux chirurgiens! Il ne se sentait déjà plus de rien, qu'on lui disait encore de rester à se faire soigner ; et quand Georgette venait me voir, elle me rendait compte de mon prisonnier: cela me tranquillisait. Pourtant, il faut qu'il y ait une fin à tout, n'est-il pas vrai? La dernière fois que j'ai vu Georgette, elle m'a dit que le blessé sortirait hier : voilà pourquoi j'ai eu tant de peine! Je sentais cela, vous voyez bien, puisque le diable qui met la griffe dans toutes nos affaires, ne vous a permis d'arriver que ce matin!... Mais qu'ils se dépêchent donc de me juger! Je ne suis plus bon à rien, pas même à garder une porte... je suis un vieil animal!... Qu'ils me donnent donc mon compte, et que je parte! Et dire que dans tous leurs boulets, les vaisseaux anglais n'en ont pas trouvé un à ma mesure! La belle vie que j'ai menée! La prison; la misère; la prison! Ma sœur

qu'on me perd et qui meurt; la vôtre en train de faire comme la mienne... C'est du beau que tout cela... et il y a de quoi être fier!

— Allons, Michel, du courage! dit le jeune homme en soupirant profondément: il nous en faut, à tous deux!... Ne pense plus à ma sœur: me voilà maintenant, et j'aurai raison de ce qui s'est fait. Mais ce crime, Michel? qu'est-ce donc que ce crime? Valery t'accuse d'être venu chez lui pour le voler: ce n'est pas vrai, dis-moi?

— Je ne suis pas venu chez lui pour le voler; je suis venu chez lui et je l'ai volé: voilà ce qui est vrai, répondit tranquillement le matelot.

— Vous avez fait cela, Michel! dit le frère d'Alice avec sévérité: c'est pour cela que vous avez abandonné ma sœur?

— Oh! ce n'est pas dans l'histoire du vol que j'ai eu tort!... seulement j'aurais dû attendre votre retour, voilà tout. Approchez-

vous de moi davantage, je vais vous dire l'affaire tout bas. Deux jours après que vous fûtes parti, voilà que les choses prirent une fameuse tournure pour les députés ; et vous auriez eu de l'agrément à voir comme ils faisaient leur tête dans la ville. Tous ceux qui s'étaient sauvés revinrent au triple galop ; il ne s'agissait plus de bataille, il s'agissait de butin ! M. Valery fit comme les autres. Mais il avait une inquiétude, pourtant ; il pensait que vous aviez dû recevoir des lettres de votre famille, et votre famille s'étant trouvé mal arrangée de sa part, il aurait été bien aise de savoir ce que vous en pensiez. Pour lors, il me fit donc venir chez lui : et après m'avoir offert la goutte, il se mit à me demander où en étaient mes affaires ; il me dit qu'il allait être puissant et qu'il se ferait un plaisir de me pousser quelque part, dans les bâtimens, d'autant que je m'étais solidement battu durant les Trois Jours. Moi, je lui dis comme

cela que je n'en étais pas à demander ma vie ; que si je lui avais rendu un service trois ou quatre jours auparavant, c'était parce que vous l'aviez bien voulu ; qu'il ne me devait rien, ni moi non plus. Il me fit de grands éloges sur mon désintéressement : et puis, après avoir encore un petit peu tourné autour de la chose, il entama votre chapitre pour tâcher de savoir où vous étiez allé : car il paraît que son neveu l'avait déjà prévenu de votre départ. Moi, je lui répondis tout bonnement que je n'en savais rien. Alors il me prit par tous les bouts, me disant qu'il voulait devenir votre ami, qu'il n'oublierait jamais ce que vous aviez fait pour son neveu, et puis qu'il fallait établir Georgette, et vous donner une belle place, à vous, ainsi qu'à votre père : est-ce que je sais, moi ! Même qu'il ouvrit son secrétaire pour fouiller dans son portefeuille, et déchirer les croix que je lui avais faites dans le temps, pour l'argent de l'Anglais et d'autres

petites sommes. Ce fut à ce moment-là que j'ouvris un peu les yeux, monsieur Paul! parce que pendant qu'il tenait son grand portefeuille ouvert, je venais de reconnaître la grosse lettre, s'il vous plaît. Vous savez bien cette fameuse lettre, cachetée en rouge au milieu et dans les quatre coins, que j'avais vu remettre à M. Valery le jour où l'Anglais s'est noyé? Oh! c'est qu'elle était joliment restée dans ma tête, entendez-vous; on m'en aurait montré un mille avec, que j'aurais tout de suite mis la main sur celle-là. Pourtant je n'eus l'air de rien, j'avais peur d'effaroucher mon homme; mais il faut croire que cela lui fit un effet aussi, à lui, car en serrant son portefeuille et en refermant le secrétaire, il se remit à me parler de Granville, et de la promenade de l'Anglais, et de ce que j'avais pu voir dans mon rocher. Moi, je lui dis que j'étais bien étonné de la manière drôle dont vous aviez pris la chose, parce qu'il me semblait que dans tout cela

un chat n'aurait pas eu de quoi se faire seulement tirer la queue... Comme il allait me répondre, en me faisant sûrement quelque fagot, un domestique est entré pour lui annoncer que je ne sais pas qui, un ministre, je crois, voulait lui parler dans le salon. Alors il m'a dit de l'attendre et de ne pas m'ennuyer, qu'il allait bientôt revenir: et il m'a laissé là. Quand j'ai été seul, moi, il m'est venu tout de suite une idée à propos de la lettre : j'ai pensé que c'était peut-être votre affaire à vous autres, qui se trouvait là-dedans! Et pendant que la musique de la garde nationale était dans la cour à faire un tremblement qu'on n'aurait pas entendu le bon dieu tousser, j'ai atteint mon ciseau qui ne mequittait jamais, vous savez bien ; j'ai soulevé le cylindre du secrétaire, j'ai fouillé dans le portefeuille, j'ai empoigné la lettre, et puis je suis parti. Voilà ce que j'ai fait, monsieur Paul : et si c'est une mau-

vaise action, je peux déclarer hardiment que je n'en ai jamais eu parmi mes bonnes qui m'aient semblé si douces à porter. J'étais aussi fier de mon coup que Louis-Philippe pourrait l'être, tenez! Dire que de cette façon-là j'aurais pu vous aider à sortir de peine et conserver la tranquillité de ses vieux jours à votre bonne mère: c'est cela qui me rendait heureux! En chemin, je tâtais ma lettre, je la serrais sur mon cœur, et cela me faisait un bien, si vous saviez! Pour me la prendre, il aurait fallu se mettre plus de quatre, allez! Depuis mon engagement de corsaire, jamais un papier ne m'avait donné pareil contentement. Oh! je vous aime tant, monsieur Paul, que je ne sais pas, moi! mais je croirais assez que c'est vous autres qui êtes mon existence. Il n'y a pas de chose au monde que je ne sois prêt à faire pour vous. Ils m'ont dit que j'étais un voleur et un scélérat, ceux qui m'ont arrêté le lendemain; mais—Qu'est-ce que cela me fait,

que je leur ai répondu? Je ne me moque pas mal de votre opinion! Il n'y en a qu'un dans le monde qui pourrait me prouver que j'ai eu tort, et pour me le prouver, celui-là n'aurait qu'à me le dire : au lieu que vous autres, vous me le dites parce que c'est votre état! — Mais, voyons donc! ne soyez pas ému comme cela, monsieur Paul, ne pleurez donc pas : si vous trouviez une occasion d'être agréable à votre vieux Sansonnet, est-ce que vous laisseriez le diable l'emporter sans rien dire, voyons? Et puis bah! cela n'en vaut peut-être pas la peine seulement! Il n'y avait peut-être rien dans cette lettre; il n'y avait peut-être que des billets de banque, la belle affaire! Eh bien?.. vous ne me parlez pas?.. Est-ce que vous êtes fâché contre moi?

Paul se taisait en effet, car il était suffoqué d'admiration et de douleur. Après cette confession héroïque, faite en termes si simples, il ne put que regarder le matelot; mais son

regard disait tant de choses que Michel eût donné ce qu'il lui restait de vie pour en avoir encore un pareil.

— Vous n'êtes donc pas fâché? dit-il avec une joie d'enfant. Bien vrai, bien vrai?

Paul lui tendit les bras.

— Oh! c'est que quand je vous ai vu, j'ai eu si peur! reprit le bonhomme. Je me suis dit : — s'il allait me gronder, pourtant! — Et pour ce qui est de votre pauvre petite sœur, vous ne m'en voulez pas non plus? Je ne savais pas qu'ils me prendraient si tôt, voyez-vous : je croyais toujours que vous alliez revenir...

— T'en vouloir, Michel! t'en vouloir, mon dieu! De quoi donc serais-je fait, s'écria le frère d'Alice.... Mais tu ne resteras pas ici, entends-tu; je veux que tu sortes de prison aujourd'hui, je veux que tu sois libre! Je vais trouver Valery : il ne sait pas encore que je viens de Londres, j'espère; il ne sait pas que j'apporte de quoi le perdre, il n'aura pas eu

le temps de s'enfuir; il retirera sa plainte, Michel; ou malheur à lui!... Dis-moi! qu'as-tu fait de la lettre?

— Allons, allons... interrompit le matelot, sans paraître avoir entendu les derniers mots de Paul; ne vous mettez pas en colère. Les gens rusés, voyez-vous, on les prend par la ruse. Il ne faut rien gàter; soyez doux! A présent que je vous ai vu, moi, me voilà tranquille et j'ai le temps d'attendre... Ainsi, pas de sottises. On aurait besoin de vous tenir comme un enfant, vous! Si pour l'instant vous laissiez l'oncle en paix? Si vous commenciez par le neveu? Je crois que cela vaudrait mieux. Tenez, voilà le guichetier qui vient vous mettre dehors... Comme le temps a passé vite!

— Mais la lettre? répéta le jeune homme en baissant la voix.

Le guichetier était tout près d'eux. Michel se pencha à l'oreille de Paul.

— Je l'ai brûlée, dit-il.

— Comment brûlée?

— Sûrement, brûlée... Tiens, écoutez donc! ils allaient me prendre avec... Je me suis dit : — Au moins, comme cela, elle ne profitera à personne.... — Et je l'ai brûlée.

— Tu as brûlé cette lettre, Michel? répéta le jeune homme désolé.

— Oh mon Dieu, oui!

— Mais tout est perdu, alors?

Le guichetier les sépara.

IV.

SOIRÉE CHEZ UNE DUCHESSE.

IV.

Soirée chez une Duchesse.

I.

Paul avait trop présumé de sa bonne volonté. Quatre mois après cette scène, le malheureux Michel était encore à la Force. Le frère d'Alice avait vu Valery pourtant ; il lui avait montré le duplicata des lettres de change acquittées par la maison Coutts, il lui avait

donné tout de suite à choisir entre le retrait de sa plainte contre Michel ou une dénonciation devant la Chambre des Députés. — Oui ! avait dit le jeune homme plein de colère et de douleur, j'irai demander aux constituans de Juillet l'autorisation de poursuivre leur collègue qui a volé mon père ; je leur déclarerai que c'est une honte pour un pays, lorsque les lois sont faites par des hommes sans probité ; et quand mon accusation serait repoussée, quand un arrêt de tribunal me renverrait, moi, entaché du nom de calomniateur et de fourbe, le député de Dieppe n'en serait pas moins perdu devant la France, car la France, je veux croire cela pour l'honneur de mon pays, la France exige aujourd'hui que ses représentans soient comme la femme de César, assez élevés dans leur vertu pour que le soupçon même ne puisse point monter jusqu'à eux ! — Alors, Valery s'était soumis, parce qu'il avait frayeur, parce que c'était une ter-

rible chose vraiment que cette marche lente et silencieuse des événemens qui lui faisait ainsi pièce à pièce un avenir tout d'opprobre et de flétrissures : et comme il n'osait pas assassiner Paul, à cause du Code pénal, il était allé dire aux hommes du parquet qu'il y avait eu erreur et précipitation dans sa plainte, et qu'il tenait Michel pour un honnête vieillard, tout-à-fait éloigné d'avoir jamais voulu lui faire le moindre tort. Mais hélas ! le parquet ressemble à l'Achéron, il est avare de sa proie. Dégagez l'intention ; niez-la, si vous voulez ! le parquet maintient le fait. La partie civile se tait, se rétracte, elle pleure, elle supplie au lieu d'accuser ; le parquet la laisse faire et il persiste, parce que la VINDICTE PUBLIQUE doit être satisfaite ! Car les hommes, voyez-vous bien, n'ont pas su imaginer la Société plus noblement qu'ils n'ont imaginé Dieu ; c'est toujours un être à l'image de l'homme, un être sans pitié, sans pardon, un

être méchamment organisé, qui a des passions et des colères, un être qui s'offense et qui se venge ; la tradition pure et simple du Père de Famille antique avec son droit de vie et de mort. Il y avait eu, disait le parquet, soustraction dans un lieu habité, avec préméditation et bris de serrure ; c'était un vol qualifié, il fallait de toute nécessité qu'il s'en suivît un procès en cour d'assises. M. Valery voulut vainement arguer de sa haute position et faire valoir son influence protectrice ; l'homme du roi, qui était un peu carliste, répondit avec cette superbe indignation d'audience que vous connaissez tous : — Il est bien étrange, Monsieur, qu'un législateur veuille entraver le cours de la justice ! — Après tout il avait raison, cet homme ; il était dans son rôle, il était dans son droit. Il ne s'agissait point pour lui que le tort fût réparé, mais qu'il fût puni. Notre société s'inquiète bien des réparations ! Que dis-je, elle ne voit de réparation que

dans la souffrance, la prison et la mort. Un homme a tué un autre homme, la société le tue : n'est-ce pas absolument comme si elle ressuscitait celui qui est mort ? Au lieu d'un cadavre, cela en fait deux : l'équilibre est établi ! C'est bien dommage pour le triomphe du principe qu'on n'ait pas encore trouvé le moyen de tuer vingt fois celui qui aurait tué vingt personnes.

Quand ils sortirent du cabinet du procureur du roi, l'un désolé, menaçant, l'autre tremblant et confus ; Valery, après avoir beaucoup hésité, demanda à Paul ce qu'était devenue la lettre volée, et Paul lui répondit que Michel l'avait jetée au feu. Le député respira.

Quatre mois s'étaient donc passés, comme nous l'avons dit. On touchait à la fin de décembre, et depuis long-temps déjà, la santé d'Alice donnait à Paul les plus vives inquiétudes. Ce beau visage si frais avait perdu son éclat ; ce front si lumineux et si pur s'était

obscurci et plissé. La pauvre jeune fille ne dormait plus ; et ses yeux, toujours rouges de larmes brûlantes, prenaient en se levant sur son frère, comme à la dérobée, une indicible expression de terreur et de honte. Cependant Paul ne l'interrogeait point sur le passé, il était doux et calme avec elle, il attendait patiemment qu'elle s'expliquât. Un jour qu'il était allé voir le prisonnier, il achevait tristement de dîner avec Georgette et Alice en leur parlant de cette cause douloureuse qui devait enfin faire partie des prochaines assises, quand tout-à-coup Alice devint d'une pâleur effrayante, poussa un cri et s'évanouit. On courut chercher un médecin, et celui-ci après être resté quelques minutes seul avec la malade, revint dire au jeune homme que c'était là le symptôme d'une grossesse déjà assez avancée. — On m'a permis de vous faire cette confidence, ajouta-t-il ; un frère, c'est comme une mère : ayez de l'indulgence et des ména-

gemens, Monsieur. Au reste, le sujet est fort et bien constitué: nous n'avons point, je crois, d'accidens graves à redouter.

Puis il salua et sortit.

Alors Paul entra dans la chambre d'Alice, et elle lui raconta tout, en le priant à genoux pour celui qui l'avait séduite.

Le frère écouta long-temps sans mot dire ; et quand il vit qu'elle ne parlait plus :

— Ainsi, demanda-t-il, vous vous aimez tendrement tous les deux?

— Oh oui! mon frère.

— Ainsi.... tu l'aimerais jusqu'à devenir sa femme, s'il te le demandait? Tu l'aimerais jusqu'à me quitter pour lui? Je ne t'impose rien, ma sœur; remarque bien que je puis le tuer, cet homme!

— Oh! ne le tue pas, mon frère... car si tu le tuais, je mourrais.

— Pourtant.... Allons! nous verrons si

c'était écrit. Repose en paix, ma sœur ; je ferai mon devoir jusqu'au bout.

Il n'osa pas lui dire qu'il connaissait une femme qu'Eugène avait séduite aussi, et puis abandonnée, car il aurait frémi de lui apprendre ce qu'était maintenant cette femme : mais tout de suite il se mit en route pour chercher l'amant de sa sœur.

Eugène n'était pas chez lui : son domestique—car depuis la fabrication du nouveau roi, le neveu de M. Valery, le député, se trouvait en fort belle voie d'avenir : il allait chez les ministres et chez le roi, il avait des meubles et un domestique : — son domestique donc, voyant que Paul insistait, et qu'il insistait l'argent à la main, voulut bien conduire l'ancien ami d'Eugène jusqu'à une belle maison de la rue Saint-Lazare, chez madame la duchesse de L*** qui donnait une grande soirée. Le frère d'Alice promit à ce garçon de ne point dire à son maître comment il avait

su qu'il était là : et suivant la longue cour plantée d'arbres, éclairée de lampions, encombrée de voitures, il monta un escalier resplendissant, et dit aux valets qui gardaient les portières du salon d'annoncer M. Paul Duplessis.

Une circonstance récente venait de rendre ce nom célèbre. Paul avait fait un drame pour les débuts de Georgette, et dans ce drame, tableau de bourgeoises infamies, dans ce drame qui mettait à nu les hideux ressorts de l'industrialisme politique, l'enfant maudit, le frère désespéré avait répandu en nappes flamboyantes l'amertume et la douleur qui l'inondaient. C'était un pamphlet que ce drame, un pamphlet où chaque mot tonnait comme la foudre, un chant magnifique d'indignation et de colère, que l'on ne pouvait entendre sans rougir et sans trembler. Mais les puissans du jour, ces usurpateurs éhontés, ces mendians altérés d'or et d'honneur, qui étanchaient alors

à si longue haleine leur inextinguible soif de quinze ans, ne voulurent point souffrir qu'un insolent homme du peuple les montrât ainsi tout vivans à ses frères qu'ils dévoraient ; et la pièce de Paul fut scandaleusement supprimée à la seconde représentation. Eh bien, malgré le fracas d'émeutes qui jour et nuit soulevait le pavé bouillonnant de ses rues, Paris résonnait encore de l'explosion dramatique qui l'avait tout-à-coup frappé comme la trompette du Jugement ; et la presse entière s'était émue au précoce abus de pouvoir, par lequel des gouvernans douteux avaient osé, de façon si impudente et si brutale, arrêter le premier élan d'une courageuse intelligence. En face du jeune poète, qui gisait là, par terre, sanglant et les ailes coupées, toute querelle littéraire avait fait silence, parce que tous les intérêts avaient reçu leur part de la commotion, parce qu'une spoliation si effrontée ne permettait plus la sécurité à per-

sonne, parcequ'à cette fougueuse annonce chacun croyait déjà sentir, entre ses mâchoires frémissantes, l'ignoble bâillon de la censure. Ainsi donc, Paul avait eu pour lui tout le monde; et ceux-là même qui s'étaient trouvé le plus blessés de son succès, des rivaux jaloux, des entrepreneurs privilégiés, des critiques rongeurs aux dents cariées de venin, avait pris sa défense à grand bruit. Ces gens pensaient apparemment que le pouvoir les avait volés, en leur ôtant l'occasion de mordre ou de tuer un nouveau venu. Quand des chiens se battent pour un os, si l'homme vient et s'avise royalement de finir la dispute en s'emparant du sujet, les plus furieux contre l'homme seront certainement ceux qui voulaient arracher l'os à son possesseur légitime : les ennemis de Paul avaient fait comme les chiens, ils s'étaient tournés tout en colère contre la tyrannique puissance qui leur ravissait une victime. Au surplus, Paul ne s'y

trompait pas; il n'était point la dupe de cette malveillance métamorphosée : il n'avait plus assez d'illusions, hélas! pour croire sincères des amitiés si subites.

Ainsi, quand le nom de Paul Duplessis retentit dans la somptueuse foule qui peuplait le salon de la duchesse, on vit presque toutes les têtes se tourner curieusement et spontanément vers la porte, et suivre long-temps de leurs regards le jeune homme qui venait d'entrer. C'est que le nom et l'homme allaient si bien ensemble! Le drame défendu, cette prophétie mélancolique et funèbre, ce souffle de mort sur les flambeaux de la victoire de Juillet, cette exhibition terrible, où tant d'amour et de tendresse se mêlaient à tant de plaintes et de rage: tout cela revivait dans la figure sombre et triste du poète. Ses yeux donnaient le remords; ses joues sillonnées, ses lèvres pâles, ses cheveux désordonnés et tombans, étaient d'une majesté étrange. Il se fit parmi les fem-

mes un murmure de sollicitude et de sympathie : les femmes sont pleines d'amour pour ce qui est noble, hardi et malheureux. Parmi les hommes au contraire, il y eut comme une affectation de pitié ; on en vit qui souriaient, on en vit qui haussaient les épaules. C'est que la plupart appartenaient précisément aux impertinentes variétés d'espèce que Paul avait marquées de son ardente prose : ils voulaient paraître dédaigneux et superbes devant leur accusateur ; ils tenaient à ne point lui laisser voir combien était profonde la blessure qu'il leur avait faite.

Paul ne prit pas garde à tout cela, seulement. Il cherchait Eugène et s'inquiétait de ne pas l'avoir encore aperçu. Comme il allait et venait de groupe en groupe, d'habit noir en habit noir, il rencontra la maîtresse de la maison. Il voulait la saluer tout simplement et passer, mais cela lui fut impossible ; son ancien et malheureux amour, le premier et

le seul de sa vie, cet amour qu'il croyait mort depuis deux ans, s'était tout-à-coup rallumé. Il avait jadis servi de jouet à une femme bien belle et bien dangereuse, il savait cela, il avait vu cela; et depuis, cependant, quand il s'était juré que nulle affection ne le distrairait d'Alice, quand il avait présomptueusement voulu fondre toute sa nature dans une pensée unique d'abnégation et de fraternité, souvent, trop souvent, mon dieu! à travers les dévorantes nuits de sa jeunesse, il avait vu passer ironique et moqueuse l'ombre enchanteresse de cette femme! D'autres fois aussi, dans ses rêves insensés, il lui semblait l'entendre doucement gémissante, soupirer à son oreille une prière de pardon. Et puis le jour venait, et le surprenait, pantelant de désirs et de rage, rappelant à mains jointes son erreur envolée; et, sans oser rien dire, il allait, le malheureux, demander à son impuissante sœur, à sa sœur égoïste qui avait peur de lui, un peu

de tendresse, ou de confiance, ou de pitié ; il allait demander que quelqu'un pleurât sur lui, il allait demander qu'on l'aimât, enfin! Et personne ne lui répondait, personne ne lui tendait la main! pas une larme, pas un sourire ne tombait en aumône au pauvre mendiant! Paul rentrait en lui-même alors, désespéré, mourant, furieux; il trouait sa poitrine de ses ongles pour y resserrer sa souffrance, il admirait combien c'est infâme à une femme d'attacher joyeusement aux flancs d'un jeune homme la torche enflammée des passions, et puis de le laisser après cela sans regret, sans souci, comme font ces chasseurs barbares qui n'achèvent point l'oiseau qu'ils ont blessé. Eh bien pourtant, c'est si indestructible, le premier amour d'un homme, que malgré lui, à cette heure, Paul sentit son cœur battre et sa tête brûler. Il retrouvait madame L***, la conspiratrice de 1828, la clandestine charbonnière de la rue des Couronnes, il la re-

trouvait duchesse, le front ceint de diamans et de titres, entourée d'enthousiastes et d'amans, et grande et puissante, et plus belle, plus enivrante que jamais! Et cette femme si fière de la chute des Bourbons, cette femme heureuse, vengée, triomphante, était là devant lui; elle le regardait avec une charmante surprise, elle semblait reconnaissante de le voir, elle rendait tous ses beaux jeunes gens jaloux de lui!.. Le rival sacrifié d'Eugène n'eut point la force de surmonter son émotion, il se laissa prendre au bouleversant prestige qui rayonnait autour de la duchesse, il resta interdit et vaincu, attendant comme autrefois l'ordre, le signe de sa souveraine, prêt à lui baiser les pieds à genoux, prêt à lui dire : — Pardonnez-moi de m'être plaint quand vous m'avez trompé!

Elle vit cela, et elle sourit, la grande dame! et nul repentir ne troubla sa joie. Elle ne sentit que l'égoïsme inhumain d'un maître qui

voit revenir à lui l'esclave qu'il a battu et chassé. Pourtant elle usa convenablement de ses avantages : peut-être au fond se reprochait-elle d'avoir mal deviné autrefois l'homme qui venait de se révéler devant tous si plein de chaleur et de force ; c'est pourquoi elle tendit à Paul sa main blanche et brillante, en le grondant doucement d'avoir fait jusques-là si peu de cas de ses invitations. Car il faut savoir que bien des fois déjà Paul avait été prié d'assister aux soirées de la duchesse, parce que Paul était un homme de la presse, cette grande puissance d'alors, puissance si vigoureuse et si haute que toutes les autres en avaient peur et se liguaient instinctivement pour la renverser. Or la duchesse de L*** était ambitieuse et vaine, elle avait un ardent besoin de renom et de bruit ; elle eût tout donné, elle se fût donnée elle-même, n'en doutez pas, à condition de faire adopter par la presse son nom si long-temps proscrit, et conséquemment oublié.

Deux mots qu'elle eut la maladresse de laisser échapper apprirent cruellement au jeune homme le secret d'un accueil si personnel et si touchant. A ces mots que la noble duchesse aurait volontiers rachetés de son sang, Paul Duplessis secoua la tête comme un lion blessé, et levant ses yeux indignés sur cette femme qui ne trouvait pas que c'était assez de l'avoir joué une fois, il allait certainement prendre une revanche terrible; mais il vit Eugène debout à côté d'elle, il se souvint pourquoi il était venu, et d'un ton glacial, il dit à madame L***, en posant sa main crispée sur l'épaule du séducteur d'Alice : — Veuillez m'excuser, Madame; mais je crains que Monsieur n'ait envie de s'en aller, et c'est pour lui seulement que j'ai osé apporter la poussière de mes pieds sur le tapis de votre salon.

Ensuite il s'inclina profondément et il emmena Eugène dans une autre pièce.

Cependant la soirée allait commencer. Le

roi des concerts de Vienne et de Londres, un jeune homme déjà salué par les vieillards les plus fiers, Sigismond Thalberg venait de s'asseoir au piano. Devant lui, dans une attente solennelle, cinquânte femmes et cinquante hommes, tous jeunes, tous riches et beaux, tous grands musiciens, tenaient prêtes leurs cent voix superbes, chœur inouï de ducs et de princesses, comme en rêvait Beethoven pour sa symphonie de Napoléon. Derrière le pianiste étaient debout Levasseur et mademoiselle Falcon, le démon et l'ange de notre pauvre musique française : à côté de lui brillaient deux harpes étincelantes, la harpe de Labarre, et celle d'une élève de Labarre, peureuse petite fille que son maître, tout glorieux d'elle, voyait pourtant grandir avec une terreur jalouse, mademoiselle Bertucat, l'enfant des montagnes, à présent si énergique et si savante. Thalberg promena sur cette multitude attentive le regard lent et tranquille que vous

connaissez, et chacun porta la main à son cœur, chacun se sentit saisi de respect, même les agens de change, même les aides-de-camp du roi! Ce fut une possession subite, irrésistible, universelle, comme si tous les artistes eussent reconnu leur maître, tous les spectateurs un dieu. Alors, Thalberg parut satisfait; il laissa tomber ses doigts sur les touches, et le piano, une froide et sèche mécanique, prenant vie et feu tout-à-coup, le piano devenant une grande voix, devenant un grand peuple sous cette pression énergique, chanta de tous ses sanglots la sublime prière de Moïse, cette invocation surhumaine, ce transport de passion et de foi, inondé de détresse et de larmes, comme Rossini n'en aura plus jamais, maintenant qu'il est si loin de sa jeunesse combattante et tourmentée; maintenant qu'il a oublié, sans doute, l'homme riche, le convive flatteur des banquiers, étouffé comme les autres sous la jouissance et sous

l'or, ce que souffrait jadis le pauvre enfant du peuple, apprenti mourant de faim, couvert de haillons, chez un forgeron des États Romains! Que c'était beau, mon dieu, ce prélude de Thalberg, mariant les douces rêveries et les sombres images de la poésie allemande aux brûlans soupirs de la poésie italienne! C'était grand comme Rubens et Raphaël ensemble; c'était terrible comme Rembrandt et Salvator dans le même cadre. Et quand les religieuses mélodies qui pleuraient sous les doigts du pianiste autrichien s'éteignirent suppliantes dans le magnifique appel des harpes, Levasseur et mademoiselle Falcon avaient presque oublié que leur tour était venu; et quand, bientôt après, le chœur, frémissant d'enthousiasme, fit mugir comme un orage l'ardent cantique des Hébreux, les assistans émerveillés faillirent tomber à genoux! Puis tout se tut, et l'on n'entendit plus que les murailles qui vibraient.

Alors on vit que sur l'estrade, au milieu du salon, il s'était levé de terre une figure inconnue, fantastique, impossible; tout ce que les remords, les passions et la douleur peuvent accumuler à l'envi de témoignages désolans, profonds, épouvantables. C'était un squelette habillé de noir, qui se tenait debout en tremblant sur ses os décharnés, et dans sa tête géante, verte et creuse comme une tête de mort, sous ses longs cheveux tristes et larmoyans, il y avait deux yeux ternes et sans vie. Ses mains grises, noueuses, interminables, tenaient un archet et un violon, et sur ce violon une seule corde était tendue, la quatrième; les trois autres pendaient au manche. Le frisson courait dans toutes les veines, la peur sur tous les visages. Le fantôme vit cela, et de ses yeux de cadavre partirent deux éclairs ironiques et froids qui flamboyèrent long-temps autour de lui. Ensuite il leva son archet: Thalberg, toujours

impassible, frappa sur le piano trois accords mats et lugubres qui retentirent douloureusement, ainsi que la hache de l'échafaud quand elle descend tuer un homme, ainsi que l'horrible coup de cimbale de Berlioz à la fin de la *Marche du Supplice*. Alors Nicolo Paganini, remuant ses lèvres blanches comme s'il invoquait Dieu ou Satan, étreignit son violon dans sa main qui craquait; et cette corde unique, cette corde misérable se mit à chanter, elle aussi, la prière de Moïse, mais bien autrement terrible, bien autrement déchirante et désespérée que n'avaient pu la faire le chœur aux cent voix, et le piano, et les harpes, et Levasseur, et mademoiselle Falcon! Ce n'était plus la prière de Moïse, c'était la prière d'un damné; c'était une plainte amère et sans ressource; c'était l'imprécation éperdue d'un coupable mourant, qui à l'heure du repentir et de la tombe, voit les ombres de ses victimes se dresser devant lui, sans

pardon et sans pitié. Oh oui ! si quelqu'un osa lever la tête pendant une telle musique et considérer la fascinante figure de l'infortuné qui la jouait, celui-là dut avoir envie de fuir ou de s'écrier ! car jamais il n'y eut face plus sublime dans son horreur, jamais l'art, et le génie, et la souffrance ne contractèrent plus superbement un visage humain. Vainement, après que l'infernal archet eut cessé de mordre cette corde funèbre, voulut-on reprendre le chœur interrompu, tous les fronts restèrent courbés et vaincus, chacun sentit que la voix était morte au fond de son gosier.

Quand ils revinrent à eux, le fantôme avait disparu de l'estrade ; il s'était réfugié dans l'ombre, comme s'il eût cherché un sépulcre. Paul et Eugène le virent passer près d'eux, chancelant et brisé. Puis tout-à-coup il s'arrêta ; il se redressa illuminé, magnifique ! Car l'assemblée ranimée faisait tomber les voûtes sous le fracas de son enthousiasme, et

cette admiration effrayée, cette frénésie ardente qu'il inspirait, restaient les seules joies qui fussent désormais permises au malheureux Paganini; c'était en elles, et rien qu'en elles, qu'il puisait un peu de force et de vie. Il serait tombé mort, n'en doutez pas! le jour où son apparition aurait laissé le public sans saisissement et sans peur.

Après l'enfer on eut le ciel. Celle que la musique nous a tuée, celle qui traversait l'Europe, il y a deux ans, dans l'appareil d'une impératrice que l'on couronne, avec un peuple entier pour escorte, et des rois, la tête nue, aux portières de sa voiture; celle qui était belle, et suave, et douce, et charmante entre toutes les femmes, comme son nom m'est cher entre tous leurs noms, Félicia l'espagnole, qui a lancé si haut dans la gloire l'appellation chétive de son mari Malibran, Félicia, votre orgueil et votre honneur éternels, à vous autres, pauvres femmes de théâtre que notre

pruderie imbécile s'obstine encore à vouloir souiller, Félicia le grand poète, Félicia la noble artiste, plus grande que Dorval, la femme toute d'amour et de feu, l'enfant plein de grâce et de naïveté, qui pour complaire sans doute aux arrangemens mesquins et vulgaires de son second maître, espèce de glaçon belge qu'elle adorait, consentit à mourir à vingt-quatre ans en l'honneur des fileurs de Manchester, ces guinées vivantes, ces lourdes banknotes toutes boursouflées de bœuf et de bière!... Félicia, l'angélique musicienne enfin, versa les notes embaumées de sa voix divine sur les poitrines palpitantes que le violon de Paganini venait de déchirer. Et alors, tous ces gens se demandèrent quelle femme c'était donc que la duchesse de L*** qui pouvait leur donner tant de merveilles à la fois; quand pour en posséder une seulement, des souverains eussent peut-être engagé leur trône!

Mais, tandis que cela se passait, tandis que ces enchantemens d'un autre monde couraient en accords infernaux ou célestes dans la chaude atmosphère des salons, au fond d'une obscure bibliothèque, Paul, appuyé debout contre le bureau de la duchesse, forçait Eugène à se confesser à lui; et il écoutait parler l'amant de sa sœur, et dans sa main qui se cachait brûlante sous ses vètemens, il lui semblait sentir se fondre le manche d'ébène de son poignard! Plus d'une fois, après un formidable tutti, lorsque tout-à-coup à la foudre succédait le silence, l'auditoire entendit résonner au loin des cris étranges, des sanglots de colère et de rage: c'est qu'alors le terrible entretien des deux jeunes gens avait voulu dominer l'immense voix de la musique, sans pouvoir assez vite redescendre au ton de la discrétion et du mystère. Seule, parmi la riche et bienheureuse assistance, la duchesse savait d'où partaient ces clameurs interjetées et ce qu'elles

devaient signifier, car elle avait vu tout ce que contenait de ressentiment et de désespoir le regard lancé par Paul à Eugène, et celui-ci s'était dernièrement assez trahi avec elle, pour que la noble dame connût suffisamment jusqu'où le médecin avait porté ses torts à l'égard des malheureux enfans de M. Duplessis. Toutefois, elle restait calme et souriante, et, en la voyant ainsi, beaucoup de ceux qui étaient là crurent que leurs oreilles les avaient trompés.

Mais bientôt les interruptions devinrent bruyantes et sinistres au point de mettre tout le monde en rumeur. Les dames avaient peur, les cavaliers grondaient, les musiciens se taisaient. Il était devenu clair pour tous qu'on se disputait quelque part. Chacun blâmait à sa façon l'inconvenance d'une pareille scène; et, comme de raison, le salon de la duchesse n'était, à ce propos, ni plus ni mieux traité qu'un lieu public où l'on paie en en-

trant. Les arrogans personnages ne voyaient qu'eux, ne pensaient qu'à eux; c'était à eux qu'on manquait d'égards et de respect; ils se souciaient fort peu vraiment de ce que tout cela pouvait avoir de blessant pour la dignité de celle qui les recevait; et leurs plaintes malignes, leurs réclamations équivoques, rabaissant pour ainsi dire madame L*** au rôle d'ouvreuse ou de buraliste, semblaient lui impliquer l'ordre de mettre elle-même à la porte les perturbateurs de leurs plaisirs. Et pourquoi ces bourgeois palatins, ces patrices de toge et d'épée, ces commis parvenus, ces hobereaux débarbouillés, tous ces poltrons de juillet devenus braves en août, n'auraient-ils point pris leurs aises grandement et librement? Ne pouvaient-ils point conclure d'une si belle fête qu'elle avait été donnée pour eux, et comme un insigne hommage rendu à leur puissance encore toute chaude? La duchesse n'avait-elle pas deux neveux, parfaitement

fashionables, et très dignes en conséquence de figurer dans le vivant bagage de quelque ambassadeur ? Le roi de la Révolution n'avait-il point déjà jeté aux orties le *rifflard* des barricades, et mis des plumes à son chapeau gris ? Pouvait-on, à moins d'être Laffitte ou Lafayette, ne pas voir là-dedans un appel timide, mais infaillible aux bonnes choses de jadis ? Et pourquoi alors madame L*** qui avait été dame du palais de l'Empereur, n'eût-elle point tâché de s'enrôler, à titre à peu près semblable, parmi la domesticité femelle de Sa Majesté Louis-Philippe ? Ainsi donc, tout donnait à ces gens-là le droit de s'ériger en protecteurs présens ou futurs de la duchesse, et qui dit la protection d'un bourgeois, la protection d'un épicier, la protection d'un avocat, dit ce que l'impertinence et la morgue peuvent représenter de plus sale et de plus révoltant, ce qui lasserait la patience d'un saint, ce qui allumerait la colère d'un ange,

ce qui forcerait un fils à souffleter son père !

Interprètes empressés du mécontentement général, les neveux de la duchesse se levaient, pleins de zèle et de courroux : leur tante les calma d'un signe, et puis elle se leva elle-même, sans témoigner la moindre agitation, gardant toujours sur les lèvres son sourire de grande dame. Avec des paroles charmantes, elle engagea Thalberg à reprendre le piano, et lui rappela sa promesse de jouer les airs nationaux de l'Angleterre. Thalberg obéit. Au bout d'une minute, les plaintes et les réclamations avaient cessé : le sublime pianiste venait de ressaisir toutes les têtes ; et ses deux mains vigoureuses, puissantes comme les cent instrumens d'un orchestre, entonnaient le *God save the king*.

La duchesse avait quitté le salon, sans qu'on s'en aperçut : elle était entrée dans la bibliothèque, en fermant la porte derrière elle.

II.

Elle revint un quart d'heure après, suivie des deux jeunes gens qu'elle avait apaisés, et qui semblaient tout confus. Bientôt parut le maître d'hôtel qui venait annoncer à Madame la duchesse que le souper était servi : et, tout de suite, au fond du salon, s'ouvrit une large porte donnant sur une galerie magnifiquement illuminée, enchantée de verdure et de fleurs, où fumaient des tables immenses, gastronomiques chefs-d'œuvre étincelans d'argent, d'or et de cristaux.

A ce coup-d'œil qui confondait les plus riches, toute la société s'écria d'admiration et d'envie. Paul voulait se retirer et emmener Eugène : la duchesse s'y opposa.

— J'ai fait passer votre querelle pour une plaisanterie, dit-elle, pour un débat d'opinions à propos de musique. Vous ne me démentirez pas par votre fuite : vous ne donnerez pas à ce monde méchant et jaloux la joie de me dire votre maîtresse, et de vous nommer mes amans! Vous resterez, il le faut... je le veux.

Et elle les plaça elle-même, l'un à côté de l'autre, à la table où étaient ses neveux. Ensuite, elle alla s'asseoir au centre de la galerie, affable et gracieuse, veillant aux besoins et aux caprices de tous.

Des hommes en habit noir et en gants blancs, comme les convives, circulèrent longtemps autour des tables : c'étaient les domestiques, élevés alors démocratiquement à un

semblant d'égalité fort incommode sans doute, puisqu'il pouvait tous les jours exposer le maître à prendre son valet pour un homme. Agréable teinture des mœurs américaines que le roi Louis-Philippe avait jugé utile de mettre à la mode! De même que plus tard, quand notre vanité triomphante voulut regalonner les laquais sur toutes les coutures, on vit le malin monarque nous habiller tous en laquais : fantaisie vraiment royale, œuvre de facétieuse humeur comme en eût imaginées le bon Louis XI, s'il avait vécu de ce temps-ci.

On ne but presque que du vin de Champagne au souper de la duchesse. C'était une heureuse idée. Après quatre heures de musique, qui avait amené tant de dispositions nerveuses, le vin de Champagne versé à profusion devait nécessairement s'emparer de l'irritabilité de chacun, et la faire tourner en gaîté, en rires, en jaseries aimables et folles. Et madame de L*** désirait ardemment qu'on fît du

bruit, il lui fallait l'exaltation de toutes les intelligences, l'étourdissement de toutes les raisons, afin que l'incident fâcheux des deux jeunes gens en colère fut oublié , et que nul ne pensât à l'interpréter outrageusement pour elle. Car elle aimait sa réputation, cette femme ; car, en foulant aux pieds ses devoirs comme ses victimes, en faisant de son corps la machine de ses plaisirs, et de sa beauté la servante de son ambition, elle voulait que tout cela fût secret, assez secret pour être nié ; elle savait que la honte n'est que l'absence du mystère, qu'il n'y a que les maladroits et les étourdis qui se déshonorent. La vieille histoire de France l'eût certainement comptée parmi les grandes dames que Buridan trouva dans la tour de Nesle, vertueuses louves qui chaque matin dévoraient leurs amans de la nuit. Mais trop loin de cet heureux Moyen-Age, faute de pouvoir poignarder ses convives, la Marguerite de 1830 les faisait boire ! Au lieu

de poison elle leur versait du vin de Champagne, pour les envoyer dormir après cela, la tête lourde, et la mémoire perdue. Le moyen était aussi ingénieux que charmant.

Aussi la duchesse n'eût-elle qu'à s'en louer. En moins d'une heure, tout devint joie, insouciance et poésie autour d'elle. Les grands artistes de la soirée, habilement disséminés de table en table, semblaient autant d'ardens foyers, où fondaient les uns, où brûlaient les autres. C'était plaisir de voir l'œil d'un président de Chambre s'allumer d'amour et se mouiller de tendresse au volcanisant voisinage de la Malibran, la patibulaire physionomie d'un procureur-général s'éclaircir et s'adoucir aux naïvetés ravissantes de mademoiselle Falcon! L'insolence soldatesque des colonels d'état-major s'humanisait, le sein des maréchales d'Empire s'agitait à côté de Thalberg pianiste, mais gentilhomme, musicien, mais fils de prince. L'amour-propre métalli-

que du spéculateur, le dédain superbe du diplomate, s'abaissaient humiliés devant le millionnaire Paganini, un joueur de violon qui n'aurait pas voulu être ambassadeur! L'envoyé de Suède offrait à mademoiselle Bertucat la protection de son roi Bernadotte; et vingt duchesses étaient amoureuses de Levasseur! Puis les vapeurs pétillantes du vin de Champagne, liant l'une à l'autre ces mille excitations diverses, en faisaient un flamboyant réseau, qui ceignait toutes les cervelles et les pénétrait d'un besoin inoui de bavardage, de reconnaissance, de bienveillance et d'affection. Les mains et les regards se cherchaient, les verres s'entre-heurtaient; on buvait à la duchesse, à Paganini, à Malibran; on buvait aux arts, on buvait au peuple, on se souhaitait tous les honneurs, toutes les joies; on était heureux, on s'aimait! Voilà quand les hommes sont beaux et séduisans, voilà quand ils vous donnent envie de leur tout pardonner

et de croire à leur bonté primitive, à leur candeur originelle : c'est dans ces réunions-là, toutes de surprise et de hasard, avec du bon vin et de belles femmes, où l'intérêt privé dort, où l'égoïsme n'a que faire! Oh! si la vie pouvait être tout entière comme cela!

Mais à la table des neveux de la duchesse, la table où mangeaient Paul et Eugène, les choses étaient loin de prendre une si bonne tournure. Parmi les hommes assis à cette table, le frère d'Alice cherchait des indifférens et ne trouvait que des ennemis. Ceux dont il avait rayé le visage à coups de fouet dans son terrible drame, il les voyait là presque tous en personne, ou représentés par leurs frères, par leurs fils : le chasseur de frêlons avait mis sa tête dans le guêpier! Et la fuite était impossible : sa dignité, son honneur, lui ordonnaient inflexiblement d'attendre sans pâlir, sans se troubler, les féroces piqûres de cet essaim enragé. Il avait donc pris son parti,

résolument, en homme de conviction et de courage; il avait lentement promené sur ses adversaires un regard ferme et tranquille : puis il s'était mis à causer paisiblement avec Eugène, sans perdre un mot toutefois de ce qui se disait, même à voix basse, autour de lui; décidé à ne braver personne, accordant tacitement à chacun un certain droit de représailles : sauf à voir ensuite quand et comment limiter ce droit.

Ce furent d'abord de simples chuchotemens, que les tables voisines éteignaient de leur joie bruyante. Cela n'avait point le caractère de la provocation : on pouvait à peine y prendre garde. Ces gens semblaient se compter et s'interroger discrètement sur leurs griefs respectifs; comme si, ayant mesuré Paul, ils n'eussent voulu l'attaquer qu'en masse. Au fond, ils avaient peur de lui, quoiqu'on leur eût dit qu'il n'était pas brave. Il avait eu la main si lourde pour les frapper! Ils ne sa-

vaient pas trop ce qu'il fallait penser de cet homme-là.

Pourtant ils finirent par s'enhardir, et leurs voix s'élevèrent peu à peu, et leur conversation prit une sorte de sens. Le calme feint ou vrai du jeune homme leur donnait de la colère et de l'audace, d'autant plus qu'ils ne lui voyaient de secours nulle part, puisque Eugène était avec eux et pour sa grande part, dans les insultes du poète.

Paul écoutait l'aggression se former et venir, et il se tenait prêt.

Enfin il y eut un de ces hommes qui se chargea, comme on dit, d'attacher le grelot. C'était le plus jeune et le plus fou.

— Messieurs, dit-il, son verre plein jusqu'aux bords, je vous porte la santé de notre ami Eugène, que le roi, dans sa juste bienveillance, vient de nommer référendaire à la Cour des Comptes! Je vous porte la santé de M. Valery, le député de Dieppe, l'oncle et le

protecteur d'Eugène! A ces deux nobles soutiens du trône que nous avons fondé! Au triomphe de tous ceux qui leur ressemblent! A la honte de leurs ennemis, de ces jaloux insulteurs qui manquèrent jadis de courage pour entrer dans la lutte, et qu'on voit aujourd'hui poursuivre de leur impuissante envie ceux que la victoire a récompensés!

L'insolence de ce toast confondit ceux-là même qui le portaient. Eugène tendit son verre en silence. Quant à Paul, en voyant tant de bras s'allonger vers lui presqu'à le toucher, il se sentit frémir par tout le corps; mais sa robuste volonté rendit son émotion invisible.

— Albert, dit un des neveux de la duchesse à celui qui venait de parler, la fin de votre brinde était de trop ici!... Vous oubliez que M. Paul Duplessis est avec nous.

— C'est vrai! répondit vivement Eugène.

—Pourquoi donc? dit avec froideur le frère d'Alice. N'est-il pas naturel que les vainqueurs

boivent à leur gloire? N'a-t-on pas dit de tout temps : — Malheur aux vaincus?

Et il vida son verre, sans que la main lui tremblât.

— Allons! puisque Monsieur prend si bien les choses, reprit le second neveu de madame L***; aux carbonari de la rue des Trois-Couronnes qui n'ont pas trahi leur serment!

Eugène frissonna. Paul devint pâle comme la mort.

— Malédiction sur ceux qui l'ont trahi! ajouta l'autre encouragé.

Et ils trinquèrent de nouveau, avec une joie de sauvages.

— C'est juste! Malédiction sur celui qui ne garde point son serment! répéta le malheureux jeune homme, en baissant la tête sous leur retentissant cliquetis.

— Vous souvenez-vous, risqua quelqu'un en mâchonnant le coup qu'il allait porter; vous souvenez-vous d'une descente de police

qui suivit le soi-disant départ d'un de nos frères? Qui sait si le traître ne nous avait pas vendus?

Paul se redressa, l'œil en feu, les cheveux hérissés, cherchant l'infâme qui avait dit cela! Il ne vit que des bouches qui buvaient.

— Au fait... qui sait? demanda un autre plus ivre ou plus hardi.

— C'est moi! répliqua Eugène avec explosion, et le front rouge de honte; moi! qui sais que ce n'est pas vrai, et qui aimerais mieux avoir tué un homme, que porté une telle imputation! Paul! Paul! justifiez-vous! ne vous laissez pas traiter ainsi!

— A quoi bon me justifier! Laissez-les dire... Que m'importe? je n'ai pas de butin à réclamer, répondit l'ancien ami d'Eugène, avec une indéfinissable expression de lassitude et de mépris.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, Messieurs? reprit amèrement

le jeune homme, avez-vous fini? Est-ce tout?

— Pas encore, Monsieur! commença un troisième assaillant, tout frais sorti du partage de Juillet avec une nomination de Conseiller d'État. D'ailleurs, est-ce que le scandale vous effaroucherait, par hasard, vous qui en vivez? vous qui écrivez, à ce qu'on m'a dit, dans *la Tribune* et dans *la Révolution*? Voulez-vous que je vous dise ce que je pense, moi, de ces gens qui ne pardonnent rien aux autres hommes, de ces Caton d'estaminet, de ces Juvénal de boulevart, qui se prétendent les correcteurs de tous, qui font poser le monde entier en coupable, devant eux, ses seuls juges?

— Parlez, Monsieur; je vous écoute, dit Paul, en dévorant cet homme de ses regards.

— Je pense, reprit le conseiller, que la plupart sont tout uniment des misérables qui seraient bien honteux, sur mon honneur, si nous nous amusions à fouiller leur vie!

— Qui vous en empêche ? répliqua le frère d'Alice.

— Oh ! c'est que je n'aime pas les récriminations. Nul d'entre nous n'est infaillible. Que nous font aujourd'hui toutes ces histoires de carbonarisme, ces défections, ces trahisons ? C'est mort, et bien mort ! On aurait mieux que cela à dire, si l'on voulait.

— Eh bien, mais, dites !

— Vous êtes, pardieu, bien curieux ! continua le fonctionnaire, qui laissait tomber ses paroles une à une. Tenez, je sais un de ces messieurs qui a été chassé par son père, et qui l'a ruiné. Ses parens allaient marier leur fille à un honnête homme qui les avait sauvés du déshonneur et de la faillite, et il a empêché ce mariage à force d'insultes et de calomnies ; puis il a attendu le sauveur de son père, au coin d'une rue, le soir, pour l'assassiner, comme un voleur ! Et savez-vous pourquoi ? Parce qu'il était amoureux de sa sœur,

le vertueux jeune homme! et qu'il voulait l'emmener à Paris, pour vivre avec elle, comme il fait depuis deux ans. En voilà un! et c'est le plus fier, le plus ardent de tous, celui qui crie le plus haut, celui qui tonne, celui qui foudroie..... Qu'en dites-vous, Monsieur?

— Je dis que vous en avez menti! s'écria Paul d'une voix retentissante, en sautant à la figure de cet homme, et le souffletant à deux mains. Je dis que les autres n'ont été que des lâches, et que vous êtes un infâme! Je dis... Mais de qui donc tenez-vous les ordures que votre exécrable bouche vient de débiter? Oh! vous direz le nom, Monsieur! vous direz le nom!

Tout le monde s'était levé dans la galerie; les banquettes tombaient, les tables s'écroulaient. En un clin d'œil, autour de ce groupe d'hommes, cent cinquante personnes furent debout, public haletant et formidable!

Le Conseiller que Paul déchirait de ses ongles, laissa échapper le nom de Valery.

— Votre oncle ! dit le jeune homme à Eugène, en reprenant sa froide attitude et croisant ses bras qui tremblaient. Votre oncle ! Alors ce n'était pas à moi de répondre... c'était à vous !

Eugène se leva, et fit signe qu'il allait parler. Tous se turent comme s'ils eussent été morts.

— Messieurs, dit-il, demain j'aurai l'honneur de demander en mariage la sœur de M. Paul Duplessis. Je suis heureux qu'il m'en ait trouvé digne. C'est le seul moyen de réparer envers sa famille le mal que la mienne lui a causé.

A ces mots, il y eut des mains qui cherchèrent la main de Paul. Mais elles la trouvèrent fermée.

— Vous avez entendu ! s'écria le frère en pleurant d'amour et de colère. Eh bien, donc!

vous qui tout-à-l'heure m'avez marché sur le corps ! vous qui m'avez couvert de fange et d'ignominie! vous qui avez frappé le lion malade et désolé, imprudens que vous êtes, sans regarder s'il lui restait encore des griffes et des dents ! vous que je hais et que je méprise comme nul ne fut méprisé et haï.... je vous invite tous aux noces de la femme que cet être ignoble vient d'insulter en votre présence. Aux injures monstrueuses, il faut des réparations monstrueuses, et voilà celle que je veux !

— Et le duel ? et le duel ? crièrent les témoins du Conseiller d'État.

— Après, après ! répondit Paul d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Jusqu'ici, j'ai été lâche : jusque-là je resterai lâche. Vous avez quinze jours, vous avez un mois encore pour vous en donner à cœur joie !... Maintenant place ! faites-moi place !

Et suivi d'Eugène, il se fit jour à travers la foule épouvantée.

— C'est un bravache, que ce jeune homme! dit un des assistans.

— Je vous plaindrais, Monsieur, répondit un vieux général d'Empire, le jour où ce bravache vous ferait descendre avec lui sur le pré!

V.

L'HOMME DU PEUPLE.

V.

L'Homme du Peuple.

Le quatorze janvier qui suivit, à dix heures du matin, Paul et Eugène se rencontrèrent au Palais de Justice. Ils venaient voir juger Michel. Eugène tira de sa poche un papier qu'il remit à Paul. C'était le consentement formel de M. Valery à l'union de son neveu avec la

fille de M. Duplessis. Le frère d'Alice lut attentivement cette pièce, et en la rendant à Eugène, il apprit à celui-ci l'arrivée prochaine du père de famille, que Fletcher allait expédier de Londres, selon la secrète prière de Paul, avec une mission de la maison Coutts et compagnie. Les deux jeunes gens se dirent après cela que rien n'empêcherait le mariage d'avoir lieu dans un délai très-bref. Il n'était pas probable que M. Duplessis pût s'aviser d'apporter le moindre obstacle à la réparation de l'honneur de sa fille.

Ensuite ils se serrèrent la main, car les bonnes résolutions d'Eugène avaient amené entr'eux une réconciliation aussi convenable que possible ; ils traversèrent les Pas-Perdus, et passant sous le double escalier de fer par où les voleurs de Paris vont étudier le code aux dépens de leurs camarades, ils entrèrent à la Cour d'Assises avec les journalistes, qui ont leur privilége là comme aux autres théâtres.

La cour était installée. Les trois juges lisaient le journal dans leur fauteuil, le greffier lisait l'arrêt de renvoi. Les douze jurés écoutaient, et le défenseur aussi, un défenseur nommé d'office, car l'accusé n'avait pas voulu d'avocat. A la droite des juges, se tenait le substitut de l'avocat-général, jeune accusateur d'une haute espérance, que ses lauriers de province et les trois jours de juillet avaient poussé jusqu'à Paris. Dans cette session qui était son début, il avait déjà eu l'honneur d'obtenir deux condamnations à mort et trente-six ans de travaux forcés; aussi parlait-on de le marier richement parmi les entrepreneurs d'équipemens militaires et les marchands de fusils-Gisquet.

Quant à Michel, il était assis calme et tranquille dans sa tribune de chêne, au niveau et en face des jurés, entre deux soldats qui s'émerveillaient de la douceur de leur criminel. Il regardait curieusement partout.

Il paraissait tout réjoui, le pauvre homme à peine extrait de la Force, après cinq mois de détention préventive! il paraissait tout heureux de se voir dans cette grande salle pleine d'air et de lumière, sous ce beau plafond couvert d'anges roses et de nuages dorés ; il se trouvait fier que tant de monde fût venu là pour lui ; il lui semblait que ces gens l'aimaient ; il admirait le grand christ attaché sur sa croix au-dessus de la tête du président, ce souvenir de l'assassinat du meilleur des hommes, placé là comme un effrayant avertissement qui devrait, ne le dirait-on pas, rendre toute condamnation impossible ; il voyait l'heure à la pendule, et le beau temps au baromètre ! Car il y a un baromètre à la cour d'assises de Paris, ingénieuse précaution pour apprendre au condamné à mort comment sera le ciel quand on lui coupera la tête.

Mais bientôt le vieux matelot laissa tomber ses regards au-dessous de lui, et là-bas à

gauche, plus loin que le banc des jurés, il vit Georgette et Alice, les deux filles chéries de son adoption, qui attendaient tristement; debout dans l'ombre, à côté d'elles, il aperçut Eugène et Paul, Paul son bien-aimé, Paul son dieu, celui à qui il avait donné son honneur, à défaut d'une occasion pour lui donner sa vie: et devant ces quatre spectateurs, parmi lesquels il y avait un Valery, l'infortuné se souvint pourquoi il était là. Alors la scène changea dans sa pensée; tout y devint sombre et menaçant: au plafond il vit les furies poursuivant le crime de leurs glaives et de leurs serpens; il frémit à l'aspect des chairs vertes et sanglantes du crucifié, les têtes nombreuses qui roulaient leurs yeux fauves au fond de la salle, lui rappelèrent ses hideux compagnons de cinq mois; il cessa de prendre pour de la bienveillance la froideur routinière de ses juges; il lui sembla qu'ils étaient de bronze, les douze hommes appelés par la loi

à le déclarer tout-à-l'heure innocent ou coupable ; il reconnut en pâlissant dans la noire représentation du ministère public le fils du séducteur de Marie, le chasseur de délits, le fournisseur de geôles, qui jadis l'avait foudroyé à Granville de son éloquence à quinze cents francs par an! Alors il eut peur ; alors il se trouva faible et vieux, il se dit qu'il était un voleur devant les hommes, et n'osa plus lever les yeux sur rien.

Et quand après le grimoire du greffier, le président des assises invita Michel à répondre sur les faits qui lui étaient imputés, Michel fit comme eut fait un autre coupable. Il nia. Il nia tout !... tant cette justice humaine l'épouvantait, tant le substitut de l'avocat-général lui paraissait un loup prêt à le déchirer.

Le président fit son état loyalement ; il ne tendit point trop de piéges au pauvre vieillard, il ne traduisit pas ses réponses avec trop de

perfidie. C'était un bonhomme, qui aimait les enfans et les fleurs, qui gardait ses entrailles de père dans sa boîte de juge, qui ne croyait pas toujours à l'indispensable scélératesse des accusés. D'ailleurs, l'affaire de Michel n'avait rien de politique ; la condamnation du matelot n'importait nullement au salut de l'État! le président des assises pouvait être un juge impartial sans manquer à ses devoirs de *sujet* fidèle et dévoué.

Michel n'ayant rien voulu dire, on appela le témoin Valery.

Personne ne répondit à ce nom. Le député faisait défaut. Il y eut dans l'auditoire une rumeur favorable, et le vieil ami de Paul sentit la confiance lui revenir ; car cette confrontation avec l'ancien commis de M. Duplessis était ce qui le tourmentait le plus, il tremblait si fort d'y mêler maladroitement le nom de Paul ou celui d'Alice!

L'organe du ministère public n'osa point

requérir contre le témoin absent l'application des peines voulues par la loi. Ce témoin était un membre de la Chambre, ce témoin était un des moëllons parlementaires au moyen desquels on avait édifié la royauté citoyenne. Le code lui devait indulgence et respect. Le vengeur de la société déclara donc que M. Valery pouvait être excusé, que d'ailleurs, sa déposition écrite restait au procès comme une preuve suffisante du crime attribué à Michel : il s'en rapporta, en conséquence, à la sagesse de la cour.

La cour après en avoir délibéré, adopta, comme de juste, ces complaisantes conclusions. Le président donna lecture de la déclaration de M. Valery ; elle était accablante pour Michel. Il est vrai que plus tard les démarches faites par le député pour retirer sa plainte l'avaient singulièrement affaiblie. Mais l'avocat du roi se réserva de discuter en

temps utile, la valeur et la nature de ces démarches.

On entendit ensuite les dépositions des domestiques de l'hôtel qui avaient vu Michel entrer et sortir, des tambours de la garde nationale au milieu desquels le voleur s'était fait jour avec un air tout effaré : on représenta aux jurés le meuble que Michel avait forcé, le ciseau dont il s'était servi, et que le quincaillier de l'Orme-St-Gervais reconnaissait très bien lui avoir vendu. Enfin on établit de toutes les manières imaginables que Michel avait volé M. Valery. Mais en quoi consistait le vol? Personne ne pouvait le dire. Le principal corps du délit paraissait avoir été anéanti par l'accusé au moment même de son arrestation: les agens avaient vu Michel jeter des papiers au feu; ce feu avait dû être allumé d'avance et tout exprès, puisqu'on était au mois d'août. Voilà tout ce qu'on savait. Quant à M. Valery, sa déclaration portait que la lettre volée chez

lui renfermait des valeurs considérables, mais elle ne disait rien de l'espèce ni du chiffre.

Le président fut très honorable aussi dans cette partie de sa besogne. Il laissa les témoins parler tout seuls et ne les souffla point. Or, vous savez combien, en général, les juges de cour d'assises sont portés à aider l'accusation. On dirait les seconds de l'avocat du roi, on dirait les commanditaires de l'échafaud! A voir ces magistrats qui devraient être impassibles comme Dieu, interpréter si cruellement le moindre propos d'un témoin à charge, quelquefois imbécile, presque toujours ne sachant plus, quand on l'interroge, ce qu'il a vu ou entendu, tant notre justice est lente, tant il s'écoule de jours et de mois entre l'arrestation d'un homme et son jugement! à voir ces prêtres de la loi descendre au rôle d'inquisiteurs, étreindre, étrangler un malheureux tout interdit dans les griffes d'acier de leur argumentation; faire d'une

épingle une lance, et d'un caillou une montagne quand il s'agit de discuter les indices et les présomptions ; user, abuser si souvent selon le bon plaisir du parquet, de cette arme terrible que le code leur a mise en main et qui s'appelle le POUVOIR DISCRÉTIONNAIRE ; refuser au prisonnier le droit de défendre sa liberté ou sa tête comme il l'entend, et ne l'interrompre, et ne l'arrêter jamais quand il s'enferre, et l'embarrasser au contraire, et le railler quand il réfute ou quand il nie ; à voir enfin ce juge faire l'autopsie vivante de son homme, lui plonger sa main dans les entrailles et lui presser le cœur pour en arracher une imprudence ou un aveu, ne semblerait-il pas vraiment que jamais les cours d'assises n'ont acquitté personne? que parce que d'autres juges qui peut-être avaient du monde à dîner ce jour-là, se sont hâtés de renvoyer un prévenu devant les jurés, ce prévenu est nécessairement un coupable et que chacun peut l'insulter impuné-

ment? qu'on ne doit ni ménagemens, ni pitié au pauvre égaré que la misère, ou l'amour, ou la faim, ou sa femme qui pleurait, ou ses enfans qui étaient nus, ont poussé du désespoir au crime? que l'homme a cessé d'être homme en un mot, en passant par la détention préventive, et n'est plus alors qu'une criminelle incarnation infailliblement dévouée au bagne ou à la guillotine? Oh! malheur, malheur et reproche éternels sur ceux qui ont déclaré les juges inamovibles, qui n'ont point pensé aux habitudes cruellement glaciales que vingt années de cour d'assises ou de police correctionnelle peuvent développer dans une tête humaine; qui ne se sont point dit qu'en présence et toujours en présence des erreurs et des crimes de ses semblables, on finit nécessairement par mépriser et haïr son espèce, par tomber dans une sorte de frénésie punissante, par voir des scélérats partout et des forfaits à tout propos, par sentir mourir en soi jus-

qu'au dernier souffle de la compassion et de la charité ! Ils font siéger les jurés quinze jours par an, et les juges toute la vie, ces législateurs ! Quelle impardonnable contradiction !

La liste des témoins étant épuisée, le président, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, interrogea Paul et Alice. Alors on vit Michel frissonner, et dans l'obscure foule qui peuplait le parterre de la cour d'assises, on remarqua un homme pâle et frémissant qui semblait dévorer chaque syllabe de ces nouvelles dépositions. Alice savait que Michel était sorti et rentré le sept août, elle ignorait tout autre chose. Quant à Paul, il allait commencer la touchante histoire de son vieil ami ; mais l'organe du ministère public ayant déclaré que ces détails lui paraissaient étrangers au débat, le président renvoya le frère et la sœur à leur place, et la parole fut à l'homme du parquet.

Jamais on n'avait entendu un si magnifi-

que réquisitoire. Tous les gens de l'art qui étaient là purent s'en aller convaincus qu'il n'y avait point dans la judicature de poste trop élevé pour un tel homme. Les juges écoutaient, la tête tendue, la bouche ouverte ; les jurés se regardaient ébahis, confondus ; les avocats se demandaient avec une secrète satisfaction, comment leur confrère, pauvre défenseur d'office, pourrait s'y prendre afin de détourner les foudres d'une pareille éloquence ! Le substitut s'empara de la plainte abandonnée par la partie civile ; il montra le représentant du peuple, un honnête et digne citoyen, sacrifiant son dommage personnel ses sympathies patriotiques, essayant d'arrêter le bras de la loi suspendu sur un voleur, parce que ce voleur avait eu quelques bons jours dans sa vie, parce que ce voleur était un combattant de juillet. En regard d'un pathétique éloge de ce qu'il appelait la noble faiblesse du député, le fougueux substitut fit

saillir la tache honteuse imprimée par l'accusé sur la victoire des barricades, il demanda s'il était possible de trouver dans l'héroïsme prétendu de cet homme de quoi atténuer l'ignominieuse action qui l'avait suivi, et s'il s'agissait donc tout simplement de peser deux faits dans la balance, abstraction faite des motifs qui avaient produit ces deux faits. Là-dessus, il peignit en traits de feu la vie entière de Michel, vie de rapines, et de fraudes et de sang. Il prit le conscrit réfractaire fuyant les drapeaux de l'honneur, se dérobant aux privations glorieuses du soldat, secouant lâchement le joug de cette discipline militaire à laquelle des maréchaux de France n'avaient pourtant point dédaigné de se soumettre; il le suivit, s'enrôlant sous un faux nom, sous un sobriquet de bandit, dans la horde sanguinaire des corsaires de Granville, il le fit voir aux jurés tout rouge de carnage et d'incendie, éclairé par la tempête, pillant

et massacrant le timide équipage des vaisseaux marchands, déshonorant la guerre et la France par l'indigne abus des Licences impériales. Puis il raconta la vie que ces hommes menaient à terre, au retour de leurs flamboyantes excursions ; il entra avec eux dans les cabarets de la plage, il s'assit à leur table à côté des femmes perdues qui les assistaient dans leurs débauches, pauvres débris humains qu'ils forçaient à l'amour à coups de poing et de poignard ; il les promena par la ville, quand ils sortaient le soir, faisant rentrer à leur aspect les habitans effrayés, brisant les lanternes, et les fenêtres et les portes, insultant les femmes et battant les maris. Ce fut ainsi qu'il atteignit la seconde phase de l'existence de l'accusé. Alors, il rappela comment cet homme avait échangé le tromblon du pirate pour l'aviron du contrebandier, comment, las d'écumer la mer, il s'était mis à voler le pays. Mais, cette fois,

s'écriait-il, l'indulgence barbare d'une loi égoïste ne protégeait plus Michel Sansonnet, et la justice l'attendait armée, vigilante, inexorable. Il fut pris et condamné. Depuis, la police ne l'avait point perdu de vue. Il était allé à Dieppe, et son protecteur, de tous les temps, M. Valery, le même, toujours le même, aussi constant dans sa bienveillance que le matelot l'était dans son ingratitude, avait obtenu pour lui la permission d'aller résider à Paris. Une fois arrivé là, dit le substitut avec un superbe accent de douleur et d'indignation, on le voit aussitôt rechercher la comgnie des ennemis de son bienfaiteur! On le voit se lier avec un jeune homme et une jeune fille que leur père avait maudits et chassés dans sa juste colère; on le voit livrer sa nièce tout innocente et toute jeune, aux enseignemens libertins d'un comédien, au tourbillon empoisonné de la vie de théâtre. Voilà comme il entend la morale et les vertus

de famille, le bon, l'honnête parent! Puis, viennent nos trois immortelles journées; alors l'instinct de la destruction se ranime, la soif du sang se rallume en lui; et il se bat, il se bat pour le meurtre, il se bat pour tuer, il se bat pour faire souffrir, pour faire hurler ses semblables: parce que c'est là son bonheur et sa joie! On s'efforcera vainement de l'ériger en patriote et en brave à vos yeux, vous ne laisserez point insulter ainsi le patriotisme et la bravoure, messieurs les jurés, vous ne verrez dans les hauts faits de cet homme que ce qu'il faut y voir, l'œuvre de la méchanceté radicale, de la férocité native! Et tout de suite vous serez frappés comme nous l'avons été, de la sinistre analogie du présent et du passé de Michel; vous vous direz qu'ainsi qu'autrefois le corsaire s'était fait contrebandier, faute de mieux, il a fallu logiquement que le tueur des rues en juillet devînt voleur en août! Ainsi, voyez,

continua-t-il, ce n'est même qu'un scélérat vulgaire! Il ne sait risquer le meurtre qu'à l'heure déplorable où le meurtre est permis, son courage ne va pas plus haut que les hasards du vol, la criminalité des lâches! Le bagne est la demeure naturelle des hommes de cette trempe; le sauvage honneur de l'échafaud n'est point fait pour eux: vous enverrez Michel au bagne!

Il se tut et s'assit après sa sanguinaire conclusion. Chacun resta frappé d'étonnement, en voyant comme il paraissait tranquille, et prêt à recommencer. Ce fut un long murmure parmi le barreau; on mettait, comme nous l'avons dit, cet homme au-dessus de tout éloge; on admirait que la province eût fourni un talent si plein de force et de beauté; et dans la tribune des dames, une mere qui destinait sa fille à ce monsieur essuyait d'orgueilleuses larmes. Mais Paul était éperdu, mais Paul se déchirait la poitrine!

— Vous êtes donc un démon sous votre robe de procureur, s'écria-t-il en bondissant sur le banc où sa sœur et Eugène essayaient de le retenir! Oh! laissez, laissez que je lui parle, laissez que je lui demande où est la loi qui autorise de pareilles atrocités!

L'avocat du roi se relevait, impassible. Il allait requérir contre l'insolent, mais sur l'ordre du président, les huissiers avaient déjà jeté Paul hors de l'audience.

Alors le défenseur de Michel, ayant salué la cour, entreprit de combattre le formidable réquisitoire. Mais il avait été vaincu d'avance, et ses efforts se renfermèrent dans le système de dénégation adopté par l'accusé. Il ne connaissait pas son client, le pauvre homme, et puis il plaidait gratis, comprenez-vous bien!

Le vengeur de la société ne daigna point répliquer à une défense si chétive.

Conséquemment le président annonça que les débats étaient clos, et avant de les résu-

mer, il fit cette question à laquelle on ne répond jamais : — L'accusé a-t-il quelque chose à ajouter pour sa défense?

Il allait comme à l'ordinaire, passer outre, quand Michel se leva tout-à-coup.

— Ce n'est donc pas fini? dit-il avec un mélange de colère et de joie. Je peux donc encore parler? Alors c'est bon! Au fait, le métier de cet homme-là serait trop commode! Il n'y aurait pas de bon sens, que je me disais! Il n'y aurait ni bon Dieu, ni justice, s'il fallait se laisser traiter comme j'ai été traité sans avoir seulement une pauvre parole à répondre. Si j'ai quelque chose à ajouter? Je crois bien que j'en ai! Ah çà, il paraît donc que vous m'avez reconnu, monsieur Louis Bonnin de Granville? autant dire mon neveu, puisque vous êtes le frère de ma nièce!.. Il paraît donc que nous ne sommes guère cousins, décidément? Vous avez toujours sur le cœur la volée que j'ai donnée à votre brave père, dans

le temps! Savez-vous que vous avez drôlement profité depuis la dernière fois? Pourtant vous étiez déjà bon à Granville; vous aviez une fière langue, on peut le dire, et j'en sais quelque chose, moi, votre condamné à trois ans, à qui les cheveux en ont blanchi! C'est égal! c'est dommage que feu votre père ne vive plus... Il serait un peu content de l'honneur que vous lui faites. Il faut convenir que j'ai de la chance. Aussi je vous ai bien senti en entrant, j'ai eu peur de vous tout de suite! Et pensez que je jouais avec les caïmans quand j'étais petit; pensez que je suis resté seul avec mon capitaine, et t[illegible]out, sous le canon d'une frégate anglaise! Oh! vous auriez tort de renier l'auteur de vos jours! Vous êtes bien le fils de Jean Bonnin l'armateur, qui m'a tué ma sœur Marie! Je ne m'étonne pas si vous avez mis la vôtre à la porte de chez vous, il y a trois mois parce qu'elle venait vous dire, à deux genoux, que je m'ennuyais en prison, et vous

prier de me faire juger un peu plus vîte. Tout-à-l'heure, tenez, quand vous parliez d'elle si agréablement, je me souvenais que votre père avait traité Marie de salope le jour que j'étais allé, tout en larmes, lui demander d'avoir pitié d'elle : et je vous trouvais bien ressemblans, tous les deux! Voilà donc un procureur du roi! C'est donc cela qui représente Sa Majesté! C'est du propre!... Au fait, pour un état pareil, il faudrait fabriquer des hommes exprès. Je croyais d'abord, moi, qu'après le mouchard, il n'y avait plus que le bourreau ! je vois bien à présent que le procureur du roi leur rendrait des points.

— Accusé! vous outragez la magistrature, dit le président.

— La magistrature! répartit Michel. C'est cela la magistrature! Ah bien, excusez! Un homme qui s'en vient tranquillement le matin, après déjeuner, se mettre en colère contre des gens qu'il n'a jamais vus, c'est la magis-

trature? Un satané bavard qui, parce que vous lui dites : — Voilà un accusé, — se croit obligé de vous le démolir au moyen d'un tas de balivernes que j'ai entendues cinquante fois à l'Ambigu et à la Gaîté, c'est la magistrature? Un aboyeur sans cœur et sans ame qui se met à couvert sous son capuchon noir pour exciter douze hommes contre un seul, pour amasser des murailles de boue et de sang autour d'un pauvre diable, qui n'a peut-être eu la main mauvaise que parce qu'il avait l'estomac creux, c'est la magistrature? Merci! j'aime mieux ma sellette que son fauteuil! Voilà mon idée!

Le substitut était pâle de rage; il se pencha vers le président.

— Michel, dit celui-ci d'une voix émue, vous nuisez à votre cause. Je vais être forcé de vous ôter la parole.

— C'est lui qui vous fait parler! répondit douloureusement le vieux matelot. Cela ne

pouvait pas venir de vous, vous avez trop l'air d'un digne homme! Vous ne me voulez pas de mal au moins. Après tout, j'ai peut-être tort de me plaindre: il est à son affaire, cet homme! On le paie pour cela! C'est fini, tenez: ne soyez pas trop dur avec moi! Il faut faire attention que je suis un ouvrier, qui ne sais pas dire les choses convenablement, comme vous autres. Mon père était un maçon, qui est mort bien tristement, allez! Un jour que l'entrepreneur qui avait bu un petit coup, venait de monter sur l'échafaudage pour regarder la tournure de sa maison, il y a une planche qui a tourné, et l'entrepreneur a dégringolé du haut en bas. Mon père a voulu le retenir, le pauvre vieux! mais il n'a pas pu, la poigne manquait; et ils sont tombés ensemble. Le pire, c'est que dans la rue il se trouvait un tas de pierres et un tas de mortier: le bourgeois a eu le tas de mortier, doux comme un lit de plume! Mon père a eu le tas de pierres, et il est mort.

Excusez-moi si je pleure en vous disant cela, Messieurs, mais c'est qu'il m'aimait bien, mon pauvre père! L'entrepreneur a donné cent francs pour le faire enterrer; un brave homme, n'est-ce pas? Quand à ma mère qui était infirme, on l'a mise à l'hôpital: c'est nos invalides, à nous autres. Pendant ce temps-là, je finissais mon apprentissage de matelot, et le capitaine, en apprenant notre malheur, m'a dit: — Ne pleure pas, Michel; s'il te faut un autre père, tu n'as qu'à me prendre, je suis là! — Six mois après, j'ai aidé à le coudre dans quatre aunes de toile, et puis les poissons en ont fait ce qu'ils ont voulu. Si le bon Dieu a pris son ame, il a eu raison! car il ne lui en revient pas de pareilles tous les jours. Tout cela, Messieurs, c'est pour vous faire savoir que mon éducation n'a pas été bien chenue; on ne m'a appris que deux choses: aimer ceux qui m'aiment, et dire la vérité. Les marins ont cela de bon; parce que, voyez-

vous, un navire, c'est comme une lanterne, pas moyen d'y rien cacher. Aussi, tenez; je sens que j'ai mal agi avec vous tout-à-l'heure. C'est peut-être d'avoir reconnu le frère de ma nièce, je ne sais pas... enfin je n'ai pas été honnête homme! j'ai menti. Cela fera peut-être de la peine au brave avocat que vous aviez eu la bonté de me donner, mais je ne peux pas dire le contraire, j'ai menti. Oui, Messieurs, j'ai été chez M. Valery le sept du mois d'août, le jour qu'on a fait le roi, et j'ai pris un paquet de papiers en forçant le bureau qui est ici, avec le ciseau que voilà. C'est tout.

— Ainsi, vous avouez? dit le président.

— Oui! répliqua Michel d'une voix retentissante, et si c'était à refaire, je le ferais encore. Oh! le procureur du roi n'a pas besoin de rire. On peut commettre toute sa vie de ces scélératesses-là, et dormir tranquille après, n'ayez pas peur! Ecoutez-moi, Messieurs, et jugez, comme des bons et dignes bourgeois que vous

êtes. Quant ma sœur a eu mis au monde l'enfant de M. Bonnin, elle s'est laissé mourir de chagrin et de honte : j'ai eu beau la consoler, le cœur n'y était plus ! Alors il s'est trouvé à Granville une femme, je devrais plutôt dire un ange du bon Dieu, qui a eu pitié de la petite et de moi. Je ne vous raconterai pas tout ce qu'elle a fait pour le matelot et son orpheline, parce qu'il y aurait trop à en dire. Sauver la vie aux gens, ce n'est rien : l'affaire d'un moment, surtout quand c'est le jour, et quand il y a du monde qui vous regarde!.. Mais nourrir un homme et un enfant pendant des années; mais les habiller, parce qu'ils étaient nus, les soigner avec le médecin et tout parce qu'ils étaient malades, et mettre la petite à l'école, pour en faire une jolie fille bien élevée : et tout cela en se privant, tout cela en cachette d'un mari qui l'aurait grondée, qui l'aurait battue peut-être ! Croyez-vous que ce n'est pas beau ? Croyez-vous que ce n'est pas méritant? Eh

bien, qu'est-ce que je pouvais lui rendre, à cette sainte femme ? Moi, un pauvre journalier, qui gagnais trente sols ? La reconnaissance d'un homme du peuple, ne voilà-t-il pas quelque chose de frais ! Combien est-ce que cela pèse ? Combien est-ce que cela rapporte ? Le riche n'est-il pas bien récompensé quand le pauvre lui a dit merci ? L'homme du peuple, qui ne sait ni lire ni écrire, n'ose pas seulement avouer aux gens qu'il les aime : il aurait peur de ne pas dire les mots qu'il faut ; il fait comme le chien, il pleure, il se couche aux pieds de sa bienfaitrice, et il les baise. Voilà ce que j'ai fait. Après cela, il m'est venu une idée. Elle avait des enfans aussi, elle, un fils et une fille. J'ai pensé à les aimer comme elle avait aimé Georgette, je me suis dit que j'aurais peut-être le bonheur de mourir pour eux, quelque jour... et j'ai attendu, messieurs. Alors il est arrivé que le père a mis les enfans à la porte, parce que le fils qui est un

brave jeune homme, celui qui était là tout-à-l'heure et que vous avez fait sortir à cause de M. Louis Bonnin, ne voulait pas laisser marier sa sœur contre son gré. J'étais à Paris quand ils sont venus tous les deux, sans appui, sans amis, à la grace de Dieu et de la charité publique. Je les ai suivis comme un chien, je vous dis! comme une ombre. Ils souffraient, ils étaient malheureux : cela faisait joliment mon affaire..... Il faut avouer pourtant que je leur étais utile à peu près comme une quatrième roue à un tricycle! Le maçon est mangé par les maîtres, vous savez bien. Le bâtiment donne un peu, c'est vrai, mais on nous rabat toujours. La journée viendra bientôt à rien, parce que les maîtres s'entendent, et ils ont le droit, puisque ce sont eux qui font la loi! Et si l'ouvrier réclame, s'il dit au maître quand il le voit monter dans sa voiture : — Je voudrais bien manger quelque chose avec mon pain ; je voudrais bien mettre des bas dans

mes sabots! — vous le mettez en prison, le pauvre homme! D'autant mieux que j'avais plus de mal que les autres à me tirer, moi, à cause de ma vieille surveillance, vous comprenez: on ne me donnait de l'ouvrage qu'en rechignant. On avait sûrement peur que j'emporte les pierres de taille! Et puis je suis normand, et les normands, on ne les aime pas. Parce que cela raisonne, un normand: cela veut quelquefois savoir ce que cela fait. On préfère le limousin qui est plus bête, mais qui ne dit rien. Enfin, j'aidais ces chers petits enfans comme je pouvais; je me mettais toujours de la mauvaise commission de planter le bouquet, une chose drôlement périlleuse, l'amour-propre des maîtres, quoi! une vraie bêtise: mais cela me valait quelques pièces de cent sous, et je les portais à M. Paul, en cachette de sa sœur, parce qu'il ne voulait pas lui dire nos petits arrangemens. Il l'aimait tant! Si vous aviez vu comme il l'aimait et le mal qu'il se donnait

pour elle, vous auriez vendu votre chemise, mon président. Mais ce n'était pas encore mon plan. Il me fallait autre chose pour leur payer les bienfaits de leur mère. A la fin, j'ai su que leur tranquillité dépendait d'une certaine lettre cachetée en rouge qu'un Anglais avait remise autrefois à M. Valery, et que M. Valery gardait par devers lui, j'ignore pourquoi. Il paraît, du reste, qu'il n'a pas jugé à propos de vous le dire. Alors, un jour que j'ai trouvé ma belle, j'ai pris la lettre à M. Valery, et je me suis sauvé avec. Ce qu'il y avait dedans, je n'en sais rien, moi : cela ne me regarde pas. Mais ce que je peux garantir, c'est que M. Valery n'osera jamais la réclamer, tout député qu'il est. Voilà tout bonnement la chose. Vous voyez si c'était la peine de vous dire que je suis un pirate et un bandit, que je me suis battu en juillet par amour du sang! Ne croirait-on pas que j'en ai quelquefois bu, du sang? Moi qui ai fait habiller quatre gardes

royaux en hommes, et qui leur ai coupé les moustaches, moi-même, à l'effet de les sauver quand la brune a été venue ! Moi qui ai porté à l'Hôtel-de-Ville une cassette pleine d'or que j'avais trouvée sous le lit de Charles X ! Je pouvais bien la garder, j'étais tout seul dans le moment. Eh bien oui ! j'ai été corsaire. Eh bien oui ! j'ai été contrebandier. Et dans ce temps-là, on n'y crachait pas, sur les corsaires! quand le plus riche négociant de Dieppe prenait par la main Balidar-aux-Jarretières-d'or, Balidar le brûleur de flottes, et le faisait asseoir dans son bal, tout plein d'huile et de goudron, sur les robes de soie des belles dames. L'état de contrebandier n'a pas été non plus un déshonneur pour tout le monde, il faut croire, puisque le ministre des finances l'a fait pendant quinze ans, et que vous lui tirez votre chapeau, à ce ministre des finances, qui avait des pains de sucre en bois, toujours les mêmes, à ce qu'on dit, pour se faire payer

la prime d'exportation! C'est curieux, vraiment, que M. Louis Bonnin qui doit l'argent de ses études aux contrebandes de son père, s'en vienne me faire de la morale à propos de cela! Son père m'a-t-il payé mes parts de prise, seulement, son voleur de père qui nous prouvait si bien que le tiers de mille francs fait dix pistoles? Mais voilà! Soyez riche, et tout est dit : vous êtes honnête! Eh bien, qu'on ait donc le cœur de convenir que c'est la misère qui est un crime, que c'est la misère que l'on poursuit! Avouez donc que les haillons du peuple vous chagrinent et vous déplaisent, afin que nous sachions pourquoi vous jetez tant de boue dessus! Et puis, après cela, nous vous demanderons, puisque la moitié des criminels ne savent pas lire, pourquoi vous ne voulez pas que les pauvres apprennent, pourquoi vous nous forcez à perdre nos enfans dans les filatures, au lieu de les envoyer à l'école. Est-ce que c'est notre faute, à nous?

Est-ce que l'ouvrier qui gagne quarante sols peut élever ses enfans? Il n'a qu'à ne pas en faire, vous direz! C'est juste. Au moins apprenez-moi comment il arrive qu'on n'est pas pris quand on vole un million, et qu'on est mis aux galères pour cent sous; comment un épicier qui vend à faux poids paie trois francs d'amende, et me fera pourtant condamner à six mois de prison, si je vais reprendre dans sa boutique la chandelle qu'il m'a donnée de moins! Et le boulanger aussi! Et le marchand de tabac aussi! Ou bien, s'il vous déplaît de m'en dire si long, ne venez donc pas me chanter que nous sommes égaux devant la loi, quand nous ne sommes égaux que devant la mort! Et encore! vous savez bien que le pauvre vit moins long-temps que le riche, l'ouvrier que le maître.... Heureusement! Une vie de douleurs dure toujours assez. Faites excuse, messieurs; je dis là un tas de choses que je ne devrais pas dire. Ce n'est pas à un pauvre prolétaire

comme moi, qu'il appartient de critiquer les affaires du gouvernement. Le travailleur souffre et meurt: c'est son lot. S'il a trop de chagrin, eh bien! les droits-réunis sont là pour lui vendre du vin qui l'empoisonne. S'il manque d'ouvrage, le Mont-de-Piété lui prête trois francs sur la couverture de son lit. Le procureur du roi a raison, nous n'aurions pas dû nous battre en Juillet! ce n'était pas la peine. Les jésuites valaient bien les banquiers! Enfin, messieurs, le fait est que j'ai commis un vol, et vous pouvez me condamner; mais ma conscience ne me dira pas plus après qu'avant que j'ai mal fait. Si je vais aux galères, les enfans de celle qui a élevé Georgette me béniront peut-être! et M. Valery lui-même n'aura pas, j'en suis sûr, le front de me jeter la pierre : car je lui paie son silence par le mien. J'ai fini.

Michel fut acquitté à sept voix contre cinq.

VI.

LA FIN DE LA TÂCHE.

VI.

La Fin de la Tâche.

Quelques semaines après, trois voitures revenant de la mairie s'arrêtèrent à la porte d'une maison de la rue d'Anjou-Saint-Honoré. Dix personnes en descendirent. C'était la famille Duplessis, augmentée depuis un instant d'un gendre et d'un oncle. Après elle

venaient les quatre témoins du mariage d'Eugène, choisis, selon la volonté de Paul, parmi les personnes avec lesquelles le frère d'Alice avait soupé au concert de la duchesse.

M. Valery donna la main à sa nièce et bientôt chacun prit place autour d'une table splendide, repas de noces dont le député de Dieppe faisait les honneurs.

A l'exception d'Eugène qui paraissait heureux de s'être enfin conduit comme un honnête homme, on eût dit que ces gens ne célébraient pas un mariage, mais un enterrement. La tristesse et la contrainte étaient sur tous les visages; les regards ne s'échangeaient que craintifs et douteux. Le père avait été amené là, contre son gré, par surprise; il haïssait cette union, non point pour elle-même, mais parce qu'elle était l'ouvrage de son fils; il en voulait à Fletcher de s'être prêté à une trahison pareille; il avait cédé, en grommelant, à la peur de voir rejaillir sur son

nom le déshonneur de sa fille, à l'appréhension de cet artifice légal si moqueusement appelé *sommation respectueuse*. Quant à Valery, il avait beau s'observer, beau s'efforcer; le masque ne tenait point sur sa figure! Il suait à mouiller ses habits, la fièvre courait en ruisseaux de feu dans ses artères; Sidney, Michel, les lettres de change, le testament, souvenirs de crime et de honte, se croisaient en lui comme autant de scies ardentes sous lesquelles fumait son cerveau.

La mariée, abattue et chétive, osait à peine lever les yeux sur Eugène, sur Paul, sur sa mère; elle restait où on l'avait placée, elle semblait abìmée dans la confusion de sa grossesse devenue visible pour tous. Elle se rappelait, toute na vrée, les malins regards des curieux de la mairie, ricanans gobe-mouches, flaneurs insolens qui trouvent toujours moyen de jeter sur les plus nobles alliances le crachat visqueux de leurs

sales commentaires. On supprimerait les ridicules formalités du mariage, rien que pour échapper à la glose cynique des Diogènes de la municipalité!

Madame Duplessis, toujours pieuse, toujours bonne, toujours résignée, remerciait Dieu du courage de son fils et du salut de sa fille. Elle aurait eu presque de l'orgueil, la sainte mère, en pensant qu'Alice était la femme d'un conseiller référendaire; mais en dépit de son indulgence, en dépit de la charité chrétienne, elle rapprochait le neveu de l'oncle, et l'idée d'être forcée désormais d'avouer pour son parent l'homme qui avait perdu et ruiné son mari, lui mettait les larmes aux yeux.

Les quatre témoins qui n'avaient jamais vu des teintes si funèbres colorer un jour de noces, se reportaient nécessairement aux circonstances où s'était noué le drame terrible dont ce mariage ne devait point être la der-

nière péripétie ; ils pressentaient une catastrophe prochaine, inondée de pleurs et de sang. Ils regardaient, ils écoutaient en silence ; et plus d'une fois il leur arriva de se reprocher les insultes qui les avaient conviés à ce sinistre banquet.

Au milieu de tous, Paul était le plus triste et le plus malheureux. Sa tâche de frère allait finir, et depuis la veille il la résumait dans sa pensée. Depuis la veille, il se demandait ce qu'il avait fait, ce qu'il avait gagné, ce qu'il avait réparé en définitive ! à quoi avaient abouti sa fière insurrection contre la Famille, ses efforts solitaires contre la société. Il se cherchait une gloire, un triomphe ; il ne trouvait que défaite et opprobre. Comme Icare, il s'était élancé audacieusement au-dessus du monde, sans penser à la cire de ses aîles ; et la cire avait fondu au vent des passions humaines, et le bruit de sa chute retentissait en lui pesant et formidable comme le

tonnerre! Il avait reçu sa sœur innocente, il la rendait coupable; cette fleur arrachée de la tige s'était flétrie dans ses mains imprudentes; le rejeton poussait verdoyant au pied de l'arbre, en le coupant, il l'avait desséché. Et pour sortir d'une lutte si mal engagée, si déplorablement soutenue, quel avait été son moyen? Un moyen vulgaire, le moyen de tout le monde! Il était allé trouver le séducteur de la jeune fille, le profanateur de la vierge, et il lui avait dit de choisir entre le mariage et le combat! Comme c'était neuf! comme c'était grand! comme il y avait de quoi se vanter! N'était-il pas méprisable et honteux que lui, si arrogant, si superbe dans ses anathèmes contre les préjugés, eût fini tout simplement par sacrifier sa sœur à un préjugé? que pour sauver la brebis du loup, il n'eût su qu'enfermer la brebis avec le loup? Encore lui avait-il fallu implorer le consentement paternel et provoquer l'intervention

de la Famille, pour remettre en servitude l'esclave jadis affranchie! Qui donc devait se glorifier maintenant, de la Famille ou de lui? Sur quelle tête fallait-il placer le laurier ou la cendre? — Je me suis cru fort, s'écriait-il, et je n'étais qu'orgueilleux; j'ai cru que je fendrais le chêne, et le chêne s'est refermé sur mes mains!

Ce fut en songeant à toutes ces choses déplorables que le pauvre frère porta, d'une voix mélancolique, la santé d'usage : — Au bonheur des nouveaux époux! — Puis, comme il lisait dans les yeux de sa mère un appel angélique à l'union et à l'oubli, il se leva, et s'approchant humblement de M. Duplessis, il s'efforça de le toucher et de l'attendrir. La prière errait sur ses lèvres blanchissantes. Au premier mot prononcé doucement, au premier geste de pardon, il allait se soumettre, il allait s'agenouiller! Mais le père resta dur et froid; il repoussa cette main suppliante

qui cherchait la sienne en tremblant. Il ne vit dans son fils qu'un ennemi terrassé, il trouva juste que sa malédiction se fût si cruellement accomplie : et sans même honorer d'un regard le malheureux vaincu, il lui dit avec une ironie glaciale : — Vous n'êtes donc pas content, monsieur, du succès de votre lutte avec moi?

— O mon père! répondit Paul, vous disiez vrai il y a trois ans, vous auriez bien dû m'écraser le jour que ma mère me mit au monde!.... Mais patience! patience, mon père! vous n'aurez plus long-temps à me haïr... Regardez comme je suis vieux, déjà! Voyez! mon front est plein de rides, et mes cheveux sont gris.... Ne hochez pas la tête, mon père! ce n'est point la débauche qui m'a sillonné le visage, c'est le jeûne : ce ne sont point les plaisirs qui m'ont rendu chauve, c'est la douleur... Voilà trois ans que je bois mes larmes, et elles étaient si amères, qu'elles

m'ont empoisonné..... Patience, patience! j'espère mourir bientôt. Et votre haine, dites, votre haine durera-t-elle plus que ma vie? Ne donnerez-vous à l'enfant de ma sœur qu'une malédiction à épeler, quand on le mènera voir la pierre de mon tombeau?

A cette apostrophe déchirante, le père regarda son fils, et il fut touché.

— Vous parlez de haine, dit-il; et vous oubliez, Paul, que c'est vous qui m'avez appris la haine! Que vous avait fait cet homme qui fut mon sauveur et mon ami, quand vous êtes venu l'insulter et le menacer chez moi? Que vous avait-il fait, lui si bienveillant et si tranquille, pour détruire brutalement son bonheur, pour renverser, comme un furieux, ses espérances et les miennes? Car elles étaient liées, elles étaient solidaires! Car mon repos dépendait de son repos, mon bien de son bien! Vous saviez tout cela, je vous l'avais

dit!.... Répondez-moi, mon fils; que vous avait fait M. Valery?

— Rien, mon père. J'étais le frère d'Alice..... voilà tout.

— Et, parce que votre sœur le haïssait, sans savoir pourquoi peut-être, vous l'avez haï? Et c'est après avoir si peu raisonné votre aversion pour lui que vous me reprocheriez la mienne pour vous? Pour vous qui m'avez outragé dans ma paternité, dans mes droits de chef de famille! pour vous qui m'avez fait ce jour-là douter de la vertu de votre mère! pour vous qui m'avez désolé, ruiné! pour vous qui m'avez chassé de France, et votre mère avec moi! Savez-vous que nous étions sans ressources à Londres, mon fils, et que nous y serions morts de faim, sans doute, si une maison de banque, instruite de nos malheurs par ce généreux ennemi, ne nous eût aussitôt prêté son mystérieux secours?

— Que dites-vous, mon père? interrompit

le jeune homme. Est-ce que M. Valery se serait vanté, par hasard, de vous avoir fait donner la gérance de Clerkenwell?

—Non pas, non pas... dit vivement l'oncle des nouveaux mariés. Je ne suis pour rien là-dedans.

— A la bonne heure! reprit le frère d'Alice... A chacun ses œuvres! On n'égorge pas les gens pour le plaisir de les secourir après; n'est-il pas vrai, monsieur?

Et il se tut. Les témoins remarquèrent un grand bouleversement dans la physionomie du député.

— Qui donc, alors, m'avait recommandé à MM. Coutts? demanda le père tout surpris.

— C'est lui! c'est Paul! répondit la mère, heureuse de proclamer le bienfait de son enfant. Pardonne-moi, mon bien-aimé, mais tu l'as dit : à chacun ses œuvres!

Le père sentit une larme rouler sous ses paupières.

— Si vous avez fait cela, Paul, dit-il d'une voix profondément altérée, c'est pour votre mère, sans doute, et non pour moi..... Mais n'importe, c'est bien ! Car en sauvant votre mère, vous m'avez sauvé.

— Je n'ai eu ni cette joie, ni cette puissance, mon père, reprit solennellement le jeune homme. Votre salut vient d'une autre main, main froide et morte à cette heure, hélas ! Celui qui n'est plus que poussière, et qui cependant couvre encore notre famille de sa faveur protectrice, le noyé de Granville, sir Henry Sidney, vous a suivis à Londres, comme il avait suivi à Dieppe l'assistant de sa fin déplorable, M. Valery. C'est à son souvenir sacré, invoqué par ma bouche en présence des banquiers du Strand, que vous devez de ne pas avoir été servante, ma mère, et vous, mon père, d'être resté chef, au lieu de devenir commis. Que grâces soient rendues à la sainte mémoire de Sidney ! Emplissez votre verre,

mon oncle, et si vous en avez la force, videz le sans pâlir!

Il dit ces derniers mots avec une amertume effroyable. Le père, tout entier à ce qu'il venait d'apprendre, ne les entendit pas.

— Allons! s'écria-t-il, que le passé soit oublié. Nous avons tous eu des torts, je le reconnais... mais ce jour devait les réparer. Nos deux familles étaient destinées à s'unir, mon cher Valery! Venez, mon fils; donnez-moi votre main, et ne pensons plus à ces fâcheuses querelles.

Paul se jeta dans les bras de son père. Madame Duplessis pleurait de joie.

— Maintenant, reprit l'ancien négociant, embrassez votre oncle, Paul. Je le veux.

— Ne me demandez pas cela, mon père! dit le frère d'Alice en baissant la tête.

— Je le veux, vous dis-je!... M'avez-vous donc surpris votre pardon?

— Mon pardon!... mon pardon!... Oh! si

vous me l'avez vraiment accordé, versez mon sang en récompense! demandez-moi le reste de ma vie!... Mais n'exigez pas ce qui est au-dessus de mes forces, ce qui me dégraderait à vos yeux comme aux miens... N'exigez pas que je presse la main de cet homme!

— Vous êtes chez votre oncle, Monsieur; vous êtes en ma présence! Votre besoin d'outrager est donc bien brutal pour que vous ne puissiez pas vous taire, même aujourd'hui, même ici?

— Mais je me taisais, mon père!... Je serais parti sans lui rien dire... C'est vous qui me l'avez vanté! C'est vous qui m'avez poussé vers lui! Tenez, qu'il vous dise lui-même si notre réconciliation est possible! Qu'il vous dise si nos mains ne se sècheraient point en se touchant!

— Votre père nous a donné l'exemple, Monsieur, répondit le député avec effort: je suis prêt à faire comme lui... à pardonner.

— Vous voyez! reprit le négociant.

— Mais c'est monstrueux, cela! s'écria le jeune homme, hors de lui. Mais le bandit, après vous avoir dépouillé, en vous laissant nu et sanglant sur le chemin, ne vous crie pas: — Je te pardonne!

— Je ne sais en vérité ce qu'il veut dire! osa répliquer l'oncle d'Eugène en s'adressant à M. Duplessis.

— Il est fou, répondit le père. C'est qu'encore il me parlait de haine, tout-à-l'heure!

— Paul, savez-vous qu'on se bat et qu'on se tue pour des paroles moins insultantes que celles qui viennent de vous échapper? dit Eugène en pâlissant.

— Vous aussi? reprit le frère d'Alice, vous aussi? Déjà! Oh oui, mon père, je deviendrai fou! Le neveu oublie comment on a traité sa femme! Messieurs, vous étiez de ce souper chez la duchesse; vous avez entendu l'épouvantable aveu du Conseiller-d'État!... La langue me brûlerait dans la bouche, s'il me fal-

lait répéter de telles infamies en présence de ma mère... Eh bien, Eugène ne s'en souvient plus aujourd'hui, et M. Valery me pardonne! Ce n'est rien encore!... Si vous saviez le reste!!

— C'est une chose curieuse, dit le représentant de Dieppe, en parlant toujours à son ancien patron. Voilà trois ans qu'il m'accuse comme cela, vaguement. Mais que je lui demande des preuves, et vous verrez.

— Des preuves? Oh! vous voilà fier, vous vous riez de moi!... Parce que vous savez que Michel les a brûlées, les preuves! Eh bien donc, soyez heureux, soyez triomphant! Je n'ai plus rien à faire entre vous et vos victimes. Vous serre la main qui voudra, témoin de la mort de Henri Sidney! Vous estime qui pourra, riche héritier d'un frère sans fortune! Mais n'attendez de ma part ni grâce, ni oubli! Trop de larmes ont arrosé la haine que je vous porte... Et si la faiblesse de ma sœur, si le repentir de votre neveu ont désarmé le frère

en moi, l'homme reste, entendez-vous bien, implacable comme la fatalité, inévitable comme la mort!

A ces mots, il se leva pour sortir. Tous le regardaient avec terreur, quand la porte s'ouvrit brusquement : c'était Michel qui entrait, tenant Georgette sous son bras.

Paul courut à son vieil ami, et l'embrassa en pleurant. — Michel, Michel! lui dit-il, pourquoi as-tu jeté cette lettre au feu!

— De quoi? répartit le matelot.... attendez donc que j'aie au moins salué la compagnie! Dieu merci, il m'en a fallu, de ce mal, pour monter l'escalier! Les domestiques étaient fièrement solides à leur consigne. J'ai eu peine d'en bousculer deux. Dame! je voulais un peu entrer, moi; j'avais à faire ici. Je serais bien venu plus tôt, mais ma nièce était à la répétition, et j'ai mieux aimé l'attendre, pour l'emmener être de la fête avec moi. Bonjour, messieurs! bonjour, ma chère dame Duples-

sis ! La voilà, votre petite Georgette ! Elle est devenue belle fille, pas vrai ? Bonjour, madame... je peux dire cela, n'est-ce pas, madame Valery la jeune ? Hé bien, vous êtes donc mariée, hein ?

— Tu vois, mon bon Michel.

— Et... vous êtes mariée avec celui que vous aimez? c'est bon, c'est bon! ne rougissez pas pour cela... Qui ne dit mot consent, c'est connu. Ah ! si Jean Bonnin de Granville avait été un honnête homme comme M. Eugène, tu aurais encore ta mère, ma pauvre Georgette !... Mais bah ! cela m'aurait peut-être empêché de faire ce que j'ai fait. Tenez, mademoiselle Alice, c'est-à-dire madame Valery, puisque tout est pour le bien, voilà une commission que je me suis chargé de vous faire. Le camarade qui m'a lu l'adresse, m'a dit qu'il y avait dessus : POUR ALICE DUPLESSIS, LE JOUR DE SON MARIAGE AVEC CELUI QU'ELLE AIMERA.

Et le matelot tira de sa poche la lettre aux cinq cachets rouges.

— Elle n'est donc pas brûlée? s'écria le jeune homme.

— Cette farce! répondit Michel. Le plus souvent que j'aurais jeté au feu une chose pareille!... Mais voilà ce que je me disais : — Si je donne tout de suite l'objet à M. Paul, il est bon enfant, il sera capable de se laisser entortiller par M. Valery ou par les juges, est-ce que je sais, moi! Et j'en aurai été pour mes peines. — Du tout, du tout! S'ils m'avaient condamné, avant de me faire mon affaire, je vous aurais enseigné ma cachette. Au lieu qu'étant quitte de tout, et voyant que la lecture ne devait ètre que pour le jour de la noce, j'ai attendu... Et voilà!

La foudre était tombée sur Valery. Il voulut s'échapper; mais Michel s'était déjà rejeté contre la porte, et il n'y en avait qu'une dans l'appartement.

Paul baisa cette lettre précieuse, et prenant sur la table un couteau, il coupa le cordon des sonnettes. M. Valery se débattait avec Michel.

— Garde-le bien! garde-le bien, Michel! dit Paul au brave matelot. Il ne faut pas qu'il sorte! Si tu le laisses aller, tout est perdu!

—Soyez tranquille! répondit le bonhomme, nous sommes de force tous les deux.

— Tu veux bien, mon Alice? reprit le frère, palpitant d'espérance et de joie: tu veux bien que j'ouvre cette lettre, n'est-ce pas? Tu veux bien me payer nos trois années de douleur et de misère, dis?

— Oh oui, mon frère, lis! répondit la jeune femme qui sentait son cœur lui briser la poitrine.

— Eugène, Eugène! s'écria l'oncle, dans une détresse inexprimable... c'est à elle ou à vous! Ce n'est pas à lui!

— Il faut une main innocente pour lever sans profanation la pierre d'un sépulcre! ré-

pliqua Paul, en déchirant la funèbre enveloppe. Demain, Monsieur, demain votre neveu sera le maître ! Ceci est la fin de ma tâche, entendez-vous!... Aujourd'hui, mes droits sont encore vivans. Silence donc! silence et respect! Henri Sidney va parler, et tant pis pour la tête que ses paroles écraseront!

Voici la lecture qu'il fit, et que tout le monde écouta, la bouche béante.

Mon Testament.

« Avant d'aller rendre à Dieu mon ame inutile, avant d'aller rejoindre celui que je pleure depuis six ans, je dois obéir aux voix sacrées de mon père et de Dieu qui m'ordonnent la reconnaissance envers toi, ma sœur d'adoption, fille douce et belle comme ton nom; envers ta mère aussi, sainte femme si malheureuse et si méconnue; parce que vous deux m'avez seules consolé dans ma douleur ineffaçable, parce que vous deux

seules m'avez aimé. Ce que je vais faire donc, c'est pour être béni après ma mort, pour que là-haut, s'il est vrai que nous y allons, tu viennes au-devant de moi, mon père, me dire que je t'ai imité, qu'une fois en ma vie j'ai été digne de toi!

« Et d'abord je déclare, je jure par ta mémoire illustre, ô mon noble père! que j'ai été chassé injustement de la maison de mon hôte; je jure que madame Duplessis n'a jamais cessé d'être le vivant exemple de toutes les vertus. J'appelle la malédiction et l'opprobre sur les hommes qui ont calomnié ce qui est saint; je les dénonce et les reconnais coupables de ma mort, je dis qu'ils m'ont assassiné! Car il m'était impossible de vivre, on le sait bien, après que ma présence avait fait venir l'outrage sur une si belle renommée. C'est pourquoi, malheur aux infâmes dont la langue me tue! Qu'ils soient abandonnés de leurs femmes et méprisés de leurs enfans!

Que mon image sanglante marche devant eux pendant le jour et les tienne éveillés pendant la nuit !

« Et maintenant, comme je sais que la seule chose qui puisse soutenir et consoler la meilleure des mères est l'espoir du bonheur de sa fille, moi, Henry Sidney, libre de mes actes et de ma fortune, sain de corps et d'esprit, devant Dieu et devant les hommes, je fais et institue mademoiselle Alice Duplessis héritière unique des biens de mon père, tels qu'ils sont aujourd'hui réalisés et montant à cinquante mille livres sterling. Je charge mes honorables amis et banquiers de Londres, messieurs Coutts et Fletcher, dépositaires de cette somme, d'en faire la remise entière et fidèle à mademoiselle Alice Duplessis immédiatement après son mariage. Mais j'attache à ce legs une condition rigoureuse et sans l'observation de laquelle je le déclare nul et impossible ; c'est que les parens de ma sœur

d'adoption ne la gêneront jamais dans le libre choix de son époux ; car en faisant mon testament ainsi, je n'ai voulu que sauver Alice d'un malheur semblable à celui qui dévore sa pauvre mère. Hors cette liberté du mariage de ma légataire, ou sa majorité avant le mariage, ou son veuvage avant sa majorité, je supprime donc mes dispositions en ce qui touche mademoiselle Alice, et je les reporte sur son frère, Paul Duplessis. Telle est ma volonté dernière. Que Dieu garde ceux qui m'aiment, et me prenne en pitié! »

Granville, le 22 août 1822.

HENRY SIDNEY.

Avec le testament étaient les diverses pièces qui devaient assurer sa religieuse exécution; entre autres la copie d'une lettre écrite par Sidney aux banquiers de Londres pour accompagner l'envoi cacheté d'un double de ce

testament, avec défense de l'ouvrir avant le mariage ou la majorité de la fille de M. Duplessis. Puis venait un bordereau des créances à recouvrer pour le compte du malheureux Anglais, avec cette annotation écrite et signée de sa propre main, comme le reste :

« Messieurs Coutts et Fletcher n'auront point à se faire rembourser les quatre mille livres sterling que j'ai prêtées à M. Duplessis dans le mois de novembre 1821. Mon désir est que cette somme ne soit jamais réclamée à mon hôte. Quand l'état de ses affaires le lui permettra, et je m'en rapporte à sa conscience, je pense qu'il pourra employer cet argent à une fondation où les vieux marins de Granville trouveront, comme cela se fait dans mon pays, un asile et du pain. H. S. »

Un profond silence suivit d'abord cette triste et solennelle révélation. Le père et la

mère, Paul et Alice, confondaient leurs regards pleins de larmes. Eugène oubliait d'avoir pitié de son oncle, tant ces soixante mille francs de rente tout-à-coup tombés à sa femme l'émerveillaient. Les témoins attendaient la fin, comme ils eussent attendu la dernière scène de quelque drame magnifique. Le député ne songeait plus à s'évader de la chambre; il restait immobile et glacé en face de Michel, terrible instrument dont le hasard s'était armé contre lui.

— Voilà donc, dit enfin le frère pénétré d'horreur, et de regret, et de joie, pourquoi M. Valery voulait épouser ma sœur à tout prix! pourquoi il vous conjurait à genoux, mon père et ma mère! pourquoi il vous éblouissait de sa feinte générosité! Voilà donc le secret de tant de douceurs, et de soins, et de pleurs innombrables! Il fallait bien, en effet, que le démon se métamorphosât et prît la parole de l'ange; il fallait bien charmer et

séduire; il fallait bien se faire aimer, en un mot, afin de rester dans les conditions du testament, afin que les douze cent mille francs de Henry Sidney n'attendissent point le veuvage ou la majorité d'Alice! Eh bien, mon père, dites à présent! ai-je eu tort de placer ma main de rebelle entre un tel gendre et votre fille? Deviez-vous me renoncer, ô mon père! parce que j'ôtais ma sœur à cet homme? Était-il vraiment insensé, était-il vraiment digne de damnation et de mort, l'enfant qui avait flairé un voleur sous l'honnête enveloppe de votre associé, et croyez-vous toujours avoir sagement et justement agi, le soir du jour fatal, quand vous avez dit à vos ouvriers : — Mettez à la porte de chez moi cet homme et cette femme! c'est mon fils et ma fille que j'ai maudits?

Le père ne répondit rien. Seulement il prit la main de Paul, et la serra convulsivement.

— Mais les cent mille francs! s'écria-t-il,

les cent mille francs que je lui avais donnés pour rembourser Sidney?... Qu'en a-t-il fait, alors?

—Il vous les a prêtés, mon père, dit le jeune homme. Il s'en est servi pour bâtir sa fortune et votre ruine, pour devenir votre maître au lieu de votre commis, pour vous tenter, pour vous perdre, pour rendre son neveu puissant et vos enfans désespérés, pour se faire député et vous faire mendiant! N'est-ce pas de l'argent bien employé, dites?

— Oh mais!... c'est impossible, cela! murmura le négociant suffoqué de honte et de colère. La raison recule devant tant d'horreurs... Comment savez-vous ce que vous me dites-là, mon fils?

— Tenez, mon père, répondit Paul en ouvrant son portefeuille, voici la copie littéral de deux lettres de change acquittées à Londres par la maison Coutts. Elles étaient parmi celles que votre caissier devait remettre à

Henri Sidney. Regardez; vous voyez votre endos et celui de l'Anglais... quel nom, à présent, lisez-vous sous ces deux noms?... celui de Valery!

— C'est sûrement ce tripotage-là qu'ils étaient en train de faire sur le chapeau de M. Valery, pendant que je regardais du haut de ma roche, fit observer le matelot.

— Vous étiez là? dit le négociant.

— Un peu, que j'y étais! Je ne pouvais rien entendre, mais je voyais tout. Sans cela, est-ce que j'aurais su que c'était la lettre aux cinq cachets rouges qu'il s'agissait d'effaroucher?

— Ainsi, reprit M. Duplessis, l'héritage de son frère.....

— Était votre part dans l'héritage de Sidney, mon père! acheva le jeune homme.

— C'est bien!... Je sais tout maintenant, je vois tout..... oh!! Laissez, Paul, laissez-moi! Il faut que j'aie la vie de ce monstre!

— Monsieur! s'écria Eugène en lui barrant le passage, vous l'avez dit tout-à-l'heure, nous sommes chez mon oncle; et vous ne pensez pas que je souffrirai.....

— Est-ce que je vous parle! est-ce que j'ai affaire à vous? interrompit le négociant furieux. Ah mais! j'y songe! vous devez être son complice, au moins, vous qui vous êtes engraissé et paré de son vol! Comme on ne voulait pas de lui, qui est vieux, vous êtes venu, vous qui êtes jeune! Vous étiez d'accord sans doute! Il fallait que ma fille épousât un Valery, c'est vrai! Il ne fallait pas que l'héritage de Sidney sortît de votre famille! Eh bien, voyons : partie égale, monsieur! mettez-vous avec votre oncle contre Paul et contre moi!

Alice et sa mère se jetèrent à genoux.

— Mon père, vous ne toucherez pas à un tel homme! dit Paul, et vous n'obligerez pas votre fils à traiter en ennemi le mari de votre fille! Sur votre honneur, Eugène,

saviez-vous ce que contenait cette lettre?

— Je ne le savais pas moi-même! s'écria tout-à-coup le député en relevant la tète et s'avançant fièrement jusqu'au milieu de la chambre. L'Anglais, en me confiant son testament, ne m'en avait point confié les termes. Mais je l'ai gardé cependant, mais j'ai voulu m'en servir, comme j'avais gardé les cent mille francs, comme je me suis fait riche et votre maître à tous avec les cent mille francs, parce que je voulais me venger de toi, Duplessis! parce que depuis vingt-six ans je te hais d'une haine amassée goutte à goutte, entends-tu! d'une haine mortelle et profonde, et bien froide et bien consommée, n'est-ce pas, puisque tu ne l'as jamais vue ni sentie, quoiqu'elle te frappât tous les jours. Oui! j'ai voulu ta ruine, et je l'ai accomplie! Oui, j'ai voulu ton déshonneur sous toutes les formes! ton déshonneur de mari, et j'ai fait courir dans les caquets de Granville que ta femme

était la maîtresse de ton pensionnaire, et que tu le savais bien, et que tu avais trafiqué de ton lit avec le jeune millionnaire! ton déshonneur de marchand, et je t'ai attaché au poteau de la traite, j'ai écrit sur ton front de juge consulaire le baptême infâmant des négriers! ton déshonneur de père, et j'ai dit à Paris que ton fils et sa sœur vivaient ensemble incestueusement! ton déshonneur de citoyen, et tandis qu'on te chassait de la chambre de commerce, on me nommait député! J'ai voulu et j'ai fait tout cela, parce que je te hais à la mort, je te dis! Parce que tu m'as volé, il y a vingt-six ans, le seul bonheur pur et honnête qu'il m'ait jamais été permis de désirer et d'entrevoir, parce qu'au moment où le père d'une femme que j'adorais, que j'avais vu venir toute petite et grandir sous mes baisers de frère, allait peut-être me la donner, à moi, pauvre commis qui n'avais que ma constance et mon humilité, tu es

arrivé toi, brillant et hardi, tu as brisé mes espérances en te jouant, tu m'as rejeté dans la servile et honteuse poussière qu'un instant j'avais osé secouer. Alors je suis allé chez toi, Duplessis l'armateur de corsaires! j'ai voulu suivre mon ame que tu m'enlevais, et je t'ai haï davantage quand j'ai vu comme tu la traitais, cette pauvre femme, comme tu flétrissais, comme tu déformais dans tes mains ardentes et brutales, la tendre fleur de mes jours, la séduisante figure de mes nuits. Tu te souviens de ce que tu m'as fait souffrir, dis-moi, pendant ma longue détention dans ce cachot sans air et sans lumière que tu appelais ton bureau! Tu sais que j'étais ta brute, ton forçat, ton esclave, que tu m'enlevais le sommeil et le pain, que tu avais oublié mon nom pour me baptiser de vingt sobriquets grossiers ou insultans que tu variais à ta fantaisie! Tu sais que par toute la ville on se riait de moi, on me disait sans amour-propre

et sans cœur, parce que seul, parmi tes nombreuses victimes, je ne m'étais pas encore levé pour te cracher ma démission à la figure! C'est que chez toi, Duplessis, j'avais un bonheur de sauvage, une joie de bête féroce! Je voyais ta femme malheureuse, et dans ses larmes, je buvais ma vengeance, je respirais ma volupté dans ses soupirs! Et puis j'avais fini par t'étonner de ma persévérance impassible, de mon obéissance d'idiot, et tu m'avais honoré de ta confiance, tu sais bien! et j'attendais, j'appelais le moment d'en abuser. Tu me payais douze cents francs par an pour faire ta fortune, orgueilleux marchand! Je devais te donner toutes mes forces et toute ma pensée pour trois francs par jour, avare! Et moi qui valais mieux que toi, et que tu payais si peu, j'ai voulu t'abaisser à mon niveau, j'ai employé à te ruiner plus d'intelligence et de sueurs qu'il ne m'en aurait fallu pour t'enrichir. Oh! tu n'apprendras jamais, mon maître, tout ce

que je t'ai tendu de pièges et d'embûches, tout ce que j'ai semé sur tes pas de calomnies et de mensonges, tout ce que j'ai fait naître de germes de faillite autour de toi! Enfin l'Anglais est venu : son testament t'a dit le reste. Oh! je me suis bien vengé! J'ai été bienheureux quand je t'ai vu à ma merci, toi que j'avais volé, t'imposant la honte par la reconnaissance, et la servitude par l'intérêt! Comme je t'ai blessé dans ta fierté! Comme je t'ai humilié dans ton insolence! Comme je t'ai déchiré dans tes affections! Comme je t'ai abondamment rendu le mal pour le mal! Et c'était juste! il fallait cela! Car tu m'avais dépravé, Duplessis; tu avais empoisonné en moi toutes les sources du bien. Je n'étais ni un loup ni un tigre quand tu m'as pris cette Sophie, mon étoile, ma vierge, mon dieu! Je savais aimer, Duplessis! je savais pleurer, je valais mieux que toi, encore une fois! Demande à Eugène si j'aurais été un père sans entrailles.

Demande à Michel, demande à tes enfans eux-mêmes si mes yeux ne se mouillent jamais, tes pauvres enfans que j'ai tant fait souffrir à cause de toi..... Maintenant j'ai fini. Maintenant tu sais tout, et je te brave! Car tu ne peux rien contre moi, je te tiens, te voilà lié! Ta fille est ma nièce, mon neveu est ton gendre; et ton orgueil n'osera jamais me traîner devant un tribunal. Je suis vengé, et bien vengé... Adieu!

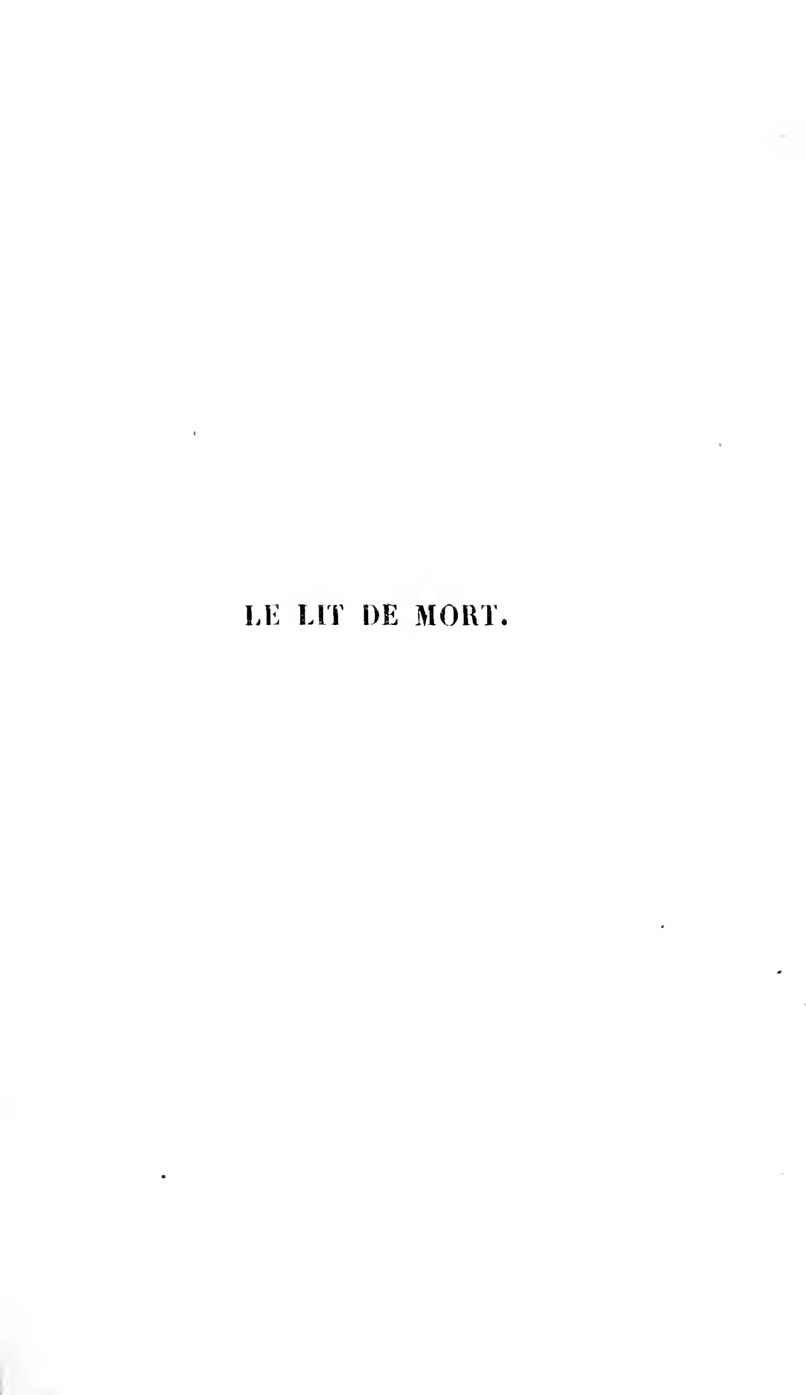
Il sortit à ces mots, et personne ne lui coupa le chemin.

Le père était resté assis, sans geste et sans voix : ses doigts crispés mordaient comme des griffes les bras de velours de son fauteuil. Paul et Alice s'approchèrent de lui pour le consoler. Mais ils le trouvèrent mort, frappé d'apoplexie.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

FRÈRE ET SOEUR.

ÉPILOGUE.



LE LIT DE MORT.

LE LIT DE MORT.

Epilogue.

I

Lorsque vous êtes sorti de Paris par la barrière du Trône, et que, prenant la route royale de Strasbourg, vous avez passé à l'ombre du château de Vincennes, cette bombe immense qui n'attend qu'une étincelle pour mettre en lambeaux la moitié de la Capitale, vous voyez le

grand bois déployer devant vous deux riches avenues, conduisant chacune à un village. La plus large est coupée au milieu par une aiguille de pierre historiée, et appelée *la Pyramide*, souvenir de je ne sais quel roi sauvé de la dent d'un sanglier par un bûcheron qui en mourut, mais dont on ne dit pas le nom : qu'est-ce que le nom d'un bûcheron ? Au bout de cette avenue vous trouvez l'antique bourgade de Saint-Maur, baptisée Joinville-le-Pont, depuis quelques années, grâce au philippique fanatisme d'un certain général Belair, qui, de son vivant, était colonel parmi les gardes nationales de la banlieue. L'autre avenue, qui fait cap avec la première, va presque tout droit jusqu'à Nogent-sur-Marne, long et aristocratique village peuplé de banquiers, gouverné par un marquis, enrichi par surcroît d'honneurs du syndic des agens de change et de M. Dupin l'aîné : lequel village se repent beaucoup, dit-on, d'avoir laissé

perdre l'occasion de se déguiser, lui aussi, en Orléans, Nemours ou Montpensier. La porte qui ouvre le bois de Vincennes sur Nogent s'appelle porte de Nogent, ou porte de Beauté. A droite est la maison du garde-portier, un vieux légionnaire de l'Empire, devenu sbire de la liste civile, qui défend à coup de fusil les broussailles de Sa Majesté, et que j'ai vu se répandre en menaces sur une pauvre vieille femme, parce qu'elle venait d'arracher dans les fossés du roi deux ou trois poignées d'herbe pour les donner à manger à sa jolie chèvre, la nourrice de ses petits enfans. C'était sa consigne, à ce garde! Elle est si jalouse de son bois de Vincennes, la Liste Civile de 1830, l'épicière couronnée! Voilà bientôt deux ans qu'elle tourmente le conseil-d'état afin d'enlever à ses voisins le droit d'y regarder par leurs fenêtres; demain, elle tarifera la fraîcheur de ses buissons; demain, elle installera des receveurs à toutes ses allées, et l'on paiera

pour y passer, comme on paie pour traverser un pont. Le braconnier des bois royaux n'était qu'un paria avant sa venue ; à présent, c'est une bête fauve. Ne désespérons pas qu'un jour elle octroye à ses gardes une prime pour l'oreille d'un homme, comme pour les pattes d'une pie-grièche, ou le museau d'une belette !

En regard de la loge forestière, et à gauche de la porte de Beauté, est la maison du célèbre restaurateur Girault, le prince des cuisiniers du bois de Vincennes, sans rival dans l'art de flamber une matelote et de faire sauter un lapin ; Girault, l'ami des artistes, l'ami de Berthaud le poète, qui l'a chanté un jour dans ces vers sauvages, mais sublimes, dont il débarrasse sa tête en la secouant au soleil, comme l'épineux acacia secoue ses cimes embaumées.

Un matin, deux personnes, c'étaient un vieillard et une jeune fille, entrèrent préci-

pitamment dans la salle basse du restaurant. Le maître de la maison accourut au bruit, ayant déjà sur les lèvres un sourire et des paroles de bienvenue ; mais il perdit tout cela en regardant ses hôtes, car la jeune fille était éplorée, car le vieillard se soutenait à peine. Girault les aida à monter dans une chambre dont la fenêtre donnait sur le bois. Il demanda, pour la forme, ce qu'il fallait leur servir, n'insista point et se retira.

— Georgette! dit le vieillard, quand il fut seul avec la jeune fille, ma bonne Georgette, pourquoi es-tu venue?

— Oh! je n'y tenais plus, mon oncle, s'écria la pauvre actrice à travers ses sanglots; je serais morte là-bas! Car il m'avait tout dit, le cruel, croyant parler à une amie bien indifférente, sans voir que chacune de ses paroles tombait sur moi, sévère et glaciale comme un arrêt de mort! Songez-vous à ce que j'ai souffert, moi, la confidente de cet horrible

combat, quand il m'a fallu mentir à sa mère et à sa sœur, et me faire un langage tranquille, un visage de théâtre, pour leur prouver qu'il s'agissait tout simplement d'aller voir une maison de campagne, aujourd'hui, n'est-ce pas! ce matin! quand le ciel est triste comme la mort, et semble pleurer sur nous tous!... O mon oncle! vous qui m'avez élevée dans son amour, vous qui savez que je donnerais mon âme pour lui sauver une blessure, pouvez-vous me demander pourquoi je suis venue!

— Je comprends bien, je comprends bien, répondit doucement Michel... Mais c'est heureux qu'il ne t'ait pas vue, et qu'il ne se doute pas que tu nous as suivis... Il serait capable de se fâcher!

— Eh! que lui importe, mon oncle! je ne ne suis rien pour lui, moi! Je suis votre nièce, voilà tout.

— Ce n'est pas cela... Ecoute donc, Geor-

gette! c'est que les autres pourraient croire qu'il t'a fait venir comme dans les comédies, tu sais bien, pour l'effet!.

— O mon Dieu! ils ne croient donc à rien de franc, à rien d'honnête, les misérables, les assassins qu'ils sont! Ils vont nous le tuer, mon oncle : vous verrez ce que je vous dis!

— Le tuer?... Laisse-moi donc tranquille, toi!.. Ils ne tueront rien du tout!... Mais, je t'en prie, Georgette, dis-moi un peu, ma pauvre fille! il faut que j'y aille... il faut que nous arrangions tout cela avec M. Eugène... Tiens! me voilà à tes genoux. Promets-moi que tu vas rester ici à nous attendre, promets-moi que tu ne bougeras pas!

— En aurai-je la force, hélas!

— Tâche, tâche, ma petite Georgette... Ne chagrine pas ton vieux Michel! Laisse-moi faire, vois-tu. Sois calme, et prie bien le bon Dieu... Je te dis qu'il n'y a pas de danger, ainsi!

— Me répondez-vous de lui ? demanda-t-elle en le regardant fixement.

— Eh oui !... Mon dieu, ils n'ont pas déjà tant l'air de mangeurs d'hommes... j'en étourdirais bien une paire ou deux, moi qui ne suis pas trop solide, à cette heure ! Tu seras bien sage, pas vrai ?

— Oui, mon oncle.

Et elle se jeta au cou du matelot, qui s'arracha comme il put à son étreinte désespérée.

Girault attendait leurs ordres au pied de l'escalier.

— Ayez bien soin d'elle, mon vieux, lui dit Michel. Donnez-lui tout ce qu'elle vous demandera ; mais prenez garde qu'elle ne sorte. Je vais revenir bientôt, et si les choses tournent comme je l'espère, nous ferons un fier déjeûner... vous pouvez vous y attendre !

— C'est compris, répondit le traiteur en lui serrant la main. Je sais ce que vous voulez

dire... Les femmes n'ont pas à faire dans ces choses-là... Bonne chance, et à revoir, mon brave!

Le maçon prit en courant un sentier couvert qui longe les murs du parc, et, tournant vite à droite, il parvint en deux minutes sur la crête du magnifique ravin qu'on appelle *le Fond de Beauté*. C'est là une délicieuse plate-forme, que les bouleaux éventent de leur verte et fine chevelure, colline enchanteresse que vous ne connaissez pas, riches promeneurs du poudreux bois de Boulogne! C'est comme un trône au dôme d'azur et de soleil, d'où le passant émerveillé règne sur un paysage immense, univers de prés, de villages et de châteaux, au milieu desquels la Marne, doucereuse et perfide rivière, fait tournoyer ses nappes d'argent. Notre roi Charles V, de sage et hypocrite mémoire, avait bien choisi ce lieu pour y asseoir son château de Beauté-sur-Marne, gentille forte-

resse dans les bois, dont après lui tu devins la dame, douce et malheureuse Agnès Sorel, noble amie du Laffitte de ce temps-là, le bon argentier Jacques Cœur; toi qui forças, courtisanne sainte et vénérée, ton paresseux amant Charles VII à sauver son pays des Anglais, et qui mourus, en récompense, empoisonnée par le dauphin parricide, inviolable scélérat que l'histoire a flétri du nom infâme de Louis XI!

Michel regarda autour de lui avec inquiétude, interrogeant les chemins, fouillant les buissons; puis il descendit hardiment la rapide excavation, dernier et douteux vestige du château de Beauté; car il avait vu des formes humaines s'agiter parmi les arbres qui garnissent le bas du ravin; il avait entendu des voix d'hommes, voix menaçantes et funestes, se mêler aux cris des passereaux effrayés.

Ils étaient sept, groupés contre un bouquet

de sycomores : les quatre que vous avez vu assister aux noces d'Alice, et trois autres qui ne s'étaient pas senti le courage d'accepter cette formidable invitation, le conseiller-d'État, tout rouge encore des soufflets de Paul ; Albert, l'enragé porteur de toasts qui avait si vaillamment maudit le carbonaro parjure ; enfin un jeune homme avec lequel Paul avait jadis refusé de se battre pour une querelle de journal, et qui s'était vengé de cela au souper de la duchesse, en accusant le conspirateur d'avoir vendu ses frères.

En face de ce détachement d'ennemis, se tenaient Eugène et son beau-frère, tous deux en grand deuil.

— Allons donc, Michel ! dit Paul en apercevant le matelot qui accourait tout essoufflé... Tes jambes ne vont plus, mon vieil ami ! Ces messieurs nous attendent. Excusez-le, messieurs.

— Oh ! il n'y a pas de mal, dirent les deux

neveux de la duchesse, témoins de ce combat, comme ils l'avaient été du mariage d'Eugène, et de la mort de M. Duplessis.

Michel balbutia quelques mots insignifians, et puis il embrassa le fils de la veuve, content de voir qu'il n'était pas question de Georgette.

Ensuite tous ces hommes s'enfoncèrent plus avant dans le bois, cherchant une clairière assez profondément entourée pour qu'ils n'eussent à y craindre la curieuse intervention de personne.

Quand ils l'eurent trouvée, ils s'arrêtèrent et reprirent l'explication que l'arrivée de Michel avait interrompue.

— Ainsi donc, messieurs, dit le frère d'Alice, en jetant son chapeau sur l'herbe, au moins sur ce point nous voilà tous d'accord. Les torts de M. le conseiller-d'État envers ma sœur et envers moi n'admettent point d'excuse, pas plus que le châtiment dont j'ai fait suivre son offense ne saurait admettre l'oubli. Une

lutte féroce, une lutte à mort s'est engagée entre nous deux, avec tout le scandale désirable, en présence de ce que Paris renferme de plus puissant et de plus élevé. Il y aurait folie, — je ne dirai pas lâcheté, c'est un mot qui n'a plus de sens ici ; — il y aurait folie de la part de Monsieur à me pardonner, car il perdrait à cela sa réputation d'aujourd'hui, et sans doute aussi sa fortune de demain. Le monde permet bien à un homme de s'enrichir des dépouilles de ses semblables, de bâtir la splendeur et la paix de son avenir sur un présent d'intrigues viles et de basses menées, pourvu que cet homme soit prêt à soutenir tout cela l'épée à la main. Oui, voilà comme vous êtes! l'effronterie désarme votre justice ; vous ne regardez jamais les cartes du joueur qui a gagné ; l'infâme parvenu, l'infâme arrivé au pouvoir et aux titres trouvera vos mains ouvertes devant la sienne ! Mais vous ne voulez pas qu'il évite un duel ; vous

trouvez bon au contraire qu'il cherche et provoque le combat; vous lui faites une gloire d'avoir été infâme jusqu'à la mort! Selon vous, Messieurs, le sang humain est une eau lustrale qui nettoie et qui purifie tout. Dans vos mœurs, le fripon qui tue un honnête homme laisse son opprobre sur le champ de bataille, il hérite presque des vertus de sa victime ! C'est à tel point que vous donnez des formes très solennelles à ces sortes d'engagemens, et que quand deux filous, qui s'étaient peut-être entendus à cet égard, ont échangé en riant deux balles innocentes, il se trouve tout de suite des juges d'honneur, auxquels ni vous ni moi ne confierions notre bourse, et qui pourtant dressent procès-verbal de cette honteuse parade, afin que le lendemain les journaux puissent apprendre à toute la France que l'honneur de deux filous est resté sauf! Ce n'est pas moi qui ai arrangé les choses ainsi, messieurs : c'est le mon-

de, c'est vous. J'ai fait de ce que je viens de vous dire une triste et douloureuse expérience. Un jour j'ai refusé d'offrir ma vie pour une phrase insérée dans un journal de théâtres, où la faim m'avait fait entrer sur la promesse d'un inviolable secret. Je ne voulais pas descendre en champ clos paré des couleurs de cette feuille! D'ailleurs, je ne croyais pas, je le jure, avoir à répondre par un suicide ou un assassinat d'une phrase qui n'était, après tout, que la qualification sévère d'un fait déjà déclaré coupable et condamné comme tel par les juges; je me tenais, malgré mon refus, l'égal en noblesse et en probité de l'homme qui me provoquait : et cependant, messieurs, devant un grand nom littéraire, devant deux grands noms militaires, il a été dit que j'étais déshonoré!.... N'est-ce pas, monsieur? poursuivit Paul en interpellant le dernier désigné parmi ses trois adversaires. Heureusement voici que l'occasion m'est ve-

nue de réparer tout cela, et je serai à vous dans un moment. Car nous allons en finir, n'est-il pas vrai? Et pour que nul ne se plaigne, nous procéderons par ordre de dates, par ancienneté! A vous d'abord, mon vieil ennemi, qui avez si bien su raviver notre querelle, en m'accusant de dénonciation politique! A vous après, monsieur Albert, qui m'avez cruellement jeté à la face ma fuite de Paris le soir même de mon engagement parmi les vôtres! A vous enfin tout ce qu'il me restera de sang, monsieur le conseiller-d'État!

— Nous ne permettrons pas ce triple combat! dirent en frémissant les neveux de la duchesse. Nous sommes venus pour être les témoins d'un duel, mais non pas les spectateurs d'une boucherie!

— Vous ne ferez pas cela, monsieur Paul! s'écria Michel au désespoir. Vous aurez pitié de votre sœur et de votre mère! vous ne

voudrez pas que votre matelot meure de douleur, et sa pauvre Georgette aussi !

Eugène entraîna son beau-frère à quelques pas, et Michel les suivit.

— Paul ! dit le jeune homme, les yeux pleins de larmes, pourquoi tout cela? Vous n'avez ici qu'un adversaire sérieux, c'est le conseiller-d'État. Un mot aux deux autres, et ils vont s'excuser, et ils vont vous demander pardon, peut-être ! Car ils étaient ivres quand ils vous ont insulté, et je sais que leur opinion à votre égard s'est bien modifiée depuis..... Par grace, Paul, ne soyez point inflexible ! Quelle fureur vous excite donc contre ces deux hommes ?

— Le conseiller-d'État pourrait me manquer, répondit froidement le frère d'Alice.

— Il veut mourir, tenez ! c'est sûr ! dit Michel en se tordant les mains.

— Et quand cela serait ? reprit le malheureux. N'ai-je point assez vécu ! Croyez-vous donc que je suis arrivé ici comme un fou, sans

savoir ce que j'avais à y faire ? N'avez-vous jamais songé à ce que j'ai dû souffrir depuis l'horrible soirée où, content de vous avoir pardonné, Paul, souriant peut-être à l'idée du bonheur futur de ma sœur, je suis venu, plein de confiance, m'asseoir à la table de vos amis? Penses-tu, Michel, que mon organisation tout entière a pu ne pas tomber en ruines, quand j'ai vu qu'il me fallait marcher, pour finir mon ouvrage, entre les fers de mon seul ami, devenu criminel à cause de nous, et le déshonneur d'Alice qu'on avait séduite pendant mon absence, et toute cette effroyable masse d'injures et de malédictions écroulée sur moi dans une tempête infernale ? Mais vous ne voyez donc pas que je suis cassé de douleurs, comme un vieillard d'années! J'ignore comment j'ai fait pour tenir jusqu'ici, seulement! Car, sachez-le bien, il n'y a pas eu dans cette guerre un jour d'illusion complète, une heure de vraie joie pour le

soldat solitaire et méconnu. Jamais d'encouragement! Jamais de récompense! Je voyais bien que j'usais mes pieds et mes mains jusqu'au vif à gravir les rocs inaccessibles qui me barraient le passage! Je sentais bien que ma tête devait finir par se briser contre ce mur de fer où je la heurtais sans cesse! Je comprenais bien que si jamais il m'était donné d'atteindre le but, je tomberais mort en le touchant! Eh bien, je l'ai touché! vous savez comment, hélas! vous savez sous quel deuil, sous quelles horreurs, ma victoire si chétive est restée ensevelie! Et vous trouvez que je ne dois pas désirer la mort? la mort, mon seul repos, la mort, seul lit où je puisse dormir? Oh! vous n'y songez pas! Mais j'attendais ce combat comme une palme, mes amis, je l'appelais, j'y rêvais nuit et jour! Je comptais les minutes qui me séparaient de cette heure de vengeance où j'allais pouvoir abriter mon suicide sous un fantôme de réparation, où dé-

gagé de ses devoirs de frère, libre de ses actes et de sa vie, ne devant compte à personne de l'emploi de son sang, l'homme allait enfin revivre en Paul, revivre un instant, et retomber pour jamais! Auriez-vous trouvé plus raisonnable que pour me détruire, je n'empruntasse pas d'autres mains que la mienne? Bah! il se serait rencontré des dévots et des prêtres pour crier encore sur ma pierre : *lâcheté! lâcheté!* Car, figurez-vous que c'est la mode parmi ces gens-là d'appeler poltrons ceux qui se tuent! J'avais assez de cette triste réputation, moi! Il me fallait pour exhaler mon dernier souffle un moyen de prouver que j'aurais pu être brave comme un autre. Ainsi, c'est fini, ne me retenez pas! j'ai pris ces trois hommes pour mes corbeaux, je vais leur porter mon corps. Ils ne m'en veulent pas, dites-vous? Ils m'entendraient avec reconnaissance leur proposer la paix et l'oubli! Oh! comme vous vous trompez! Ils me haïssent mortelle-

ment, voyez-vous! Seulement, depuis deux mois, je les épouvante : depuis deux mois, toutes les nuits, je me dresse menaçant à leur chevet, j'agite des linceuls rouges à leurs regards effarés, je suis leur cauchemar! Ils prendraient ce moyen-là aussi bien qu'un autre pour se délivrer de moi : et puis après, ils iraient dire partout qu'ils m'ont épargné, qu'ils n'ont pas voulu écraser de leur nombre un pauvre jeune homme tout seul... Ah! je les connais, je les connais! J'ai trop d'orgueil pour leur fournir une joie si commode! je ne veux pas qu'ils se fassent de la grandeur d'ame à mes dépens! Allons, Michel, allons, Eugène! laissez-moi aller....

— Ainsi, les prières d'un ami d'enfance ne peuvent plus rien sur vous! répondit Eugène atterré... Ainsi vous trouvez du plaisir à nous léguer des regrets et des pleurs éternels!

— Oh! que vous vous consolerez bien vite! répliqua le frère, en lui posant la main sur

l'épaule. Ma sœur a soixante mille francs de rente, Eugène : c'est une riche compensation, n'est-ce pas? Et puis voyez, vous voilà déjà noir des pieds à la tête : vous n'aurez pas même la peine de changer d'habit... Eugène Valery, ne parlons pas de notre amitié!

— Et moi, dit le matelot... j'espère que je peux parler de la mienne! Et Georgette, qui à force de vous aimer comme un frère, a fini par vous aimer autrement, M. Paul! Qu'est-ce que nous deviendrons, nous autres, quand notre soleil sera parti? Ah! si vous saviez..... non, jamais je n'ai senti tant de douleur, pauvre vieux que je suis!... si vous saviez comme j'avais bien arrangé tout cela dans ma tête... Et voir que c'est perdu, qu'il n'y a plus de ressources, mon dieu! mon dieu!

— Georgette!.... Michel.... oui!.... c'est vrai... soupira l'infortuné en essuyant une larme... Ce n'est pas celui qui va mourir qu'il faut plaindre. . Ceux qui restent...

Qu'y faire? Il est trop tard, à présent!...

Et, d'un effort désespéré, il rejoignit le groupe des sept hommes.

— J'attends vos ordres, messieurs, dit-il aux témoins.

— Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit, monsieur Paul; il n'y aura pas trois combats, il n'y en aura qu'un.

— Il y aura ce que les épées et les pistolets voudront! s'écria le frère d'Alice. Le hasard est le maître ici. Si je suis tué du premier coup, les autres pousseront du pied mon cadavre, et ils s'en iront, l'honneur sain, la vie sauve. Mais si je reste debout après le premier duel, je déclare solennellement que je tiens pour lâches et sans cœur ceux qui refuseront de prendre la place du vaincu. Eh! que trouvez-vous donc d'étonnant à ce qu'un homme se batte trois fois dans le même jour? Vous voilà bien économes de sang! Mon dieu, aujourd'hui ou demain, ou dans un an, ensemble

ou séparés, est-ce qu'il ne vous les faudra pas toujours, ces trois duels? Est-ce que votre monde n'attend pas? Est-ce que les belles dames ne vous regardent pas? Est-ce que le drame commencé chez madame la duchesse de L*** ne demande pas qu'on lui fasse un dénoûment?... Vous restez muets! Quelqu'un d'entre vous aurait-il donc peur ou pitié de moi? Celui-là serait un poltron ou un insolent; qu'il choisisse! Je suis venu ici pour en finir, entendez-vous bien; et nous en finirons. Je vous apporte votre proie, messieurs les gentilshommes de 1830, partagez-vous-la. L'homme du peuple a levé sa tête d'affranchi jusqu'à vos faces patriciennes, et il les a mordues! Écrasez la tête de l'homme du peuple, ou sinon, demain il vous mordra encore.... Écrasez-lui la tête, vous dis-je! et ce soir le Maître vous sourira. Voyez-vous comme mon orgueil sait agrandir notre querelle!

— Eh bien donc! puisque vous ne voulez

rien entendre... allez! dirent les témoins qui sentaient le rouge leur monter à la figure. Mais l'injure la plus grave passera la première.

— J'y consens, dit Paul. Aussi bien, c'est le moyen de faire d'une balle trois coups. Car monsieur le conseiller-d'État paraît me détester de toute son ame, et ses broderies que j'ai ternies attendent mon sang pour se refaire. N'ayez pas peur qu'il y aille de main morte!

Eugène laissa dire et faire tout ce qu'on voulut. Les derniers mots de Paul l'avaient blessé jusqu'au cœur.

On compta les pas. Les deux ennemis furent placés en face l'un de l'autre, un pistolet à la main. Un écu de cinq francs fut jeté en l'air et le hasard ordonna que Paul tirerait le dernier.

Le matelot voulut réclamer. — Silence, Michel! lui dit Paul; c'est la loi du combat.

L'un des témoins du conseiller donna le signal; les combattans allaient marcher l'un sur l'autre, quand tout-à-coup le bois retentit de fanfares éclatantes : un grand tumulte de chevaux et de chiens passa près de la clairière. C'étaient les aînés de la race royale et leur maison qui chassaient.

— Arrêtez! arrêtez! dit alors Michel qui n'avait plus sa raison... Par ici! par ici! Au secours! cria le pauvre homme en courant comme un insensé du côté d'où venait le bruit.

Mais les fanfares sonnèrent plus aiguës ; au galop des chevaux, aux aboiemens des chiens, aux exclamations joyeuses des cavaliers, vingt coups de fusil mêlèrent leur assourdissante explosion. Personne parmi les chasseurs n'entendit l'appel du matelot ; et quand celui-ci, chancelant, éperdu, revint au lieu du combat, Paul tombait, la poitrine percée, sous la balle mortelle du conseiller.

— Je l'aurais parié! dit le malheureux à terre, en souriant amèrement. Monsieur devait me tuer..... c'est la justice du duel! C'est ce qu'ils ont l'audace d'appeler le jugement de Dieu!

Tous étaient accourus, et s'empressaient autour de lui.

— Otez-vous! s'écria-t-il, je ne veux pas de comédie! Je ne veux pas être souillé de vos regrets menteurs, de votre compassion de commande! Tenez!— et pressant sa blessure de sa main frémissante, il leur jeta son sang au visage... — Tenez! soyez tous lavés, messieurs! Et maintenant, allez écrire que l'honneur est satisfait.

Il s'évanouit à ces mots. Les témoins le soulevèrent, et ils le portèrent chez le restaurateur de la porte de Beauté.

Georgette les vit venir. Elle était à la fenêtre!

Une chaise de poste stationnait devant la

maison du traiteur, et fermait le chemin au convoi. Car c'est là que s'arrêtent les postillons qui vont à Neuilly, premier relai de la route de Strasbourg.

Michel reconnut le voyageur de la chaise de poste. C'était Valery, le député, qui s'enfuyait de Paris. Le matelot courut à la portière, et tirant Valery par le collet, il lui arracha le chapeau de la tête.

— Saluez le blessé qui passe, Monsieur ! lui dit-il d'une voix furieuse... C'est le fils de celui que vous avez tué, il y a deux jours ! C'est Paul Duplessis qui va mourir parce que vous avez dit qu'il était l'amant de sa sœur !

II.

Le lendemain, dans l'après-midi, à l'heure où ces gens-là se lèvent, une voiture brillante, armoriée d'une couronne ducale, armée de laquais en manchettes, s'arrêta dans le bois, à la porte de Girault. Madame la duchesse de L*** venait voir le blessé avec ses deux neveux, et elle amenait son chirurgien. Il y avait foule dans la salle basse du restaurant. Le duel de la veille était la nouvelle de tout Paris. Chacun en racontait les circonstances exactes ou fausses, selon qu'il les avait apprises à l'Opéra ou

ailleurs, et les directeurs de journaux, embarrassés parmi ces versions contradictoires, avaient envoyé leurs hommes s'informer sur le lieu même. Puis, les nombreux amis du conseiller-d'État, voulant faire affiche de généreux sentimens à l'égard d'un ennemi vaincu, avaient trouvé de bon goût d'aller s'inscrire chez le traiteur. Enfin, quelques artistes, quelques bons jeunes gens, à peine connus de Paul, mais que leur nature entraînait vers cette nature si ardente et si triste, étaient venus payer l'hommage de leur présence à un grand courage abattu. Autour d'eux bourdonnait l'essaim bizarre de ces amis imprévus, de ces connaissances subites qui se révèlent tout-à-coup au lit d'un malade ou d'un mort quelque peu illustre, sorte de comparses qui servent à garnir l'extrême-onction d'un homme, comme d'autres son baptême ou son mariage! Tout ce mouvement contribuait à donner un aspect sombre et funeste à cette maison ordi-

nairement si riante : et sans que personne le lui eût dit, l'honnête restaurateur avait fermé ses volets, comme pour la mort de quelqu'un des siens ; il refusait l'entrée aux amans et aux buveurs, il laissait sa cave close et ses fourneaux éteints ; il ne voulait pas que la joie quotidienne vînt troubler les derniers momens du blessé, s'inquiétant peu, le digne homme ! du dommage que tout cela pourrait lui causer.

On fit monter la duchesse dans la chambre de Paul. C'était la chambre d'honneur de la maison : une belle chambre à deux fenêtres sur le jardin, tapissée de papier à colonnes, et enrichie de gravures de Ruhierre d'après les femmes nues de Girodet. Au dehors, des amandiers fleuris égayaient les fenêtres de leurs jolies têtes blanches, et quelques oiseaux, pressés de revenir, chantaient déjà sur le balcon.

Près du lit aux draperies peintes où tant de

fois s'étaient joués les amours, et sur lequel à cette heure sommeillait un mourant, cinq personnes se tenaient assises, pâles, pleurantes, et la tête baissée, n'osant plus se regarder, hélas! car la science venait de porter son arrêt, Broussais et Dupuytren, deux juges sans appel, étaient sortis après quinze heures de veille, et l'on savait qu'ils ne reviendraient pas.

Il y a dans l'atmosphère de la chambre d'un malade à l'extrémité, quelque chose de funèbre et de tumulaire qui vous répugne et vous repousse involontairement. En mettant le pied dans celle de Paul, la duchesse sentit comme une sorte de vertige, et elle eut besoin pour se soutenir de saisir violemment un des panneaux du lit. Cette secousse réveilla le blessé de son assoupissement fiévreux, il ouvrit tout grands ses yeux qui flamboyaient d'un feu sinistre et il les promena quelque temps autour de lui. Alors sa mère et sa sœur dou-

loureuses sous leurs longs vêtemens de deuil comme deux vivans emblêmes de la mort, voulurent offrir à ses lèvres brûlantes l'inerte breuvage que les médecins avaient ordonné en s'en allant : mais il éloigna leurs mains de sa bouche avec ce sourire intraduisible des malades qui savent qu'on ne peut plus les abuser.

Georgette et son oncle étaient allés à la porte. La duchesse se nomma, en annonçant qu'elle amenait le docteur Lisfranc.

— Si quelqu'un désire me voir, dit alors Paul à qui les rideaux de son lit cachaient cette partie de la chambre, qu'on le fasse entrer. Qu'on fasse entrer tous ceux qui en auront le courage. Ce n'est point une chose inutile que de voir mourir un homme !

— Toujours parler de mourir ! murmura Eugène d'un ton de reproche.

— Eh de quoi donc me reste-t-il à parler ! reprit le blessé. Pensez-vous que je ne sens pas

où est allée la balle de votre ami? Oh! c'est un adroit tireur.

La duchesse vint à lui, M. Lisfranc et les jeunes gens l'accompagnaient.

— Soyez la bien-venue, madame! et en disant cela, il tâcha de se soulever; mais il ne put.

— Vous vous êtes dérangée de bien loin, reprit-il, et vraiment je ne valais pas tant de peine! Bonjour, docteur. Vous venez voir si vous serez plus habile que *Guillaume du bord de l'eau*, n'est-ce pas? — c'est ainsi que le chirurgien de la Pitié avait habitude d'appeler son confrère Dupuytren. — Regardez, si vous voulez... Mais la cure n'est pas possible. Ce n'est pas le bistouri qui délogera cette balle, c'est le scalpel! A moins que vous n'ayez l'envie de me disséquer vivant, mon savant professeur!... Qui sait? cela ferait peut-être une belle leçon, qu'en dites-vous? Votre main, Messieurs, continua-t-il, en tendant la sienne

aux neveux de la duchesse ; vous vous êtes comportés hier en gens d'honneur, et je suis content de vous voir. Ah ! je me sens mieux, on dirait... Il n'y a que les premiers mots qui coûtent... Georgette, Michel, mes bons amis, relevez-moi la tête, que je puisse voir tout le monde. C'est bien... Vous voilà, M. Girault : je vous cause bien de l'embarras, bien du souci, n'est-ce pas ? Mais vous êtes un brave homme, à ce qu'on m'a dit. Pardonnez-leur de m'avoir mené finir chez vous... Ils n'auraient guères pu aller plus loin, voyez-vous. Si l'on peut réparer cela avec de l'argent, voilà ma sœur qui est riche, ne vous gênez pas... M. Lisfranc, est-ce bien la peine que vous me fassiez tant de mal ?

— On vous a défendu de parler, jeune homme... répondit le chirurgien en remettant l'appareil sur la plaie.

— Sans doute, reprit le blessé ; c'est l'usage... Mais à quoi bon, puisque je n'en re-

viendrai pas? Que me font maintenant les prescriptions et les défenses? La médecine n'est pas encore l'art de ressusciter les morts, n'est-il pas vrai?

Le professeur serra sans mot dire la main de son ancien élève, et il s'en retourna.

— J'espère que c'est le dernier, dit Paul; car je suis las, vraiment, de leurs inutiles déchirures! Plus près de moi maintenant, vous tous qui êtes là; ma mère, ma sœur, mon frère. Et toi, Michel, et toi, Georgette! Et vous aussi, madame la duchesse... Bien. Voilà tous les acteurs de mon triste drame. Il n'en manque que deux, mon père qui est mort et celui qui l'a tué!... C'est comme au théâtre, quand arrive le dénoûment, vous savez : quand l'auteur punit le crime et récompense la vertu... Car le théâtre, ce n'est pas la vie! Ecoutez-moi bien, à présent, pendant que la fièvre m'a rendu un peu de ma force perdue avec mon sang. Et si mes paroles vous semblent

rudes, songez qu'elles seront les dernières; songez qu'à l'heure où un homme va disparaître, il peut lui venir à la bouche des choses qu'il n'aurait jamais osé dire auparavant... Oui! j'ai là des pensées qui me dévorent, et que je ne veux plus garder! Depuis trois ans, entendez-vous! depuis trois ans j'amasse et j'accumule mon chagrin de tous les jours: pardonnez-moi si je ne résiste plus au besoin de l'exhaler!... Oh! ce n'est pas de la vengeance!... Non. C'est de la faiblesse... c'est de la plainte... Je sais bien que les malheureux ont tort de se plaindre, parce qu'ils ont tort d'être malheureux!... Mais laissez-moi ce pauvre soulagement, et demain quand les hommes du cimetière auront descendu ma bière dans la fosse, vous y jeterez, si vous voulez, le souvenir de ce que je vous aurai dit. Voyons, Michel! ne pleure pas... Allons, ma mère! allons, ma sœur! retenez vos larmes... Savez-vous si je les mérite, seulement!

Je vais mourir et je n'ai que vingt-sept ans : je n'ai que votre âge, Eugène... on dit que c'est le plus beau. Eh bien, je m'étonne qu'il y ait des hommes assez courageux ou assez lâches pour vivre aussi vieux que j'en ai vus. Car tout-à-l'heure, il dépendrait de ma seule volonté de me racheter de la mort, que ma volonté resterait immobile... Et pourtant c'est bien horrible, la mort ! plus horrible pour moi que pour vous, ma mère, et que pour toi aussi, Michel ! car vous croyez, vous, vous espérez... Et moi je ne crois pas, moi je sens qu'après ce souffle, il n'y a plus rien ! Ainsi donc, j'aurai vécu vingt-sept ans, et dans tous ces jours, j'en aurai eu un pour moi, un seul, celui d'hier, qui m'a servi à me faire tuer ! Le reste n'a été que tromperie, misère et sacrifice... Sois fier de ta liberté, jeune homme ! Porte la tête et la voix bien hautes dans la vie ! Déclare en face de tous que tu n'as point de maître, pauvre imbécile !...

Mais écoute avant, que je te dise ce que c'est que la liberté de l'homme! Je suis né libre, moi aussi; et mon premier sentiment a été la crainte, mon premier devoir l'obéissance. Mes cris gênaient mon père et il n'a plus voulu de moi dans sa maison; alors, il a ordonné à ma mère de me livrer à des mains étrangères, et ma mère a obéi, elle a abandonné son enfant, car la femme est libre aussi!! Quand après m'avoir gardé deux ans, la nourrice m'a rapporté au logis, mon père est venu à moi, il m'a fait l'honneur de me sourire, et voyant que je ne lui répondais pas, à cet inconnu! il m'a frappé; et comme je criais parce qu'il m'avait frappé, il m'a frappé parce que je criais. Plus tard un prêtre est arrivé, parce que vous étiez dévote, ma mère, et ce prêtre au lieu d'une terreur que j'avais, m'en a donné deux: il ne m'a plus suffi, selon le prêtre, d'obéir à ce que je voyais, il m'a fallu encore obéir à ce que je ne voyais pas. J'ai appris à

trembler devant le Dieu infiniment bon, comme je tremblais devant la famille infiniment tendre! Le roi futur de la création en est venu à fuir devant son ombre, à se cacher des revenans dans la couverture de son lit. Après le père, le diable! Quand j'ai eu passé dix ans dans cette vie de saintes frayeurs, vous m'avez mis au collége, et là, pendant dix autres années, je me suis figuré je ne sais quelle humanité de convention, je ne sais quel monde fantastique, inventés probablement pour achever de rendre les enfans stupides. Et puis à vingt ans, l'inviolable volonté de mon père, a fait de moi le valet d'un marchand. J'ai quitté Rome, Sparte, Athènes, ces idéales cités d'honneur et de gloire, j'ai quitté la Bible, immortelle flétrissure des publicains, pour apprendre qu'il n'y a d'heureux que les riches, et qu'à force de voler des liards, on peut devenir millionnaire avec le temps. J'avais pendant vingt ans rêvé de saints et

de héros, je ne trouvais plus que des escrocs décemment déguisés qui riaient de mes rêves d'enfant, qui broyaient mes croyances sous leurs sarcasmes, qui me rendaient mon innocence ridicule, qui me prenaient deux nuits de travail pour une heure passée à l'église! Ces escrocs, c'étaient mes maîtres, à moi, qui sont nos maîtres à tous aujourd'hui!.. Et partout je voyais que l'on avait ainsi trompé ceux de mon âge... Alors, il s'est fait en moi une réaction terrible, parce que j'étais fier et orgueilleux. J'ai pris en pitié les fables qu'on m'avait apprises et j'ai pris en haine ceux qui me les avaient apprises. De croyant je suis devenu sceptique, et de sceptique matérialiste. C'était tout simple! je ne voulais pas outrager Dieu au point de faire de lui le répondant d'une humanité si ignoble... Attendez! ma mère, ce n'est pas tout. J'ai vu des hommes que le fer rouge avait marqués, des hommes voués à l'exécration, rester

cependant maîtres d'élever leurs enfans à leur image, et quand ces enfans étaient devenus des hommes, j'ai vu qu'on les punissait pour avoir suivi les préceptes de leurs pères, et je me suis révolté contre la Famille, sans songer assez, hélas! que c'était me révolter contre la société entière, puisque l'une est la synthèse de l'autre. Cependant je n'étais pas encore bien malheureux. Je n'aurais pas dit alors que la vie ne vaut pas la peine qu'on la prolonge. Oh non! car si je méprisais déjà les hommes, j'honorais, j'aimais les femmes, parce que je vous aimais, ma pauvre mère, victime de la loi du mariage, parce que je t'aimais, ma sœur, triste esclave comme moi. Je voyais dans la femme, tout dévoûment et tout amour, l'agent sublime de la réformation humanitaire. Alors on m'a conduit à vous, madame la duchesse, et je vous ai adorée, car je vous croyais noble et bonne, vous étiez si belle! et vous avez ri de moi avec

mon ami Eugène, ambitieuse comédienne! Puis je suis allé te chercher, ma sœur, et je me suis voué à toi qu'on sacrifiait, parce que je sentais l'horreur d'avoir été sacrifié moi-même. Alors a commencé pour moi une existence effroyable. J'avais fait de ma sœur une héroïne de roman, un type magnifique d'indépendance et de fierté, une chaleureuse organisation dont le seul contact devait me rendre invincible; pour elle et par elle je m'imaginais tout pouvoir, tout entreprendre, tout renverser. J'ai trouvé une femme sèche, froide, égoïste, coquette, préparée à la servitude par la paresse et l'ignorance, telle enfin que nous les donne l'éducation des pensionnats. Cependant j'ai été toujours! J'avais l'orgueil de croire que je triompherais seul, car c'est l'orgueil qui m'a perdu! J'avais fini par me supposer une nature différente de celle des autres hommes. Reste fidèle à ta mission, me disais-je, n'emploie que des

moyens honnêtes, et tu réussiras. Eh bien! le monde qui ne croit plus aux moyens honnêtes, tant il a perdu l'habitude d'en user, le monde a dit que je servais ma sœur parce que j'étais son amant, et je paie de ma vie ce gai propos du monde! Le préjugé du point d'honneur a écrasé son ennemi! Pour retrouver le testament de Sidney, il m'a fallu à Londres l'intervention d'une fille de joie, il a fallu qu'à Paris Michel se fît voleur! J'avais retiré ma sœur de la Famille, et elle est tombée dans le mariage! Enfin, en démasquant Valery, j'ai tué mon père! Voilà ma vie. Voilà le compte de mes vingt-sept ans, est-ce assez? Trouvez-vous si étrange à présent que je sois pressé de m'en aller? Pourquoi donc resterais-je, bon dieu! Pour voir encore pendant vingt ans, pendant cinquante ans la même chose? Toujours le mensonge sur le trône et la vérité dans la boue? Toujours l'honneur et la liberté des citoyens, la sainteté de nos mères, la pu-

reté de nos sœurs à la merci du premier goujat venu, qui pourra monstrueusement incriminer jusqu'au bienfait, jusqu'à l'aumône, parce que le gouvernement aura fait de ce goujat son fonctionnaire? Toujours les hospices et les rues pleins de mendians, les palais pleins de voleurs, les prisons trop petites et les écoles trop grandes? Toujours l'industriel attaché au flanc du travailleur, en compagnie de l'agent fiscal, pour le ronger jusqu'aux os sous le sacré couvert de la loi? Toujours des devoirs sans droits, du travail sans salaire aux uns, et des priviléges sans devoirs, et de l'or sans fatigue aux autres? Oh! je sais bien que cela pourra changer un jour! Je sais bien qu'il n'est pas permis à une génération de désespérer de celle qui doit la suivre!... Mais s'il est vrai que les hommes deviendront meilleurs, que me fait cela, à moi, dégoûté, désolé, brisé? Vivrais-je jamais assez pour être le témoin d'une telle révolu-

tion? Qu'est-ce donc que l'avenir pour celui qui ne peut pas supporter le présent? Ah! vous avez été bien sage et bien heureux, Eugène. Vous avez bien mieux compris que moi ce qui est possible et ce qui est impossible! vous n'avez pas fait le Don Quichotte! Vous vivrez long-temps. Parti du même point que moi, vous voilà riche et puissant, vous voilà l'époux d'une belle femme qui vous aime, vos relations sont nobles, et vos amitiés élevées. Tous les chemins vous sont ouverts. C'est que tout de suite vous avez su discerner le faux du vrai. Nous avons fait notre première communion ensemble, vous vous en souvenez? Eh bien! tandis que je pleurais dans ma céleste béatitude, vous étouffiez votre rire sous la nappe de l'autel, et les jours maigres, au collége, c'était vous qui nous vendiez de la viande! On ne vous abusait pas, vous! Et puis vous avez étudié la phrénologie, vous savez quel énorme volume les passions et les

instincts occupent dans notre cerveau, vous n'avez pas perdu votre temps à chercher pour les autres ou pour vous une perfectibilité ridicule, vous vous êtes raisonnablement dit que l'éducation ne peut et ne doit être qu'un moyen d'amener l'homme à satisfaire plus proprement que la brute ses besoins et ses goûts. Voilà comme on se rend heureux! Et vous l'êtes, et vous le serez toujours, Eugène. Je vous recommande ma mère, entendez-vous, ma pauvre mère, qui aura perdu en une semaine son mari et son fils. Laissez votre femme employer un peu de sa fortune à dorer les derniers jours de la veuve. Souvenez-vous que si vous êtes savant, c'est l'argent de mon père qui a payé vos maîtres!

Eugène couvrit de ses larmes la main que lui tendait Paul.

Michel et Georgette vinrent en sanglottant s'agenouiller au pied du lit.

— Et nous! monsieur Paul, dit le malheu-

reux matelot, est-ce qu'il n'y aura rien pour nous ?

Le blessé rassembla ce qui lui restait de force, et il allongea ses bras tremblans sur la tête de ses amis.

— Vous... je vous bénis! vous... je vous aime, bons et dévoués que vous m'avez toujours été!.. S'il m'était possible de pleurer de regret en songeant que bientôt je ne serai plus qu'une froide poussière, hélas! mes larmes seraient encore pour vous... car vous m'avez aimé, vous m'avez bien aimé!.. Et moi je ne vous ai pas assez connus, je ne vous ai pas vus tout-à-fait; ma fraternité, ma terrible, mon impérieuse fraternité m'aveuglait. Oui! j'aurais fini peut-être par vivre heureux avec vous, car vous étiez ma vraie famille, ma famille de choix et de prédilection, mes deux pauvres parias! Mais non, voyez-vous! empoisonné comme je l'étais, je n'aurais pas pu, mes bons amis... Je t'aurais apporté en

dot trop d'illusions détruites, trop de débris d'espérances, trop de blessures et de douleurs, ma jolie Georgette! Je n'étais plus propre à faire la joie, ni le bien de personne. J'étais usé. J'étais perdu! Ne me regrettez pas... Adieu, mes amis!.. adieu, ma mère!.. adieu, Alice... Eugène! j'oubliais... Quand Fletcher sera venu, tâchez de faire avec lui quelque chose pour une fille de joie qui demeure dans Chancery Lane, à Londres, et qui s'appelle Maria. On la nommait Rosalie, autrefois... entendez-vous? Rosalie.

La rougeur monta au front d'Eugène, et il cacha sa figure dans ses mains.

Le blessé laissa retomber sa tête et il ne parla plus.

Le soir, il était mort.

Quand les pairs de France, réunis en su-

prême cour de justice, s'assemblèrent pour décider, après un an d'attente, le sort des soixante accusés d'Avril, on revit au Luxembourg deux des personnages de cette histoire, Michel et Valery. Il y en avait un qui jugeait l'autre.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE

DU TOME SECOND.

SUITE DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

EPILOGUE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 27, ligne 8, au lieu de *devenu*, lisez *devenue*.

69, ligne 7, au lieu de *terribles*, lisez *injustes*.

83, ligne 7, au lieu de ***Et puis***, *au fait*, lisez *Après tout*.

119, ligne 3, au lieu de *que je ne sois pas*, lisez *que je ne me sois pas*.

316, ligne 14, au lieu de *personnel*, lisez *personnel à*

327, ligne **7**, au lieu de *qui ne sais*, lisez *qui ne sait*.

337, ligne 7, au lieu de *trois francs*, lisez *vingt sous*.

357, ligne 13, au lieu de *de ce*, lisez *du*.

368, ligne 18, au lieu de *littéral*, lisez *littérale*.

404, ligne 19, au lieu de *maître*, lisez *monde*.

